
I - PALLI




BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
R. d. G.
SCAFFALE 16
PLUTEO
N.° CATENA 5

'HEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

E PALAPRAT.

TOME CINQUIÉME.

TOME CINQUIÉME.

PAR M. DE PALAPRAT.

LE BALLET EXTRAVAGANT, Comédie.

LE SECRET RÉVÉLÉ, Comédie.

LA PRUDE DU TEMS, Comédie.

POESIES DIVERSES.

EUVRES
DE
THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
E PALAPRAT.

OUVELLE ÉDITION,

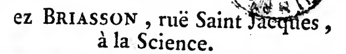
REVUE ET AUGMENTE'E.

TOME CINQUIÉME.





A PARIS,



ez BRIASSON, ruë Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

.E BALET :XTRAVAGANT,

COMEDIE

EN UN ACTE;

AR MR. PALAPRAT,

résentée pour la premiere fois le 25 de Juin 1690.



)ISCOURS
SUR LE
ıLET EXTRAVAGANT.

ETTE petite Piece eſt toute de moi.
Jamais le nom de petite Piece n'a été
uſtement donné à un ouvrage de théa-
En effet, ſi je viens d'appeller un rien
ncert ridicule, je ne ſçai plus com-
appeller celle-ci, puiſqu'elle eſt au-
ɪs d'un rien. Je voudrois un peu, par
, que quelqu'un s'imaginât que ce que
is-là eſt par modeſtie, il en ſeroit bien-
étrompé. Je ne crois pas lui pouvoir
:r une plus grande louange que de
ller un rien. Jamais la ſimplicité n'a
mieux qu'elle regne ici. Depuis la
ere Scene de *Chriſalte* avec ſon ancien
juſqu'au dénouement, qu'un rien a
: & qu'un rien conſomme, la folie
femme entêtée de mettre un Opera
:d, fait venir l'idée à *la Riviere*, de
ir d'une répétition de Balet pour en-
ſes filles. Et ſur quoi eſt fondé tout

cela ! Sur ces mots : *Jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.* Voilà toute la Piece.

L'idée de cette Comédie ne fut point rêvée ; elle me vint tout-à-coup comme un éternuement. Les excellentes Actrices de l'Opera, dont on avoit chargé avec succès dans le Concert ridicule un air qu'elles chantoient avec tant d'applaudissement dans les Fêtes de l'Amour & de Bacchus, me dirent, en plaisantant, qu'il étoit juste que les Danseuses eussent leur tour. Le hazard fit que j'allai me souvenir en ce moment d'un ancien Balet de l'enlévement des Sabines, qui avoit été dansé autrefois à Toulouse. Voilà mon parti pris. Je demandai à Messieurs Chammelé & Roseli s'ils voudroient s'habiller en femmes : ils y consentirent. On n'a pas oublié leur taille, & on se souvient encore avec autant de douleur que de plaisir, quels Acteurs c'étoient. Mon imagination me représenta le plaisant de l'opposition des bedaines de ces deux Rois de Théatre entripaillés, à la maigreur de Messieurs Raisin l'aîné & de Vilier, les deux squelettes de la Scene. Voilà tout le fondement de l'expédient de mon primo Zani, de mon conducteur d'intrigue : *Jamais les Romains ne pourront enlever ces Sabines.*

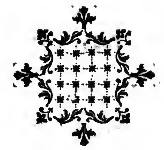
Ma Piece fut expédiée en deux ou trois

ırs. La repréſentation ſuivit de près, &
applaudiſſemens accompagnérent la re-
ſenration. Cependant comme nous n'a-
ns jamais eu du côté de l'intérêt un en-
r bonheur, ni mon aſſocié ni moi, dans
cun de nos ouvrages, nos fortunes n'é-
ıt guéres moins ſemblables que nos in-
nations, cette Piece fut donnée dans les
ındes chaleurs de l'Eté, & pendant le
nps des bains. Cette occupation, autant
nécesſité que de plaiſir, attire tout le
ınde: le cours s'établit à la porte ſaint
rnard; ceux qui n'y vont pas pour ſe
gner, y vont pour ſe promener, & les
mes ne ſont pas exemptes des railleries
e la malignité des hommes leur fait, peut-
e injuſtement, ſur ce choix de leur pro-
nade. Les ſpectacles ſont déſertés en ce
ıps-là, tous ceux qui venoient au Balet
ravagant y rioient aux larmes: mais le
ubre des rieurs n'étoit pas grand. La Pie-
, ſuivant les régles, ne fut jouée que
ıf ou dix fois. Meſſieurs les Comédiens
reprirent ſur leur compte après la ſaint
rtin. Jamais je n'ai vû une fureur pareille
elle que Paris eut pour cette Piece; & je
ı bien aiſe de trouver cette occaſion de
dre un témoignage public du procédé de
ſieurs les Comédiens à mon égard Dans
temps des étrennes on apporta chez moi
diamant de quarante piſtoles, avec un

billet très-galant & très-honnête, dont je ne connus point l'écriture; & je fus plus de deux ou trois mois à sçavoir que cette galanterie venoit de la part de Messieurs les Comédiens.

Je ne m'étonne pas du prodigieux succès de cette Piece, non plus que de celui de son aînée, je veux dire le Concert ridicule : c'étoient deux imaginations folles, sans bassesse & sans extravagance de la part de l'Auteur; car il y en avoit beaucoup dans l'esprit de *Julie*, & le Balet n'est pas appellé Extravagant sans sujet. La plus grande simplicité qui ait jamais été sur le Théatre regnoit en toutes les deux. Elles ont été presque la source de deux badinages qu'on a trouvé si bons qu'on les a vûs depuis avec plaisir en plus de vingt Comédies: je veux parler des plaisanteries intarissables sur l'Opéra, & sur la différence des galans d'Eté avec les galans d'Hyver, qu'on a repétées toujours avec succès, non seulement sur le Théatre François, mais même sur le Théatre Italien, qui de son vivant fut toujours le signe & le copiste de ce qui avoit réussi sur la Scene Françoise Je ne dis pas que ceux qui ont si souvent & toujours si heureusement badiné sur ces rians sujets, ne l'eussent fait également quand jamais ni le Concert ridicule, ni le Balet extravagant n'auroient paru. Je n'ai garde aussi de vou-

insinuer une chose dont je serois bien-démenti par la lecture de ces ouvrages, est qu'on ait rien imité de mes pensées e mes traits. Mais toujours me reste-t-il atisfaction intérieure d'avoir ouvert un gréable chemin ; & pour m'honorer ici ie comparaison glorieuse, (car nous mes, nous, pour les grandes & magni-es comparaisons (il me semble qu'on sçauroit me refuser en quelque façon s ces petits badinages dont je viens de er, l'avantage incontestable qu'ont les ens sur les modernes, je veux dire le heur de les avoir précédés.



ACTEURS.

ORONTE.

JULIE, ſa Femme.

ANGELIQUE, } leurs Filles.
MARIANE, }

TOINETTE, leur Servante.

CLITANDRE, } Amans des deux Filles.
DORANTE, }

DESRONDEAUX, } Valets des Amans.
LA RIVIERE, }

DEUX TROMPETTES,

CHRISALTE, Commiſſaire, ami d'Oronte.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris.



LE BALET EXTRAVAGANT, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, CHRISALTE.

ORONTE *en habit d'Armenien.*

EN un mot, mon cher Chrisalte, depuis deux ans que vous n'avez reçu de mes nouvelles, & que je passe pour mort dans ma famille, l'entêtement que ma femme a toujours eu pour les spectacles, a dégénéré en folie.

CHRISALTE.

Pourquoi donc tant la ménager? Pourquoi ce déguisement; & que ne faites-vous l'éclat qu'elle mérite?

ORONTE.

Un éclat feroit évader ces deux fripons, dont

elle est la vache à lait depuis long-temps, & dont je veux me saisir aujourd'hui, si je puis.

CHRISALTE.

Et de quel droit vous en saisir ?

ORONTE.

Comment, de quel droit ? Il y a plus d'un mois qu'ils sont logés & nourris céans comme de grands Seigneurs, pour leurs prétendues qualités, l'un de Maître à danser, l'autre de Musicien & de Poëte.

CHRISALTE.

Peut-être le sont-ils veritablement.

ORONTE.

Point du tout. Il y en a un au contraire, que l'on soupçonne de n'être qu'un misérable valet de quelque malheureux Officier de Cavalerie, qui cherche peut-être des dupes pour faire sa Compagnie; & vous voulez que je souffre que cette folle ruine mes filles ?

CHRISALTE.

Est-ce les ruiner que de les faire bien élever; que de leur donner des Maîtres.....

ORONTE.

Mais ces Maîtres supposés lui ont mis dans la tête d'entreprendre un Opera, pour l'aller promener dans les Provinces.

CHRISALTE.

Ho ! certes....

ORONTE.

N'est-ce pas le grand chemin de dissiper en moins d'une année le peu de bien que mes travaux & mes voyages m'ont fait amasser, dans l'esperance de marier avantageusement mes filles ? Helas ! vous connoissez la famille de Clitandre & de Dorante ?

CHRISALTE.

Comme la vôtre ; pourquoi ?

ORONTE.

ls recherchoient mes filles, j'en étois ravi, & ; mon malheureux voyage.....

CHRISALTE.

e vois bien..... Mais vous voilà de retour ropos, vous y ferez encore à temps.

ORONTE.

e ne sçai.

CHRISALTE.

Mais qui vous en a déja tant appris, & comnt sçavez-vous que votre femme fait des défes & des dissipations ?

ORONTE.

l y a deux ou trois jours qu'à la faveur de n déguisement je loge dans cet Hôtel avec . J'ai gagné un certain domestique de la mai-, qui me rapporte, pour mon argent, tout qu'elle fait ; & Toinette même, sa fille de mbre, qui ne m'avoit jamais vû, & qui est icieuse, mocqueuse & plaisante, jugeant par curiosité que j'ai de m'informer de ce qui se e chez ses Maîtresses, que je suis amoureux quelqu'une d'elles, me dit de son côté, pour livertir de moi seulement, des choses qu'elle it sans conséquence, & dont je ne laisse pas a tirer de fortes.

CHRISALTE.

Toinette aime à rire, & ce valet vous trompe it-être.

ORONTE.

l est trop ingénu ; il m'a même averti que fripons ont quelques desseins d'enlever mes

filles: c'est pourquoi ma résolution est prise, & je vous prie de me servir en ami.

CHRISALTE.

Quand la Charge de Commissaire que j'ai achetée depuis que nous ne nous sommes vûs, ne m'auroit produit que cette occasion, je m'estimerois trop heureux.....

ORONTE.

Je vous suis obligé: voilà pourquoi j'ai souhaité que vous vinssiez ici pour reconnoître les lieux.

CHRISALTE.

Cela est tout vû.

ORONTE.

Cette sale est commune à deux ou trois appartemens.

CHRISALTE.

Tant mieux.

ORONTE.

Voilà celui de ma femme & de mes filles.

CHRISALTE.

Fort bien.

ORONTE.

Voilà la chambre des deux fourbes en question; ils ne sçauroient nous échaper.

CHRISALTE.

Assûrement, & vous pouvez, mon cher Oronte, vous reposer entierement sur mes soins.

ORONTE.

Adieu, laissez moi seul. Il me semble que j'entends Toinette: elle aura peut-être quelque nouveauté à m'apprendre. Retirez-vous, c'est elle-même. Si j'ai besoin de vous, je sçais bien où vous retrouver.

CHRISALTE.

Serviteur.

SCENE II.

TOINETTE, ORONTE.

TOINETTE.

AH, ah! je vous retrouve toujours: vous ne bougez donc de céans ?

ORONTE.

Vous voyez.

TOINETTE.

Hé bien ne cesserez-vous jamais d'être taciturne ? Il y a pourtant de quoi se divertir mieux dans notre seul fauxbourg, que dans toute votre Arménie.

ORONTE.

Je le crois.

TOINETTE.

Courage, Seigneur Dom Japhet le ténébreux, faites comme nous, qui n'avons en tête que joie, allégresse, réjouissance, argent & bonne chere.

ORONTE.

Tout le monde est-il devenu fou chez vous ?

TOINETTE.

Vous l'êtes bien davantage, d'aller courir les mers pour quelque petit profit très-incertain ; nous allons, nous, gagner de l'argent sans danger & en terre ferme.

ORONTE.

Comment ?

TOINETTE.

En riant, chantant & dansant.

ORONTE.

Mais, Toinette.....

TOINETTE.

Je vous trouve bien familier de m'appeller Toinette; donnez-moi, s'il vous plaît, de la Damoiſelle gros comme le bras. J'aſpire à devenir Danſeuſe de l'Opéra; & ſi cela arrive, j'eſpére que nous ferons parler de nous comme les autres.

ORONTE.

Vous vous mocquez.

TOINETTE.

Non, ſérieuſement. Madame Julie a fait ſociété avec Meſſieurs de la Riviere & des Rondeaux; ils vont au premier jour mettre un Opéra ſur pied, & le voiturer de contrée en contrée. Dès ce ſoir elle leur avance pour cela mille piſtoles.

ORONTE.

Quoi, elle donnera mille piſtoles?

TOINETTE.

Vraiment c'eſt pour s'enrichir; la peſte qu'elle eſt fine. Que croyez-vous? elle ne fait ſi bien apprendre à chanter & à danſer à ſes filles, que dans la vûe de leur faire faire les premiers rôles dans ſon Opéra.

ORONTE.

Quelle extravagance!

TOINETTE.

C'eſt une adroite, vous dis-je; elle en ſçait bien plus long que notre pauvre défunt Monſieur Oronte: on dit que c'étoit un bon homme, mais petit génie. Pour elle, ha, ha! elle ne veut que des Danſeurs & des Chanteurs pour Gendres. Que cela ſera joli de voir une Académie compoſée preſque d'une ſeule famille!

ORONTE *bas.*

Je l'en empêcherai bien.

TOINETTE.

Qu'avez-vous ? êtes-vous jaloux de la fortune e nous allons faire ? Vous y aurez votre part, vous voulez : j'ai assez de crédit dans notre :adémie pour vous y faire vendre du caffé.

ORONTE.

Je vous remercie.

TOINETTE.

J'y ferai joindre encore les livres & la bou- : , les arc-boutans de notre Opéra ne me sçau- ient rien refuser.

ORONTE.

Vous pouvez donc toute chose sur l'esprit de lie ?

TOINETTE.

Qu'est-il besoin ? Quoi, vous croyez que ce it elle qui soit la Maîtresse ?

ORONTE.

Eh ! qui donc ?

TOINETTE.

Qui ? Messieurs des Rondeaux & de la Riviere. nfin, Madame Julie sera la Maîtresse pour payer ulement : mais pour le reste, je crois franche- ient que nous le sommes tous.

ORONTE.

Quel aveuglement ! Et que fait Julie à l'heure u'il est ?

TOINETTE.

Elle est avec Monsieur des Rondeaux, qui lui arle de Philosophie, de Metamorphose, de 'ers. Mais je m'arrête trop, & je dois aller ans l'appartement de Monsieur de la Riviere : dieu, Monsieur de la Chocolatiere.

SCENE III.

ORONTE *seul.*

JUste Ciel! que dois-je faire? Suivrai-je le transport qui m'agite? Non, suspendons mon ressentiment; & puisque je me suis contraint jusques ici, allons retrouver Chrisalte, & prenons avec lui les mesures nécessaires pour empêcher ce détestable projet. Mais que veulent ces gens?

SCENE IV.

DEUX TROMPETTES, ORONTE.

I. TROMPETTE.

SErviteur, Seigneur Arménien, êtes-vous François?

ORONTE

Selon.

II. TROMPETTE.

C'est-à-dire, si vous entendez notre langue?

ORONTE.

Quelquefois.

I. TROMPETTE.

Connoissez-vous quelqu'un dans ce logis?

ORONTE.

Peut-être.

II. TROMPETTE.

I'eſt-ce pas ici que demeure une femme qui ſt pas mal folle ?

ORONTE.

e ne ſçai.

II. TROMPETTE.

Et qui a deux filles qui ne ſont pas trop ſages.

ORONTF.

Pourquoi ?

II. TROMPETTE

C'eſt qu'elles ont à leurs trouſſes deux Cavaɛs qui les couchent en joue.

I. TROMPETTE.

Et ce ſont ces deux Cavaliers que nous cherons.

ORONTE *voyant paroître la Riviere & Toinette.*

Tenez, je crois que ce Monſieur vous pourra re des nouvelles. *Bas.* C'eſt aſſurément un de es fourbes ; retirons-nous, & faiſons obſerver tour du logis ce qui ſe paſſera.

SCENE V.

A RIVIERE, TOINETTE, LES DEUX TROMPETTES.

I. TROMPETTE.

NOus te trouvons à la fin, mon Prince.

LA RIVIERE.

Pour vous ſervir, mes enfans.

II. TROMPETTE.

Il y a long-temps que nous te cherchons.

LA RIVIERE.

Il y a long-temps que je vous attends.

TOINETTE.

Qui sont ces gens-là?

LA RIVIERE.

Ce sont nos deux Trompettes, que je fais venir ici pour nous prêter main-forte en cas de besoin: nous pouvons nous confier à eux, ils sont résolus & discrets.

TOINETTE.

Bon, des Trompettes discrets.

I. TROMPETTE.

Sont-ce là tes amours?

LA RIVIERE.

N'en vaut-elle pas bien la peine? Que t'en semble?

II. TROMPETTE.

Allons, camarade.

LA RIVIERE.

Que voulez-vous faire?

I. TROMPETTE.

Sonner une petite fanfare.

TOINETTE.

J'ai bien affaire d'être trompettée.

II. TROMPETTE.

Ce sera à la sourdine, & la sérénade ne lui coûtera que bouteille.

LA RIVIERE.

J'aime mieux vous en payer six une autre fois, & que vous ne fassiez point de bruit présentement. Voilà ma chambre, allez-y tous deux; vous y trouverez vos Capitaines, vous sçaurez à quoi vous leur serez nécessaires. Dites-leur que

s allons travailler pour eux, Toinette &
, & qu'ils ne s'impatientent pas.

II. TROMPETTE.

C'est assez.

SCENE VI.

LA RIVIERE, TOINETTE.

TOINETTE.

Vos amoureux sont donc bien inquiets?

LA RIVIERE.

Ma foi, sans ma rhétorique, je crois qu'ils se oient jettés par les fenêtres.

TOINETTE.

Qu'ils s'en gardent bien, ils gâteroient leurs aires.

LA RIVIERE.

Et encore plus leur taille. Mais parlons sérieusement: que fait Madame Julie?

TOINETTE.

Faut-il le demander? Elle est avec Monsieur s Rondeaux, qui l'enjole, & qui gagne bien, t'assure, l'argent que tu lui as promis.

LA RIVIERE.

N'est-il pas vrai que c'est un homme universel?

TOINETTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connois: ous nous sommes vûs en Languedoc.

LA RIVIERE.

Figure-toi donc ce que c'est qu'un Normand, ourriture de Gascogne.

TOINETTE.

Diantre !

LA RIVIERE.

Mais que dirai-je à nos amans ? ils sont diablement pressés

TOINETTE.

Qu'ils se donnent patience, ils ne peuvent voir mes jeunes Maîtresses, que leur mere ne soit sortie.

LA RIVIERE.

C'est ce que j'ai tâché de leur faire entendre.

TOINETTE.

Les voilà bien malades, de se contraindre un moment pour leur propre intérêt ; nous nous contraignons bien pour leur rendre service depuis un mois.

LA RIVIERE.

Voilà à peu près les termes dont je me suis servi pour les persuader.

TOINETTE.

Les beaux esprits se rencontrent, comme tu vois.

LA RIVIERE.

Tu n'en manques pas : mais tu n'en as pas tant que moi.

TOINETTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sçai.

LA RIVIERE.

Peu de gens m'égalent en vivacité, & si sans vanité je n'en fais pas trophée.

TOINETTE.

En prenant la figure d'un Maître à danser, vous n'en avez pas pris tous les appanages, & l'on voit bien que la modestie est une de vos bonnes qualités.

LA RIVIERE.

Iais vous ironisez, la belle.

TOINETTE.

Ioi? point du tout, je dis ce que je pense.

LA RIVIERE.

Malgré votre raillerie, trouvez encore dans is un valet, qui pour servir son Maître s'inluise auprès de sa Maitresse en qualité de Maî- à danser, & qui puisse soutenir pendant un is ce noble caractére.

TOINETTE.

Dh, tant de présomption me fait perdre pa- ice. Diroit-on pas, à t'entendre parler, que sçais la magie noire? Je m'en vais parier, i, que si j'étois vétue en homme, je ferois... ferois aussi-bien que toi ton personnage.

LA RIVIERE.

Qui, toi? je voudrois bien t'y voir.

TOINETTE.

Et qu'y a-t-il en cela de difficile? Entrer faliérement à toute heure chez de jolies person- s, leur faire faire deux ou trois tours dans une ambre bien parquetée, leur prendre les bras, ur mettre la main tantôt sous le menton, & ntôt sur l'épaule, marmoter un air, se dandi- :r, friser un pied, faire un saut, une gambade, ne pirouete, une profonde reverence, dire dou- :reusement deux ou trois sotises, & prendre n s'en allant négligemment ses billets. Car fran- nement tu n'es Maître à danser que pour les illets.

LA RIVIERE.

Que tu es peste. Mais au fonds crois-tu que e sois le seul de la profession qui me mêle de e petit négoce?

TOINETTE.

Hé que non ; & que ces Messieurs seroient moins dorés qu'ils ne le sont, s'il ne leur étoit jamais passé par les mains d'autres billets que ceux qui servent de marques pour leurs leçons. Crois-moi, ne te vante pas tant, des Rondeaux fait encore plus que toi, & Julie jureroit qu'il est grand Musicien & grand Poëte.

LA RIVIERE.

Belle comparaison ! Pour paroitre Poëte ou Musicien il n'y a qu'à être fou ; & quand on veut paroître tous les deux ensemble, il faut un peu redoubler la dose : mais pour la danse, il faut payer de sa personne : il faut être bien fait, belles jambes, beaux bras, bel estomac, bon air ; enfin il faut avoir mille belles qualités qui se rencontrent en moi.

TOINETTE.

Eh ! laissons ces bagatelles pour des choses plus importantes. Clitandre & Dorante sont arrivés d'hier au soir.

LA RIVIERE.

Oui, d'hier au soir, dans l'espérance d'enlever leurs Maîtresses, comme nous leur avons mandé.

TOINETTE.

Oui, mais je ne crois pas qu'elles soient d'aussi bonne volonté que nous. Le mot d'enlévement les effarouche, & la pudeur leur fait faire des refléxions qui ne sont pas à notre avantage.

LA RIVIERE.

Elles n'ont pourtant point de meilleur parti à prendre, & tu dois être la premiere à les y résoudre, si tu veux conserver quelque espérance de me posseder.

TOINETTE.

Jn si haut prix me feroit entreprendre des ses encore plus périlleuses.

LA RIVIERE.

.a présence de leurs Amans pourra les déterier.

TOINETTE.

'e n'attends pour cela que la sortie de leur mere. voici heureusement avec des Rondeaux; amu--la tous deux ici, je vais cependant mener ton ıître & Clitandre chez mes Maîtresses, & me ndre à eux pour tâcher de les persuader. Faites lle contes à dormir debout à Julie; étourdissez-de vos balivernes. Voyez en quel danger je ois si elle venoit à rentrer.

SCENE VII.

ULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

JULIE.

'Avois impatience de vous revoir, Monsieur de la Riviere; je veux sçavoir de vous si ›us pouvez avoir toutes choses prêtes pour ırtir dans trois jours.

LA RIVIERE.

Tout est prêt, Madame, & il ne nous manque us rien que de l'argent.

JULIE.

J'attens mon Procureur pour aller recevoir mille ıstoles, que je vous mettrai aussitôt entre les

mains. Mais avez-vous tous vos danseurs, vos chanteurs, & vos symphonistes?

LA RIVIERE.

J'ai mes principales voix. Vous avez paru satisfaite de toutes celles que je vous ai fait entendre : quant aux choeurs, les Provinces ne nous fourniront que trop de sujets pour les remplir ; & pour des violons & autres instrumens, il se présente à moi tous les jours de quoi peupler cinq ou six orchestres.

JULIE.

Et les habits?

LA RIVIERE.

Je crois que nous aurons assez de ceux qui sont déja dans ma chambre ; on ne se pique pas aujourd'hui qu'ils soient entiérement neufs.

JULIE.

Nous venons présentement, Monsieur des Rondeaux & moi, de dresser les articles de notre société ; je vais vous les querir, afin que vous les examiniez.

LA RIVIERE.

Non, Madame, ne vous donnez point cette peine, je les signerai tantôt aveuglément, après que je vous aurai donné un plat de mon métier, & que vous aurez vû le Balet que vous souhaitez.

JULIE.

Quelque remplie que je sois des belles choses que Monsieur vient de me lire, je m'apprête encore à vous admirer.

LA RIVIERE.

Ah! Madame, pour Monsieur, vous ne pouvez m'en rien dire que je ne connoisse à fonds. C'est le premier homme du monde pour la composition, aussi bien que pour les paroles ; & le plus beau

morceau d'Opéra que j'aye jamais vû de ma vie, c'est sans doute son Dialogue de Pierre de Provence avec la belle Magdelonne.

DES RONDEAUX.

Parlez de vous, Monsieur de la Riviere, parlez de vous. Oui, Madame, voilà le premier des génies pour donner une cadence, des attitudes, & des mouvemens à toutes choses ; il n'est pas jusques aux plus abstraites qu'il ne rende sensibles, quand il les expose sur le théatre. Par exemple, y a-t-il rien de plus surprenant que ce qu'il a été inventer pour mon Opéra de Clelie dans toutes les ingénieuses entrées des habitans de Tendre, dont j'avois tout à l'heure l'honneur de vous entretenir? C'est bien autre chose vraiment que des sauts de lutins, que des tricotés des Dieux des eaux, ou des passecailles de Divinités champêtres. Grace à la sublimité de l'imagination de Monsieur, nouvelle amitié, jolis vers, billets doux, petits soins, respects, empressemens, soupirs & désirs téméraires, tout cela danse, Madame.

LA RIVIERE.

Quand il seroit vrai que j'aurois quelque talent pour cela, encore seroit-ce l'unique, mais vous, Monsieur, vous joignez l'excellence de la Musique au cromatique de la Poësie.

DES RONDEAUX.

Je me mêle de trop de choses pour réussir à pas une.

LA RIVIERE.

Et si, à quoi sert cette modestie? Il ne faudra pour preuve de ce que je dis, que voir votre Opéra d'Alcmene. Figurez-vous, Madame, qu'il la fait accoucher sur le théatre. Jusques ici

on n'a fait chanter que des amans, des furieux, des géans, & des damnés tout au plus: mais que dira-t-on quand on entendra une femme en travail d'enfant exprimer par son chant ses douleurs & ses tranchées ? Y a-t-il qu'un des Rondeaux au monde qui peut mettre en Musique les douleurs d'une femme qui accouche ?

DES RONDEAUX.

Ce n'est rien au prix de ce que vous a fourni votre invention dans mon Divertissement des Sectes des Philosophes; & vous en jugerez, Madame, quand vous verrez qu'il y fait danser les idées de Platon, & les nombres de Pytagore.

JULIE.

Hé! mon Dieu, je suis toute ravie de vous entendre. Vous mettez donc toutes choses en Opéra?

DES RONDEAUX.

Je le crois bien, Madame. Je ne veux pas qu'on sorte vuide de mes spectacles, & je prétens qu'on en rapporte autre chose que des chansons.

LA RIVIERE.

Il est vrai que rien n'affadit le cœur comme d'entendre un tas de jeunes évaporés, & de femmes étourdies, qui ne font autre chose, en sortant d'un Opéra, que bourdonner, *Je vais partir, belle Hermione.*..... & quelque tronçon de chant qu'ils auront retenu.

DES RONDEAUX.

La Comédie se vantera d'instruire, & l'Opéra n'aura pas cet avantage? Je prétens former l'esprit & les mœurs dans les miens, & qu'on y apprenne Fable, Histoire, Science, Arts, Philosophie, Astrologie, Mathématiques & Morale.

JULIE.

Oh, que cela ſera beau, & d'une grande utilité?

DES RONDEAUX.

Vous moquez-vous? Par tout où nous établirons notre Académie, on pourra, ſi l'on veut, ſupprimer les Colleges.

JULIE.

Eſt-il poſſible?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame, je vous ſoutiens qu'on n'apprend rien dans les Colleges qu'on n'apprenne plus agréablement dans notre Opéra.

JULIE.

Quel plaiſir pour la jeuneſſe!

DES RONDEAUX.

En un mot, Madame, j'ai rafiné ſur tout ce qui a été fait juſqu'à préſent dans ce genre, & pour l'intérêt & pour la gloire. Dans cette double vûe je n'ai point fait d'Opéra qui dure moins de ſix jours: j'ai remarqué qu'il y a pluſieurs perſonnes aſſez ménagéres pour ſe contenter de voir chaque Opéra une ſeule fois.

LA RIVIERE.

On ſera obligé de venir aux nôtres ſix fois pour le moins, ſi on les veut voir tout entiers.

DES RONDEAUX.

Nous en donnerons le Prologue le Lundi, le Mardi le premier Acte, & ainſi du reſte.



SCENE VIII.

TOINETTE, JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE.

JAsmin est de retour, Madame, & votre Procureur est là-bas dans le carosse.

JULIE.

Je vais descendre, & lui épargner le peine de monter. Je vous prie, Messieurs, que tout soit prêt à mon retour pour le Balet, je brûle d'envie de voir cet essai de votre capacité; ensuite je vous mettrai entre les mains les mille pistoles que je vais toucher.

SCENE IX.

DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

DES RONDEAUX.

IL me semble que nous allons insensiblement nous engager dans une méchante affaire.

LA RIVIERE.

As-tu peur?

DES RONDEAUX.

Moi? non.

LA RIVIERE.

Mais tu trembles, n'eſt-ce pas? Cela n'eſt pas extraordinaire ; les Muſes ne ſont pas courageuſes, & qui en poſſéde deux comme toi, doit avoir peur à proportion : cependant nous ſommes trop avancés pour reculer.

DES RONDEAUX.

Je ne dis pas qu'il faille reculer : mais au moins ne devrions-nous rien entreprendre à la légére, & il feroit bon que nous fuſſions bien accompagnés.

LA RIVIERE.

Ah ! poltron, je ne t'ai jamais reconnu ſi Poëte : va, va, j'ai pourvû à tout. Et nos deux Trompettes?

SCENE X.

TOINETTE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE.

SA crainte & tes précautions ſont inutiles.

LA RIVIERE.

Pourquoi?

TOINETTE.

Ces innocentes ne veulent point, à quelque prix que ce ſoit, conſentir à l'enlevement. Mais les voici tous enſemble, tâchons encore de les convertir.

SCENE XI.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE, DORANTE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

ANGELIQUE.

NOn, Dorante, je n'y consentirai jamais.

DORANTE.

Belle Angelique.

MARIANE.

Vous n'obtiendrez jamais de moi cet aveu, Clitandre.

CLITANDRE.

Charmante Mariane.

DORANTE.

Vous m'allez désespérer.

ANGELIQUE.

Je vous imiterai.

CLITANDRE.

Vous me ferez mourir.

MARIANE.

Je ne vous survivrai pas.

LA RIVIERE.

Voilà ce qui s'appelle une entrée parlante.

TOINETTE.

Voilà ce qui s'appelle des sotises. Hé mort de ma vie, il sied bien à des Officiers de soupirer comme des benêts; vous mériteriez d'être cassés. Allez, vous deshonorez les troupes: & vous,

pouvez-vous entendre tous deux tant de sotises sans rien dire ?

LA RIVIERE.

Que veux-tu que nous disions ? Pour moi les bras me tombent.

DES RONDEAUX.

Moi, je songeois qu'on feroit une belle scene de ce désespoir amoureux.

TOINETTE.

Peste soit du Poëte, de l'Indolent, & des Amoureux transis. Je vois bien qu'il faut que je me mêle un peu de tout ceci : ç'a de quoi s'agit-il !

LES QUATRE AMANS *ensemble.*

Ne le sçais-tu pas ?

TOINETTE.

Quoi, tous ensemble ?

DES RONDEAUX.

C'en seroit assez pour un chœur d'Opera.

TOINETTE.

Parlons l'un après l'autre. De quoi vous plaignez-vous ? je vous choisis, vous, pour porter la parole.

DORANTE.

Du peu d'estime & de confiance qu'elles nous marquent en ne voulant pas nous suivre.

TOINETTE.

Elles n'ont pas raison. Et vous quels sont vos griefs ? répondez, vous qui êtes l'aînée.

ANGELIQUE.

Ils ont l'indiscrétion de nous proposer un enlevement.

TOINETTE.

Ils ont tort ; est-ce qu'on propose des enlevemens aux personnes qui nous aiment ? Cepen-

dant laiſſez-moi faire, je tâcherai d'accommoder tout ceci. Venons au fait. N'aimez-vous point ces Demoiſelles ?

DORANTE.

En peux-tu douter ?

TOINETTE.

Non aſſûrément. N'eſtimez-vous pas beaucoup ces Meſſieurs ?

ANGELIQUE.

Jugez-en par notre chagrin.

TOINETTE.

Cela ſe voit. Ne ſeriez-vous pas tout votre bonheur de les poſſéder ?

DORANTE.

C'eſt tout ce que nous ſouhaitons au monde.

TOINETTE.

Fort bien. Et vous, ne ſeriez-vous pas bien-aiſes de les avoir pour époux ?

ANGELIQUE.

Oui, par toute autre voie que celle de l'enlevement.

TOINETTE.

Oh! il n'y faut pas ſonger. Mais ſi je vous propoſe quelqu'autre expédient honnête, me promettez-vous de faire ce que je vous dirai ?

ANGELIQUE.

De tout notre cœur.

TOINETTE.

Ah! voilà qui va bien : il faut commencer par ſortir d'ici.

ANGELIQUE.

Quoi ?

TOINETTE.

Ne vous allarmez pas. Il faut ſortir d'ici, aller

se promener aux Tuilleries, & de-là nous irons où notre destinée nous conduira.

MARIANE.

Et quelle différence fais-tu de cette promenade à un enlevement ?

TOINETTE.

Et quelle ressemblance trouvez-vous d'un enlevement à une promenade ? Sortons d'ici, vous dis-je, & tout à l'heure : votre mere ne vous a donné que ce temps-ci pour songer à nos affaires, profitons-en ; & quand nous nous serons promenées un jour ou deux, nous trouverons bien des expédiens pour avoir son consentement de force ou de gré.

ANGELIQUE.

Mais où irons-nous ?

TOINETTE.

N'avez-vous pas ici votre tante ? Monsieur n'a-t-il pas sa mere ; au pis aller le monde n'est-il pas plein de Couvens ? Ne perdons point de temps en paroles inutiles : la Riviere, va chercher des carosses.

LA RIVIERE.

J'y cours.



SCENE XII.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE, DORANTE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

ANGELIQUE.

ATtendez, où courez-vous?

TOINETTE.

Si vous ne profitez de cette occaſion, vous courez riſque de vous voir quelque jour conjointe à quelque diéſis ; & votre ſœur à quelque pirouëte à ſix tours ; & d'ailleurs ne ſuivez-vous pas les intentions de votre pere, qui étoit mille fois plus raiſonnable que votre mere?

DES RONDEAUX.

Pour ne point perdre de temps, je vais faire ma male.

TOINETTE.

Rien ne te preſſe ; l'équipage d'un Poëte eſt bien-tôt fait.



SCENE XIII.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE, DORANTE, LA RIVIERE, TOINETTE.

LA RIVIERE.

Nous ne sçaurions plus sortir; votre mere est là-bas, elle ne s'arrête qu'à donner en passant quelques ordres pour le Balet de ce soir.

CLITANDRE.

Quel revers!

TOINETTE.

Que ferons-nous?

LA RIVIERE.

Je ne sçai. Voilà ce que c'est que de perdre du temps en paroles.

TOINETTE.

N'en perdons point encore en reflexions.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Sortez Dorante.

DORANTE.

Mon pauvre la Riviere.

CLITANDRE.

Tirez-nous de ce mauvais pas.

LA RIVIERE.

Attendez, si leur mere a tant d'envie de voir le Balet, il faut le lui donner tant bien que mal, & nous servir de cette occasion; c'est précisé-

ment ce que des Rondeaux me contoit l'autre jour. Les Romains..... la guerre des Sabins.... la figure & la taille de nos Tompettes ; ils sont gros & pesans, jamais vous n'en pourrez venir à bout...... Mais allez vite dans ma chambre, vous y trouverez tout ce qu'il faut, & au signal que je vous donnerai vous ferez... M'entendez-vous au moins? Allez promptement; & dès que vous serez prêts, envoyez-moi des Rondeaux, il amenera ces violons que vous sçavez, & nous avertira de tout ce que vous aurez concerté. Partez.

SCENE XIV.

TOINETTE, LA RIVIERE.

TOINETTE.

Je t'admire.

LA RIVIERE.

Ah! parbleu, mon enfant, je vais faire pour nos Amans & pour nous un grand effort de mémoire & de bel esprit. Vivat, Toinette, tu vas voir un échantillon du sçavoir-faire de ton futur époux. C'est à vous, mon génie, à qui je m'abandonne, retracez-moi fidélement tous les morceaux d'histoire, dont des Rondeaux & mon Virgile travesti m'ont si souvent embrouillé la cervelle, & venez m'aider à renverser par un pompeux galimatias celle de Madame Julie.

TOINETTE.

Prends garde à toi, la voici.

LA RIVIERE.

Fais revenir tes Maitresses.

SCENE XV.

JULIE, LA RIVIERE.

JULIE.

JE reviens plutôt que je ne m'étois promis; mon homme est à la campagne, & je ne sçaurois toucher de l'argent aujourd'hui. Ce qui me console, c'est que je jouirai plutôt du plaisir de votre Balet.

LA RIVIERE.

J'avois fait appeller Mesdemoiselles vos filles pour en faire une répétition avant votre venue: mais puisque vous voici, nous commencerons tout de bon, dès que Monsieur des Rondeaux nous amenera notre monde; je vais cependant vous en dire le dessein.

SCENE XVI.

MARIANE, ANGELIQUE, JULIE, TOINETTE, LA RIVIERE.

JULIE.

ALlons, mes filles, préparons-nous à admirer;

LA RIVIERE.

Toute l'Histoire Romaine est le sujet de l'Opera, dont le Balet que vous allez voir, fait un divertissement.

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle de grands sujets; c'est-là qu'il y aura du merveilleux & du sublime.

LA RIVIERE.

Oh! oh!

JULIE.

Quoi, vous représenterez tout? combats; triomphes, sacrifices.

LA RIVIERE.

En doutez-vous? Il me tarde que vous entendiez le chœur des Oyes qui sauvérent le Capitole.

JULIE.

J'avoue que voilà qui est inoui.

LA RIVIERE.

Ah! ah! voyez donc, je vous prie, Madame, de quels spectacles, de quels divertissemens, de quelles machines, & de quelles décorations surprenantes un pareil sujet est susceptible.

JULIE.

Vous m'enchantez.

TOINETTE.

Quel Orvietan!

LA RIVIERE.

L'histoire d'Enée en fera le Prologue; d'abord le théatre représentera la Ville de Troye en flâmes, Enée paroîtra portant son pere sur ses épaules, tenant son fils Ascagne par la main, & perdant dans la confusion sa femme.

TOINETTE.

Voilà le plus bel endroit de sa vie.

LA RIVIERE.

Ensuite il s'embarquera, il y aura une tempête, mais une tempête à faire dresser les cheveux. Les vents, les éclairs, une nuit, un tonnerre, bouroulou, bouroulou: la tempête finira par une entrée d'Alcions; c'est de quoi on n'a pas encore oui parler sur le Théatre, & où, sans vanité, je me suis surpassé. Point de Tritons, point de Sirennes, cela est trivial: mais des monstres les plus singuliers, parmi lesquels je ne laisserai pas de mêler une danse galante de petits poissons, jusques aux maquereaux & aux solles.

Afin qu'Eneas le pieux
Regardant tristement les Cieux,
Lâche ces piteuses paroles:
Je serai donc mangé des solles?

Je ne vous parle point de la chasse des cerfs, des harpies, de sa descente aux enfers; car un Opera sans lutins, sans ombres, sans furies & sans enfers, ne vaut pas le diable. Mais sautons le reste du Prologue. Premier Acte, la fondation de Rome. Romulus l'a fait bâtir. Troupes de Maçons & de Charpentiers. Il établit le Sénat. On verra paroître avec de longues barbes, & de larges robes fourrées, cent hommes vénérables, à qui je fais danser des rigaudons. Ce sera une danse grave & majestueuse celle-là: mais la plus variée à mon gré, & que j'ai choisie sur toutes pour vous faire voir aujourd'hui, c'est celle qui représente l'enlévement des Sabines. Vous y verrez un Romulus, dont j'ose me flater que vous serez content, & que vous avouerez que tout ce que l'art

peut produire.... Mais Monsieur des Rondeaux paroît, c'est à moi de me taire.

SCENE XVII.

DES RONDEAUX, LES AMANS *habillés en Romains*, LES TROMPETTES *en Sabines*, JULIE, ANGELIQUE MARIANE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DES RONDEAUX.

VOus voyez, Madame, des personnes qui vont faire tous leurs efforts pour vous plaire.

TOINETTE.

Ah! mon Dieu, quels Carême-prenans!

LA RIVIERE.

Tais-toi, veux-tu tout gâter?

JULIE.

Il est vrai que voilà des figures extraordinaires.

LA RIVIERE.

Vous jugez bien, Madame, que ce sont des hommes: tous les Opera du monde ont commencé ainsi.

TOINETTE.

Hé bien, mâles ou femelles, pourquoi diantre êtes-vous allé prendre ces panses entripaillées?

LA RIVIERE.

Pour entrer dans l'esprit du Poëte, ma mie. Mais j'ai tort de répondre à une ignorante; c'est

Monsieur qui me presse tous les jours d'imiter la nature.

DES RONDEAUX.

N'ai-je pas raison?

LA RIVIERE.

Pour une danse de Nymphes & de Bergeres, je choisis des personnes effilées, de belle taille, de modeste embonpoint, là entre gras & maigre : mais pour exprimer la grossiereté des Sabines, il falloit pour le moins des créatures de cette corpulence. Mais ne perdons point de temps : Monsieur des Rondeaux, faites commencer.

DES RONDEAUX.

Messieurs les Violons, apprêtez-vous. Vous serez peut-être surprise d'entendre des paroles Gasconnes ?

JULIE.

Du Gascon dans un Opera.

DES RONDEAUX.

Oui, Madame. Dans le dessein où nous sommes de courir toute la France, j'ai crû que je devois faire quelques Scenes dans le langage particulier de chaque Province ; & il y aura dans mes Opéra du Gascon, du Normand, du bas Breton, & du Basque. Mais avant que je chante, Monsieur de la Riviere, ayez la bonté de disposer votre monde.

LA RIVIERE.

Allons, Messieurs, gai, plantez-vous bien, les mains sur les rognons, un côté de perruque sur l'épaule ; ferme-là, gourmandez le théatre, point d'air embarrassé, beaucoup de noblesse ou d'impudence : pas mal, pas mal. Et vous, Mesdemoiselles ? à vous, courage, rengorgez-vous : souve-

nez-vous du moins de partir du bon pied, & dès le premier coup d'archet racourcissez-moi d'abord un bras, & étendez l'autre, avec un petit tour de poignet en dedans : déhanchez-vous gracieusement, & que la tête panche langoureusement du côté du bras que vous étendrez : ces airs tendres vous gagneront mille cœurs. Fort bien, fort bien. A vous le dé, Monsieur des Rondeaux.

DES RONDEAUX.

Jouez, Messieurs les Violons.

Quand l'amour fa tout per nous plaire ;
Aurian tort d'y resista,
L'oucasiou nou tourno gaire,
Coviten nous den proufita,
Ta ra, ra, ra, la la, la, ra la, la.

On danse.

Fases m'un bralle de sourtido,
Cadun' am bostre pastou,
E se bostro mero crido,
La pasmarem sul tou,
Tou rou, lou lou lou, lou rou, lou lou.

On commence à danser, & les Romains font des efforts pour enlever les Sabines.

LA RIVIERE.

Courage, mes enfans : hep, voulez-vous boire un coup pour avoir plus de force encore? Hep, en voilà assez, en voilà assez ; si vous alliez faire

quelqu'effort, vous ne vaudriez plus rien pour le métier où l'on vous destine. Madame, Monsieur des Rondeaux, voilà une chose que nous n'avons pas prévûe, jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.

JULIE.

Quelles masses de chair êtes-vous allé prendre ?

TOINETTE.

On leur a fait aussi des tettons qui les assomment.

LA RIVIERE.

Vous ne pensez donc pas aux grands hommes dont ils représentent les nourrices ? Pouvoit-on faire trop grosses les mammelles qui devoient allaiter les maîtres de toute la terre ? Vouliez-vous qu'on en prit le modéle sur la maigre Nourrice * de Cadmus ? Tenez, voilà une Sabine que j'ai choisie exprès pour porter les trois Horaces d'une ventrée.

JULIE.

Il faut pourtant, à quelque prix que ce soit, voir la fin de ce Balet.

TOINETTE.

Faites enlever les Romains par les Sabines, la moindre d'elles les emporteroit tous deux.

DES-RONDEAUX.

Comme vous y allez, la belle; il ne faut pas faire de ces anacronismes dans l'histoire.

LA RIVIERE.

Nous perdons le plus bel endroit; demandez-le à ces Demoiselles, à qui j'en ai montré les pas.

* *Représentée par M. Boutelou, qui étoit un Squelette.*

JULIE.

Mariane & Angelique en ſçavent les pas.

LA RIVIERE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il faut qu'elles les danſent.

MARIANE.

Nous, ma Mere ?

JULIE.

Oui, vous, & tout-à-l'heure.

ANGELIQUE.

Nous n'oſerions.

JULIE.

Il faut l'oſer.

MARIANE.

Diſpenſez-nous-en, je vous ſupplie.

JULIE.

Non pas, s'il vous plait.

TOINETTE.

Allez-en repaſſer deux ou trois fois les pas dans la chambre prochaine, & dépêchez-vous.

LA RIVIERE.

Vous allez voir, vous allez voir une fin de Balet à laquelle vous ne vous attendez pas, & qui vous ſurprendra aſſurément.

JULIE.

Je n'en doute point.

LA RIVIERE.

C'eſt mon chef-d'œuvre au moins que cette fin, & il y a plus d'un mois que j'y travaille.



SCENE DERNIERE.

ORONTE, CHRISALTE, JULIE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, &c

CHRISALTE *laissant tomber sa robe de Commissaire.*

ARrêtez, Messieurs les Romains, les armes doivent céder à la robe ; c'est une Sentence d'un de vos Consuls. Votre enlevement n'ira pas, s'il vous plaît, plus loin.

TOINETTE.

Que vient chercher ce diable d'homme ici ?

CHRISALTE.

Quoi, vous vous défendez contre un Commissaire ! Holà, faites monter le Guet.

UN LAQUAIS.

Ferai-je aussi monter le Guet à cheval.

DORANTE & CLITANDRE *se demasquant.*

Hé bien, Monsieur, puisqu'il faut lever le masque, apprenez . . . .

ORONTE.

Que vois-je ?

DORANTE.

Que c'est l'injuste caprice de Madame qui nous impose cette dure nécessité.

ORONTE.

C'est Clitandre ! c'est Dorante !

CLITANDRE.

Que nous ne faisons que suivre la volonté de leur pere, & que si Oronte étoit en vie....

ORONTE.

Le voici.

JULIE *s'enfuyant.*

Hay, mon mari.

ORONTE.

Le Ciel me rend tout-à-propos à ma famille.

CLITANDRE.

O Dieux! Oronte.

MARIANE & ANGELIQUE.

Mon Pere!

TOINETTE.

Notre Maître!

LA RIVIERE.

Voici bien un autre branle.

DES RONDEAUX.

Il nous faudra changer de ton.

MARIANE & ANGELIQUE.

Mon pere, ce n'est qu'en nous jettant à vos genoux....

DORANTE.

Monsieur, vous devez nous pardonner.

ORONTE.

Levez-vous, Messieurs; je suis informé de tout ce qui se passe, & je vois que vous conservez pour mes filles des sentimens que j'approuve depuis trop long-temps, pour m'y opposer aujourd'hui. Allons chercher un endroit plus commode que cette sale, & travailler ensemble aux moyens de nous mettre tous en repos.

TOINETTE.

Monſieur, pour votre bien-venue, * *ordonnez, s'il vous plaît, à quelqu'un qu'il m'enleve*, & je continuerai mes prieres pour vous.

LA RIVIERE.

Viens, je ſuis ton homme.

* *Vers de l'Eſope de Bourſaut.*

FIN.



L E

LE SECRET REVELÉ,

COMEDIE.

EN UN ACTE,

PAR MR. PALAPRAT,

Repréſentée pour la premiere fois le 9 de Septembre 1690.

DISCOURS
SUR LE
SECRET REVELÉ.

VOici ce qui donna occasion à cette Piece. L'incomparable Acteur avec qui * nous passions notre vie, qui contoit dans le particulier aussi gracieusement qu'il jouoit en public, nous fit un jour le conte d'un Roulier ou Chartier qui conduisoit une voiture de vin de grand prix. Les cerceaux d'un de ses tonneaux casserent, le vin s'enfuyoit de toutes parts : il y porta d'abord avec empressement tous les remédes dont il pût s'aviser, déchira son mouchoir & sa cravatte pour boucher les fentes du tonneau ; le vin ne cessoit point de s'enfuir, quelques grands mouvemens qu'il se donnât. L'agitation cause la soif : il s'en sentit pressé, & pendant qu'il avoit envoyé un garçon chercher du secours, il s'avisa de profiter au moins de son malheur pour se désaltérer. Il commença par nécessité, il continua par plaisir, il y prit goût, & tant procéda, qu'il y en prit trop. Or cet excel-

* Voyez la Vie de M. de Brueys & ses Ouvrages.

lent Acteur le rendoit avec une grace infinie dans tous les dégrés de l'éloignement de sa raison; commençant à être en pointe de vin, affligé de la perte qu'il faisoit, & réjoui par la liqueur qu'il avoit avalée, pleurant & riant à la fois, chantant & s'arrachant les cheveux en même temps.

A force de rêver, & de méditer à donner un tour naturel aux choses qui paroissent les moins susceptibles des agrémens de la Scéne, la méditation jointe à l'art nous y fait réussir. Déja dès ce temps-là le Parterre vouloit qu'on le fit rire à l'ouverture d'une Piece: en quoi il me permettra de dire qu'il est un peu injuste, & qu'il me semble que c'est un plaisir auquel on doit être mené par dégrés; qu'un Auteur remplit son devoir, quand il expose nettement & agréablement son sujet avec action & vivacité; car j'avoue que la langueur est insupportable sur le Théatre, même dans le moucheur de chandelles. Mais au moins pour moi, qui d'Auteur suis, Dieu merci devenu simple spectateur, il n'est pas nécessaire qu'il me fasse rire d'abord, & j'aime mieux au contraire qu'il m'y prépare peu à peu par des choses qui me fassent plaisir, sans me faire rire: mais qui me promettent & me fassent sentir que certainement je rirai; & que je rirai à propos dans la suite.

Voilà l'histoire de cette Comédie. Ce

Discours, & tous les autres qui précédent ces Pieces, en sont moins des avant-propos que l'histoire. Cette bagatelle ne pouvoit manquer d'avoir le succès qu'elle eut de la maniére surprenante & agréable dont le rôle de Maître Thibault fut caractérisé : nous en fûmes étonné mon ami & moi. L'Acteur y ajoûta des graces ausquelles nous n'avions jamais pensé, & fit de cette espéce de manant, mais rusé, malin & goguenard à sa maniére, & s'étant érigé en homme qui fait le plaisant & le bon compagnon, par le commerce que son métier de Jardinier lui avoit donné avec le monde ; il en fit, dis-je, un ridicule excellent & original, qui pouvoit convenir à des personnes de toute sorte de conditions, & qui depuis m'a fait rire souvent en des gens de qualité, même dans l'Epée : à quoi je n'aurois pas peut-être fait refléxion, si le caractére de Maître Thibault ne m'étoit repassé dans l'esprit. Ce sont de ces diseurs de la chose du monde la plus plate, qu'ils vous débitent avec l'étalage d'un visage épanoui, & s'applaudissant les premiers par des ho, ho, ho, ho de risée qu'on pourroit noter, & dont on est forcé de rire, non par la bonté de la chose, mais par la sotise qu'ils ont de la croire bonne.

La femme de Thibault, qui n'avoit qu'un petit rôle de trois mots, y ajoûta

ses graces, & c'est assez dire que ce rôle eût des graces infinies.

Colin de sa part, qui avoit la réputation de jouer le rôle d'yvrogne du dernier bien, redoubla encore d'art & de finesse dans ce rencontre, piqué de l'émulation de combattre aux côtés du grand Maître, & de jouer ce même rôle en même temps que lui & en sa présence.

Les bons Acteurs ne sçauroient faire réussir des choses très-mauvaises: je l'ai éprouvé en mon propre fait. Mais que n'ajoûtent-ils pas aux médiocres? C'est en ce sens-là que mon camarade de brodequin a dit souvent de deux excellens Acteurs de notre temps, qu'ils avoient fait passer plus de Piéces fourrées que les plus grands faux-monnoyeurs. Il parloit de ce grand Acteur, de la retraite duquel de très-bons Acteurs même ont été long-temps à pouvoir consoler le Public, & qui s'est reservé tout entier pour une Cour délicate, des plaisirs de laquelle Melpoméne & Thalie sont les premieres Intendantes: & de cette charmante Actrice, qui, malgré ce son de voix touchant & enchanteur, dont les impressions ne sont pas encore effacées, quelque temps qu'il y ait qu'elle a quitté, n'auroit pas réussi sans peine à partager les applaudissemens avec ce grand Acteur quand ils jouoient une Scene ensemble, si les

avantages de ſon ſexe & les charmes de ſes yeux ne fuſſent venus à ſon ſecours. Il faut conclure de l'apophtegme badin de mon ami : que rien de ce qui ne réuſſit pas totalement n'eſt bon, & que les meilleurs Acteurs ont beau ſe tuer, ils ne peuvent faire paſſer que la monnoye douteuſe : quant à celle qui eſt manifeſtement fauſſe, l'art ne peut aller juſques-là.

Quoique l'Auteur & l'Acteur ayent leur mérite ſéparé, le premier doit toujours beaucoup à l'autre. Les piéces ne ſont faites que pour être jouées ; & ceux qui ne ſe ſentent pas l'imagination aſſez légére pour ſe repréſenter toute la vivacité de l'action, devroient avoir la juſtice de s'abſtenir d'en juger ſur le papier : mais c'eſt la choſe aujourd'hui dont tout le monde ſe croit le plus capable ; & l'on diroit que la Fortune * en ce ſiécle-ci a voulu ſe donner le comique plaiſir de faire accroire à une nouvelle & nombreuſe eſpece de gens, qu'ils ont fait un chemin prompt & rapide dans le bel Eſprit en même temps que dans les affaires.

* *Voluit Fortuna jocari.*

ACTEURS.

ORONTE.

THIBAULT, ſon Jardinier.

MARGOT, ſa Femme.

COLIN, ſon Garçon.

LEANDRE, Amant d'Angelique.

LA ROZE, ſon Valet.

ANGELIQUE, Niéce d'Orphiſe.

TOINON, ſa Suivante.

ORPHISE, Tante d'Angelique.

La Scène eſt dans la Maiſon d'Oronte.



LE SECRET REVELÉ, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA ROZE, TOINON.

TOINON.

JE te dis que non.

LA ROZE.

Je te dis que si.

TOINON.

Tu oses encore t'en vanter, toi, toi?

LA ROZE.

Oui, moi, moi.

TOINON.

Tu me fais pitié.

LA ROZE.

Oh ça, j'en fais juge ta Maîtresse.

TOINON.

Et moi, ton Maître.

LA ROZE.

Gage qu'Angelique avouera que c'est moi qui ai mis leurs affaires dans le bon état où elles sont.

TOINON.

Gage que Léandre demeurera d'accord que c'est moi qui leur ai rendu de meilleurs offices.

LA ROZE.

Mais puisque tu es si adroite, que n'empêchois-tu donc qu'Orphise, la tante d'Angélique, ne prît ici un appartement chez le vieux Oronte, que tu sçais être le rival de mon Maître ?

TOINON.

Est-ce que j'ai pû l'empêcher ? Mais toi, qui fais l'habile, pourquoi as-tu laissé perdre à Leandre les bonnes graces de cette tante avec qui Angélique demeure depuis la mort de son pere & de sa mere ?

LA ROZE.

Pourquoi ? Je me suis attaché de mettre Damis, l'Oncle & le tuteur d'Angélique, dans les intérêts de mon Maître : il consent à son mariage, & j'ai négligé Orphise.

TOINON.

Et tu te crois un fin personnage ?

LA ROZE.

Que veux-tu dire ?

TOINON.

Qu'il seroit cent fois plus avantageux à ton Maître d'avoir Orphise dans ses intérêts.

LA ROZE.

Orphise ?

TOINON.

Oui, Orphise, imbécile ; sçaches qu'en fait d'intrigue, d'amour, de mariage, une femme en sçait plus que cinquante hommes. Je soupçonne Orphise..... Mais cela te passe, & ce seroit temps perdu de t'en parler.

LA ROZE.

Cependant Damis donna hier sa parole à Léandre.

TOINON.

Oui, Damis donna hier sa parole à Léandre, & Orphise donnera peut-être aujourd'hui sa niece à Oronte : lequel crois tu le mieux partagé ? L'un aura la parole, & l'autre la fille.

LA ROZE.

Bon, je crois fort cela.

TOINON.

C'est que tu ne vois pas plus loin que ton nés, & que tu ne seras jamais qu'un sot.

LA ROZE.

Mademoiselle Toinon.

TOINON.

Monsieur de la Roze.

LA ROZE.

Vous me donnez des noms.... ?

TOINON.

Qui vous conviennent parfaitement.

LA ROZE.

A la fin nous romprons ensemble.

TOINON.

Oh ! quand il vous plaira ; ce n'est pas moi qui vous fais venir me chercher.

LA ROZE.

Vous chercher ? Si mon Maître ne devoit rai

mener ici Angélique, & qu'il ne m'eût dit de l'y attendre, je n'y aurois pas mis le pied.

ORONTE *sans être vû.*

Maître Thibault, Maître Thibault.

TOINON *s'enfuyant.*

Ah! c'est la voix d'Oronte.

LA ROZE *s'en allant.*

Je ne veux pas aussi qu'il me voye.

SCENE II.

ORONTE, THIBAULT.

ORONTE.

ATtendez, Maître Thibault, ne vous en allez pas encore au jardin; je crains d'avoir oublié quelque chose, laissez-moi un peu y rêver.

THIBAULT.

Voulez-vous que je vous aide, Monsieur?

ORONTE.

Non.....

THIBAULT.

Soit, il a raison d'y rêver: ce n'est pas une petite affaire à un homme comme lui d'enlever une Maîtresse à son Amant.

ORONTE *revenant de sa rêverie.*

Oui, je crois avoir pourvû à tout.

THIBAULT.

Voulez-vous, Monsieur, pour en être plus assuré, que nous réfléchissions ensemble sur votre dessein?

ORONTE.

Je le veux.

THIBAULT.

Peut-être, Monsieur, craignez-vous de me faire une entiére confidence de votre secret ?

ORONTE.

Non, non, Maître Thibault, je ne vous regarde pas comme mon Jardinier *, mais comme un homme en qui l'on peut se confier.

THIBAULT.

Oh ! point, point du tout, Monsieur.

ORONTE.

Tréve de modestie ; & voyons, comme vous dites, si nous avons bien songé à tout.

THIBAULT.

Vous avez fait courir le bruit depuis ce matin que vous alliez faire un voyage.

ORONTE.

Oui ; & pour faire croire à tout le monde que j'allois loin, je fais mettre six chevaux à mon carosse, & mon cocher ne sçaura où il me mene que lorsque nous serons à une lieue de Paris.

THIBAULT.

De Paris? fort bien. Personne ne sçait qu'Orphise & Angelique partent avec vous ?

ORONTE.

Qui que ce soit, excepté Orphise, qui n'en a rien dit à sa niéce.

THIBAULT.

Oh çà donc, Léandre ne pourra jamais découvrir où vous aurez mené Angélique ?

* *Thibault fait ici l'important.*

ORONTE.

Je ne le crois pas.

THIBAULT.

Vous aurez mis de la partie ceux des parens de cette belle qui auront quelque pouvoir sur son esprit.

ORONTE.

Hors Damis qui s'est déclaré pour Léandre, tous les autres m'ont promis de se rendre secrettement ce soir où nous devons aller, & de faire tous leurs efforts en ma faveur pendant les cinq ou six jours que nous y passerons en festins & en divertissemens.

THIBAULT.

Fort bien.

ORONTE.

Je donnerai de bons ordres que personne ne s'écarte, afin qu'on ne puisse pas sçavoir où nous serons.

THIBAULT.

Voilà un tour de vieille guerre où Léandre ne s'attend pas.

ORONTE.

Quand on a passé un certain âge, Maître Thibault, il doit être permis en amour d'avoir recours aux stratagêmes.

THIBAULT.

Cela s'en va sans dire ; chien qui ne peut pas courir, ruse.

ORONTE.

Oh çà, trouvez-vous mon dessein bien concerté ? Je sçai que vous avez de l'expérience pour les affaires de cette nature.

THIBAULT *faisant l'important.*

Monsieur, à raisonner juste . . . je crois. . . .

mais je n'oserois prendre la liberté ....

ORONTE.

Je fais beaucoup de cas de vos avis, vous dis-je. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison de conduire secrettement cette affaire, & de craindre que si Léandre venoit à découvrir où nous serons, il ne rompît mes mesures ?

THIBAULT.

Point du tout, Monsieur.

ORONTE.

Comment ?

THIBAULT.

Vous sçavez que je suis un homme mûr & de bon conseil.

ORONTE.

J'en suis persuadé.

THIBAULT.

Prenez bien mon sens; si j'étois à votre place je voudrois, là.

ORONTE.

Quoi ?

THIBAULT.

Il faudroit faire agir.

ORONTE.

Qui.....

THIBAULT.

Oui, vous pourriez.... sans doute, mais diable, non, non. Pour le coup je suis un sot, & ce que vous dites seroit toujours à craindre.

ORONTE.

C'est ce qui me semble; & de la maniére dont je m'y prends, je suis quasi sûr de réussir: mais tout dépend du secret.

THIBAULT.

Pour moi, vous sçavez que je me ferois hacher plutôt que de le révéler.

ORONTE.

Margot, votre femme ne parlera pas non plus?

THIBAULT.

Margot? Ah! Monsieur, j'y ferai ce que je pourrai : mais je vous avertis que c'est la gazette de notre Fauxbourg.

ORONTE.

C'étoit une nécessité de le lui dire; elle m'a promis de se taire.

THIBAULT.

Oh! Monsieur, cela ne dépend pas d'elle: Dieu veuille pourtant qu'elle vous tienne parole, & je serai veuf de cette affaire.

ORONTE.

Comment?

THIBAULT.

C'est, Monsieur, qu'il faut qu'elle parle, ou qu'elle créve, il n'y a pas de milieu.

ORONTE.

Je me repose sur vous.

THIBAULT.

Ah! voici cette maudite langue qui gâtera tout.



SCENE IV.

MARGOT, THIBAULT, ORONTE.

MARGOT.

Monsieur, selon vos ordres j'ai. . . .

ORONTE.

Paix, Margot.

MARGOT.

J'ai mis des fleurs dans toutes vos. . . .

ORONTE.

Paix, vous dis-je.

THIBAULT.

Attendez-vous-y.

ORONTE *à Margot.*

Les murailles de cette cour ont des oreilles.

MARGOT.

Et bien, Monsieur, quand il vous plaira vous pouvez venir avec tous vos. . . .

ORONTE.

Oh! paix, paix encore un coup.

THIBAULT.

Zeste.

MARGOT.

Oh! devinez donc ce que j'ai à vous dire.

ORONTE.

Je le sçai; vous avez fait ce que je vous ai commandé ce matin.

MARGOT

Il eſt vrai : mais.....

ORONTE.

Mais je n'en veux pas ſçavoir davantage.

MARGOT.

Si faut-il.

ORONTE.

Si faut-il vous taire, & aller voir ce qu'il y a à faire au jardin.

MARGOT.

Rien n'y manque, Monſieur, que ce quarteau de vin dont vous nous avez parlé.

THIBAULT à *Oronte.*

Monſieur, j'ai dit à Colin d'amener ici notre brouette pour le mettre deſſus.

ORONTE.

Il faudra le voiturer doucement.

MARGOT.

Prends-y bien garde, Thibault, Monſieur nous le feroit payer ; j'ai oui dire qu'il coûte cinquante écus.

ORONTE.

Il eſt vrai, c'eſt du vin d'Eſpagne, & du meilleur.

THIBAULT.

Allez, Monſieur, quand il vaudroit la rançon d'un Roi, j'en réponds corps pour corps. Il n'y a qu'un pas d'ici à notre jardin, & ma brouette eſt la meilleure brouette de Paris.

ORONTE.

Je vais faire un tour en ville ; à mon retour je monterai en caroſſe. Vous, cependant en qui je me confie, donnez ici ordre à tout.

THIBAULT.

Voici Colin tout à propos.

SCENE V.

COLIN, THIBAULT, MARGOT.

COLIN *riant.*

SErvitu, notre Maître, hi, hi, hi.

MARGOT.

De quoi ris-tu, nigaud?

COLIN.

Mordié, Maîtresse, je vians de voir là dehors ce biau Monsieur avec son amoureuse, qui viennent parfois à notre jardin: têtidié comme ils se cachiont quand ils ont vû sortir notre Monsieur. Mais je crois, Dieu me le pardonne, que les voici.

THIBAULT.

Va faire promptement ce que je t'ai dit. Toi, Margot, retire-toi, de peur qu'on ne te fasse jaser ici.

SCENE VI.

LEANDRE, ANGELIQUE, THIBAULT, LA ROZE, TOINON.

THIBAULT *bas.*

VOici nos Amans, ils ne sçavent pas la sauce qu'on leur prépare.

LA ROZE *à Léandre & Angélique.*

Ne dites mot devant cet homme-là, c'est le grand confident d'Oronte.

TOINON.

Laissez-moi faire, je vais le chasser d'ici. Ah! te voilà, vilain brutal.

Les Amans se parlent cependant à l'oreille.

THIBAULT.

Vous m'en voulez fort, Mademoiselle Toinon.

TOINON.

Voyez le mâtin, le dogue, qui nous refusa hier la porte de son jardin.

LA ROZE.

Il craignoit qu'on ne mangeât ses poires & ses prunes.

THIBAULT.

Non, non, Monsieur de la Roze: mais il étoit trop tard pour ouvrir, & je sçai bien qu'à cette heure-là vous ne veniez pas pour des prunes.

TOINON.

Tu fais le railleur: mais crois-moi, laisse-là le fruit de ton jardin, & songe à aller garder ta femme.

THIBAULT.

Ma femme? & à quoi me serviroit cela? Je garde ce qu'il faut garder; je sçai à peu près le compte de mes pavis & de mes pêches, & l'on ne peut toucher à mon jardin sans que je le connoisse: mais pour Margot il n'en est pas de même.

TOINON.

Il ne tiendra pourtant qu'à toi de la surprendre tout à l'heure avec un certain jeune homme..... Mais il faut redoubler le pas si tu veux le trouver, le drôle est prompt à détaler.

THIBAULT.

Comment ? .... Mais bon, je ſuis bien fou de ne pas voir que vous n'avez pas ici beſoin de moi, & que je ſuis cauſe qu'on ſe parle à l'oreille. Serviteur.

SCENE VII.

LEANDRE, ANGELIQUE, LA ROZE, TOINON.

LEANDRE.

OUi, belle Angélique, puiſque Damis s'eſt déclaré pour moi, je ne vois plus rien à craindre.

ANGELIQUE.

Je ne vous cele point que cette nouvelle me donne bien de la joie.

LA ROZE.

Je le ſçavois bien, moi, que Mademoiſelle Toinon, ne lui en déplaiſe, avoit des viſions avec ſon Orphiſe.

TOINON.

Et moi je crains bien que vous ne comptiez ſans l'hôte, & que Monſieur de la Roze ne ſe trouve un fat.

ANGELIQUE.

Oh ! puiſque nous avons pris la peine de vous raccommoder, plus de picoterie entre vous, s'il vous plaît ; nous avons beſoin que vous ſoyez de bonne intelligence.

LEANDRE.

Mais dis-moi, Toinon, pourquoi crains-tu tant cette Orphise?

TOINON.

C'eſt qu'elle s'eſt déclarée pour Oronte; & quand une femme veut quelque choſe, je le ſçai par moi-même, il faut que cela ſoit, ou que le diable s'en mêle.

ANGELIQUE.

Pour moi je ne conçois point d'où peut venir l'entêtement de ma tante pour cet homme-là.

TOINON.

Si fait bien moi. Il eſt chiche, elle eſt avare; il eſt vieux, elle eſt ſurannée; il eſt ridicule, elle eſt bizarre; il ne lui parle que de la vieille Cour, elle ne l'entretient que du Roi Guillemot; l'un rêve, l'autre radote; il eſt rebarbatif, elle eſt harnieuſe: en faut-il davantage pour les bien unir?

ANGELIQUE.

Toinon me fait peur, & cet Oronte me chagrine.

LA ROZE.

Si ce qu'un de ſes Laquais vient de me dire étoit vrai, vous n'auriez plus rien à craindre de ſa part.

LEANDRE.

Que t'a-t-on dit?

LA ROZE.

Qu'il alloit faire un voyage: mais je crois que ce laquais qui ſçait vos affaires ſe moquoit de moi; c'eſt pour cela que je ne vous en ai point parlé.

ANGELIQUE.

Il ne faut rien négliger.

TOINON.

Voilà le valet de son jardinier qui range quelque chose au coin de cette cour: Oronte tient ses équipages à son jardin, ce garçon pourroit avoir oui dire quelque chose.

LEANDRE.

Appelle-le.

LA ROZE.

Colin, un mot, Colin.

SCENE VIII.

COLIN, LEANDRE, ANGELIQUE, LA ROZE.

COLIN.

Serviteur, Monsieur de la Roze.

LA ROZE.

Bon jour, mon garçon, parle un peu à Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Que faisois-tu-là, Colin?

COLIN.

J'ajançois, sauf correction, sur notre brouette un quartiau de vin d'Espagne, que notre Monsieur veut faire emporter ce soir à notre jardin.

LEANDRE.

Dis-moi, sçais-tu....

COLIN *à Angelique.*

Tétigué qu'il doit être bon; pour avoir seulement mené le tonneau..... tenez, sentez.

LA ROZE.

Ton Monsieur partira-t-il bien-tôt?

COLIN.

Tout à l'heure, on a déja accouplé six chevaux, & j'allons charger un fourgon qui partira dans la nuit.

LEANDRE.

Cela est sûr, Oronte part, il n'en faut plus douter, Oronte part.

ANGELIQUE.

Et où va-t-il, mon pauvre Colin, le sçais-tu

COLIN.

Oui, il va.... à la campagne.

LEANDRE.

Mais en quel lieu?

COLIN.

Hé morgué à la campagne, vous dis-je. Oh! si vous en voulez sçavoir davantage, demandez-le à Maitre Thibault, ou à sa ménagére; ils ont jasé ici toute la matinée avec notre Monsieur. Serviteur.

LA ROZE.

Mais es-tu bien assuré....

COLIN.

Oh! jarnigué, serviteur, mes choux ne s'arrousont pas ici.



SCENE

SCENE IX.

LEANDRE, ANGELIQUE, TOINON, LA ROZE.

LEANDRE.

L'Heureuse nouvelle ! tout rit à nos vœux, belle Angelique.

ANGELIQUE.

Je vais être délivrée d'un homme que je craignois plus que la mort.

LA ROZE.

Hé bien, Toinon, prendras-tu de mes almanachs ?

TOINON.

Oh ! je me rends, puisqu'Oronte part : qui quitte la partie la perd.

LEANDRE.

La Roze, va voir si Monsieur Damis est chez lui ; ne perdons pas un moment, il faut profiter de l'absence d'Oronte.

ANGELIQUE.

Allez-y vous-même, Léandre. J'entends un carosse à six chevaux qui s'arrête devant la porte ; c'est celui d'Oronte : il viendra bien-tôt ici lui-même. Il ne faut pas qu'il nous voye ensemble, l'inquiétude qu'il en auroit lui feroit peut-être différer son départ.

LEANDRE.

J'y cours, & je reviendrai quand je jugerai qu'il pourra être parti.

SCENE X.

ANGELIQUE, TOINON.

ANGELIQUE.

ENfin, je respire, Toinon: quel bonheur; l'eusses-tu jamais crû?

TOINON.

Ah! Mademoiselle, que vous avez fait retirer Léandre à propos! Voici Oronte, faites-lui bon visage au moins, qu'il parte content.

ANGELIQUE.

Oh! je t'en répons, il me fait un trop grand plaisir de s'en aller.

TOINON.

J'entends aussi votre tante qui descend.

ANGELIQUE.

Elle vient sans doute lui dire adieu; elle a vû son carosse de sa fenêtre.



SCENE XI.

ORONTE, ORPHISE, ANGELIQUE, TOINON, THIBAULT, MARGOT.

ORPHISE.

VOus allez donc partir, Monsieur,

ORONTE.

Oui, Madame.

ORPHISE.

J'ai fait dessein d'aller prendre l'air, & je veux vous accompagner dans votre carosse à un quart de lieue de Paris: j'ai le mien qui nous ramenera.

ORONTE.

Madame, ce m'est trop d'honneur.

ORPHISE.

Angélique, cela nous servira de promenade.

ANGELIQUE.

Moi aussi, Madame?

TOINON.

Gardez-vous-en bien.

ANGELIQUE.

Je vous prie, Madame, de m'en dispenser, je suis un peu indisposée.

ORPHISE.

Cela nous divertira, ma Niece.

TOINON, *bas*.

Il y a là de la trahison.

ANGELIQUE.

Ma tante, je vous supplie....

ORPHISE.

Non, je veux m'aller promener ce soir; refuseriez-vous de venir avec moi?

ANGELIQUE.

Madame, je vous conjure....

ORPHISE *la tirant par le bras.*

Allons, vous dis-je, allons.

ANGELIQUE.

Permettez-moi donc, Madame, qu'auparavant.

ORPHISE.

Voudriez-vous faire attendre Monsieur? Nous serons de retour dans moins d'une heure.

ANGELIQUE.

Mais, Madame....

ORPHISE *l'entraînant.*

Je le veux, je le veux absolument, passons; qu'attendons-nous?

ANGELIQUE.

Quelle surprise! quelle violence, Madame!

TOINON.

La pauvre enfant! la voilà vendue. Allons au plus vîte en avertir Léandre.

ORONTE.

Retournez, vous, au jardin, & songez à retenir votre langue.



SCENE XII.

THIBAULT, MARGOT.

THIBAULT.

VOtre langue, Tu sçais bien à qui cela s'adresse ?

MARGOT.

A toi aussi bien qu'à moi.

THIBAULT.

Oui, mais tu es femme.

MARGOT.

Eh! va, va, je connois bien des hommes, qui sur ce chapitre sont cent fois plus femmes que moi.

THIBAULT.

C'est beaucoup dire. Voyons cependant si Colin a bien attaché ce quarteau, je suis homme d'ordre.

MARGOT.

Oui, quand il s'agit de vin.

THIBAULT *revenant.*

Voilà qui ne va pas mal. Tu feras venir Colin, nous le conduirons à bon port.

MARGOT.

Tu l'aimes trop pour ne le pas bien conduire.

THIBAULT.

Mais tu me viens toujours chercher noise sur le vin.

MARGOT.

C'est que tu en es plus soigneux que de ta

femme : je gagerois bien que tu ne verferas pas en chemin, comme tu nous verfas l'autre jour avec ta charrette, deux de mes comméres & moi.

THIBAULT.

Tubieu, Margot, il eft bien plus facile d'empêcher une voiture de vin de verfer, qu'une voiture de femmes.

MARGOT.

Ah ! Thibault, voici ce jeune Monfieur à qui l'on nous a fur-tout recommandé de ne rien dire.

THIBAULT.

Motus au moins.

MARGOT.

Thibault, fortons d'ici.

THIBAULT.

La langue commence à te démanger, n'eft-ce pas ?

SCENE XIII.

LEANDRE, LA ROZE, THIBAULT, MARGOT, TOINON.

LEANDRE.

QU'eft-ce donc ? tu es effrayée.

TOINON.

J'ai bien fujet de l'être.

LEANDRE.

Parle vîte, qu'eft-ce ?

TOINON.

Empêchez ces gens de fortir.

LA ROZE.

Alte-là.

THIBAULT.

De la part de qui ?

LA ROZE.

De la part de moi.

LEANDRE.

Hé bien, Toinon ?

TOINON.

Monſieur Oronte & Orphiſe ont enlevé Angélique.

LEANDRE.

Juſte Ciel ! que dis-tu là ?

THIBAULT.

Ce n'eſt qu'une promenade, Monſieur, ils ont dit qu'ils ſeroient ici dans une heure.

TOINON.

Bagatelle, c'eſt un enlévement, j'en ſuis aſſûrée. Mais ces gens ici ſçavent où ils ſont allés, faites-les parler.

LEANDRE *à la Roze.*

Va, toi, promptement faire ſeller tous mes chevaux, aſſemble vîte chez Damis tous ceux qui ſont dans mes intérêts, & reviens me trouver ici.

LA ROZE.

J'y cours.

THIBAULT.

Voici qui ne dira rien de bon pour moi.



SCENE XIV.

LEANDRE, THIBAULT, MARGOT, TOINON.

LEANDRE.

OH ça, Maître Thibault, vous avez toujours été de mes amis ?

THIBAULT.

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

Dites-moi, je vous prie, où est allé Oronte ?

THIBAULT.

Monsieur, je ne sçai point.

LEANDRE.

C'est donc Margot qui le sçait ?

THIBAULT.

Vous pouvez lui demander : je ne serois pas le seul mari qui ne sçait pas tout ce que sçait sa femme.

MARGOT.

Je n'en sçai rien, Monsieur.

TOINON.

Ils le sçavent tous deux, vous dis-je : mais si vous ne les pressez, vous ne tenez rien ; on fait tant de confidences aux jardiniers d'autour de Paris, qu'ils sont diantrement rusés.

LEANDRE.

Je vois bien que vous voulez garder le secret à votre Maître : mais voici cinquante pistoles, que je vous donne si vous me dites où il est allé.

MARGOT.

Cinquante pistoles, Thibault !

THIBAULT.

Adieu mon secret.

LEANDRE.

Oui, Margot, & je vous en donnerai encore autant, si je trouve Angélique où vous me direz.

MARGOT.

Thibault, il faudroit.....

THIBAULT.

Te taire, chienne.

TOINON.

Que dit Margot ?

THIBAULT.

Elle dit qu'il faudroit sçavoir où est allé notre Monsieur.

LEANDRE.

Oui, sans doute : mais il faut se dépêcher de le dire.

MARGOT *bas.*

Mais, Thibault....

THIBAULT.

Encore ? Hors d'ici, ou....

LEANDRE.

Empêche-la de sortir.

TOINON.

Il faut parler.

MARGOT.

Monsieur, nos petits enfans n'ont pas mangé d'aujourd'hui.

TOINON.

Ils mangeront demain.

LEANDRE.

Je ne sortirai point d'ici que vous n'ayez parlé.

THIBAULT.

Vous risquez Monsieur, d'être ici long-temps... *Bas* Mais il faut que je chasse cette babillarde. Monsieur, croyez-moi, laissez-la aller; si j'ai quelque chose à vous dire, ce ne sera pas devant elle, il faut se garder de ces animaux-là.

LEANDRE.

Maître Thibault a raison, laissez-la aller; en tout cas je sçai où la trouver.

SCENE XV.

LEANDRE, THIBAULT, TOINON.

THIBAULT *bas*.

Voilà mon secret en sûreté, notre langue n'est plus ici.

LEANDRE.

Hé bien, sçachons vîte.....

THIBAULT.

N'allez pas au dire au moins que c'est de moi....

LEANDRE.

Ne craignez pas cela, parlez.

THIBAULT.

Notre Monsieur est allé.... est allé.... Mais personne ne nous entend-il?

LEANDRE.

Et non, dépêchez-vous.

THIBAULT.

Est allé à sa terre de l'Anglois en Normandie.

TOINON.

Eh ! Monſieur, Maître Thibault ſe moque de vous : je ſçai qu'Oronte a vendu cette Terre il y a plus d'un mois.

THIBAULT.

Je ne le ſçavois pas.

LEANDRE.

Je vois que vous me voulez obliger d'en venir aux dernieres extrémités. Hé bien, je n'ai plus de temps à perdre ; j'ai été trahi, je ſuis au déſeſpoir : mais puiſque ni adreſſe, ni priéres, ni argent ne peuvent t'arracher ce ſecret, * allons miſérable, parle, ou je te tue.

THIBAULT *ſe jettant à genoux, où il demeure juſqu'à ce qu'il ſort.*

Ah, ah, ah, ah, je ſuis mort.

LEANDRE.

Parle donc, ou ſur le champ.

THIBAULT.

Attendez, Monſieur, s'il vous plaît, attendez ; je ne pourrai pas vous le dire quand vous m'aurez tué.

LEANDRE.

Je ſerai ſatisfait.

THIBAULT.

Belle ſatisfaction.

TOINON.

Eh ! parlez, Monſieur Thibault ! ne vous faites pas tuer comme une bête.

LEANDRE.

Dépêches-toi, ou je te tue.

TOINON.

Attendez, Monſieur, tandis que vous le tuerez

* *Il met l'épée à la main, & lui en préſente la pointe.*

je vais de mon côté trouver la coufine d'Orphife, qui fçaura peut-être ce fecret.

SCENE XVI.

LEANDRE, THIBAULT.

LEANDRE.

IL n'y a donc rien à faire ?

THIBAULT.

Oh Monfieur! tuez-moi, affommez-moi, maffacrez-moi, je ne puis pas vous dire ce que je ne fçai point.

LEANDRE.

Ton opiniâtreté te coûtera la vie. Il faut que je lui paffe mon épée au travers du corps.

THIBAULT.

Ah, ah, ah, Monfieur!

LEANDRE.

C'en eft fait, &c....

SCENE XVII.

LA ROZE, LEANDRE, THIBAULT.

LA ROZE.

EH doucement, Monfieur.

THIBAULT.

Eh, Monfieur de la Roze, ayez pitié de moi;

LA ROZE.

Monſieur, laiſſez là ce miſérable ; il eſt fidéle à ſon Maître, il ne faut pas qu'il lui en coûte la vie.

LEANDRE.

Non, non, je veux ſçavoir....

LA ROZE *bas.*

J'ai quelque choſe à vous dire d'Oronte, laiſſez-le aller.

LEANDRE.

Retire-toi, malheureux.

THIBAULT *s'enfuyant.*

Volontiers.

SCENE XVIII.

LEANDRE, LA ROZE.

LA ROZE.

Vos chevaux ſeront à la porte de Damis dans un moment ; il eſt allé lui-même avertir ſes amis & les vôtres de ſe rendre chez lui.

LEANDRE.

Qu'as-tu à me dire ſur Oronte ?

LA ROZE.

Monſieur, en entrant ici j'ai pris garde que le quarteau de vin dont Colin vous a parlé eſt encore là.

LEANDRE.

Hé bien ?

LA ROZE.

Oronte a donné ordre qu'on le porte ce ſoir à ſon jardin.

LEANDRE.

Il eſt vrai.

LA ROZE.

L'on doit ſans doute mettre ce quarteau ſur le fourgon qu'on y charge, & qui doit partir dans la nuit.

LEANDRE.

Cela pourroit être.

LA ROZE.

Cela eſt ſûr, Monſieur.

LEANDRE.

Tu veux dire qu'il faudroit faire ſuivre ſecretement ce quarteau, pour découvrir où eſt allé Oronte.

LA ROZE.

Aſſûrément, Monſieur, c'eſt un fort bon guide que le vin.

LEANDRE.

Il faut bien que je prenne ce parti, puiſque je n'en ai point d'autre. Cache-toi ici quelque part, obſerve ceux qui viendront, je vais cependant faire courir des gens de tous côtés, & voir ſi tout eſt prêt chez Damis: ne t'écarte point de cette cour.

LA ROZE.

Soyez en repos là-deſſus: en cas que je m'ennuie, & que perſonne ne vienne, je ferai un foret de la pointe de mon couteau, & je charmerai ma ſolitude par cinq ou ſix coups de bon vin. Mais je crois que je n'en aurai pas le temps, quelqu'un vient déja ici, cachons-nous le mieux que nous pourrons.

SCENE XIX.

COLIN, LA ROZE *caché.*

COLIN.

QUe diantre veut dire tout ça? Notre Maîtreffe me commande de venir ici tout courant, j'y cours: elle me dit que Maître Thibault m'y attend, je le trouve en chemin, il fuit; je l'appelle tout haut par fon nom, il fuit encore plus fort. Morgué on a peut-être volé le quarteau de vin, & notre Monfieur court après; voyons: non, le voilà comme je l'ons laiffé. Si pourtant il eft nuit, me voici feul, je fuis naturellement peureux. J'entends du bruit, je tremble: c'eft quelque filou, mettons-nous dans ce coin, & fermons notre lanterne.

SCENE XX.

THIBAULT, COLIN.

THIBAULT, *avec une lanterne, & une epée fous fon bras, regardant par tout avant que d'avancer.*

BOn, *bas.* Il n'eft plus ici, parbleu je l'ai échapé belle; à quel homme avois-je affaire? Allons, *haut*, miferable, parle ou je te tue.

COLIN *bas.*

Ah, ah, je ſuis mort.

THIBAULT.

Bas. Tubieu comme il y alloit. *Haut.* Il faut que je lui paſſe mon épée au travers du corps.

COLIN *bas.*

Oh c'eſt fait de moi.

THIBAULT.

Mais n'y a-t-il rien à riſquer? Non, je n'y vois perſonne, & je ſuis bien armé. * Oh, oh, qu'il y vienne à cette heure, voilà la meilleure lame de France, & elle eſt en bonnes mains.

COLIN *un peu haut.*

Miſéricorde ! il a dégaîné.

THIBAULT.

Il me ſemble que j'entends quelqu'un. *Laiſſant ſon épée.* Allons doucement.

COLIN *bas.*

Prenons bien notre temps, & enfilons la porte en criant pour lui faire peur.

THIBAULT *bas.*

On parle aſſûrément. Si c'étoit Léandre avec ſon la Roze, deux contre un, la partie ne ſeroit pas égale. *Il rengaîne.* Il vaut mieux faire une retraite honorable.

COLIN *courant vers la porte.*

Au voleur, au voleur, au voleur.

THIBAULT *courant auſſi vers la porte.*

Ah Monſieur, je vous crie merci : ah Monſieur...

COLIN.

No.... notre Maître.

THIBAULT.

Co.... Colin.

* *Il met ſa lanterne à terre, & dégaîne ſon épée.*

COLIN.

C'eſt.... c'eſt vous ?

THIBAULT.

C'eſt.... c'eſt toi ?

COLIN.

Et vraiment oui c'eſt moi.

THIBAULT.

Tu as bien fait de parler, tu étois mort.

COLIN.

A qui donc en voulez-vous ? qui voulez-vous tuer ? à qui voulez-vous mettre votre épée au travers du corps ?

THIBAULT.

J'étois en colere de ce que Léandre vient de me dire ici, & je repaſſois cela ; tu ſçais que je ſuis comme un Céſar.

COLIN.

La peſte, vous m'avez fait une belle peur.

THIBAULT.

Me voilà appaiſé ; ſongeons à voiturer le quarteau, je ſuis venu exprès pour cela, amene-le ici.

COLIN.

Ça, ça.

THIBAULT *à part.*

La peur de Colin l'a empêché de prendre garde à la mienne ; il m'auroit décrié à notre jardin, où je paſſe pour un ferragus.

COLIN.

Le voici ſain & ſauve.

THIBAULT.

Voilà qui eſt bien. Attachons nos deux lanternes aux deux côtés de la brouette, honorons le vin de cette illumination bachique.

COLIN.

Têtigué que ça eſt drôle,

THIBAULT.

Mene, toi, la brouette, & va doucement, le quarteau n'eſt pas trop bon : mais je me tiendrai auprès pour t'aider en cas d'accident.

COLIN.

Attachez donc auſſi là-deſſus votre brette, qui vous embarraſſeroit.

THIBAULT.

Attachons.... Mais diable non, ſi l'on nous attaquoit en chemin ; mettons la ſeulement deſſus. Allons, Dieu nous garde de mal-encontre.

Après avoir fait deux ou trois pas, Colin laiſſe tomber rudement la brouette, & porte la main ſur ſa cuiſſe.

COLIN.

Ahi, ahi.

THIBAULT.

Ah ! qu'auras-tu fait ?

COLIN.

Ahi, ahi, ahi.

THIBAULT.

Qu'eſt-ce donc ? ahi.

COLIN.

Ah je ſuis bleſſé. Que diantre auſſi ne faites-vous mettre un bout au fourreau de votre épée ? je ſuis bleſſé.

THIBAULT.

Bleſſé ?

COLIN.

Oui, bleſſé : tenez, je crois que me voilà tout en ſang.

THIBAULT.

Voyons, aurions-nous enſanglanté la Scène ? *. Ah ! je ſuis perdu, c'eſt le vin qui ſe répand.

* *Il porte la main à ſon nés.*

COLIN.

Le vin.

THIBAULT.

Oui, mal à droit, le vin.

COLIN.

Diable, c'eſt bien pis.

THIBAULT.

Malheureux que je ſuis ? que ferons-nous ? Donne du linge, Colin, du linge, un couteau, donne, & vîte, donne vîte.

COLIN, *après avoir cherché dans ſa poche déchire ſa cravate.*

Tenez, Maître, tenez.

THIBAULT.

Ah ! je ſuis mort, je ſuis mort.

COLIN.

Ah ! Maître, il ſe répand auſſi de ce côté.

THIBAULT.

Au ſecours, tout eſt perdu.

COLIN.

La peſte ſoit de la brette.

THIBAULT.

Le quarteau eſt ouvert de long en long.

COLIN *ſuçant ſes doigts.*

Quel dommage !

THIBAULT *buvant dans ſa main.*

Au moins ſi nous ſçavions où le mettre.

COLIN *faiſant de même.*

Quel malheur ?

THIBAULT, *il tend ſon chapeau & boit.*

Il n'y a plus de reméde.

COLIN.

Mon pauvre Maître !

THIBAULT, *après avoir bu.*

Mes pauvres petits enfans !

COLIN, *après avoir bu.*

Il ne s'en ſauvera pas une goute.

THIBAULT, *aprés avoir bu.*

Cinquante écus!

COLIN, *aprés avoir bu.*

Tout ſon bien y ſautera.

THIBAULT.

Colin, que fais-tu de ton côté?

COLIN.

Je l'empêche de répandre autant que je puis.

THIBAULT, *aprés avoir bu.*

Courage, mon enfant.

COLIN, *aprés avoir bu.*

Courage, mon Maître.

THIBAULT, *aprés avoir bu.*

Voici une méchante affaire.

COLIN, *après avoir bu.*

Il faut s'en tirer le mieux que nous pourrons.

THIBAULT, *après avoir bu.*

Voilà tout ce qu'on y peut faire.

COLIN, *après avoir bu.*

Quand ce ſeroit pour les propres affaires du Roi.

THIBAULT.

Colin.

COLIN.

Maître.

THIBAULT.

Aurois-tu dans ta poche une petite crouſtille?

COLIN.

J'en ſons toujours pourvûs, tenez.

THIBAULT.

Donne. Contre mauvaiſe fortune, bon cœur.

COLIN.

Têtedié je n'en manquerons pas.

Ils s'assoyent, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, & mangent.

THIBAULT.

Colin.

COLIN.

Maître.

THIBAULT.

Il ne coule presque plus.

Voyant que leurs chapeaux ne se remplissent point, & qu'ils les présentent envain.

COLIN.

Ceci commence à mieux aller.

THIBAULT *pleurant.*

Hausse le cul du quarteau, mon garçon, il faut que je voye jusqu'où ira mon malheur.

COLIN *leve, & le fait couler.*

Le voilà bien.

THIBAULT, *après avoir bu.*

Tu as fait la sotise : mais par la sangbleu tu la boiras.

COLIN. *aprés avoir bu.*

A la bonne heure.

THIBAULT, *après avoir bu.*

Je te paye bien tes gages, fais bien ton devoir.

COLIN, *aprés avoir bu.*

Je suis pauvre garçon : mais mordié j'aime le travail.

THIBAULT.

A la santé de Margot, veux-tu?

COLIN.

Tope, tope.

THIBAULT & COLIN, *après avoir bu.*

La, la, la, la, la.

SCENE XXI.

LEANDRE & LA ROZE *dans le fond du Théatre*, THIBAULT & COLIN *sur le devant.*

LEANDRE *bas à la Roze.*

ILs n'emportent point le quarteau, je ne pourrai pas sçavoir où est allé Oronte.

LA ROZE *bas.*

Au contraire, vous venez tout à propos : ils l'emportoient, une chûte l'a fait ouvrir, ils s'enyvrent, ils parleront.

THIBAULT.

Parleront toi-même. Quelle canaille est-ce là ? la, la, la, la, la.

LEANDRE.

Si j'approche, ils s'enfuiront. Aborde-les toi, & tâche de les faire parler, j'écouterai d'ici ce qu'ils diront. J'ai tout mon monde prêt pour aller après Angélique.

THIBAULT *se levant entendant venir quelqu'un.*

Qui va là ?

LA ROZE.

Ami de la garde.

THIBAULT.

Ah ! c'est toi, la Roze ?

LA ROZE.

Bon soir, Maître Thibault, qu'est-ceci ?

THIBAULT.

Tu vois un pauvre homme qui se ruine de bonne grace.

LA ROZE.

D'où vient que vous êtes pâle.

THIBAULT.

C'eſt que je bois du vin blanc.

LA ROZE.

Non, vous êtes effrayé: mais vous vous allarmez de peu de choſe.

THIBAULT. *Il met du vin dans le chapeau de la Roze.*

De peu de choſe? helas! tiens, mon pauvre la Roze, prens part à mon infortune.

LA ROZE, *aprés avoir bû.*

Léandre eſt cauſe de ceci: mais il payera tout, il eſt libéral comme un Roi.

THIBAULT.

Léandre? tantôt il me vouloit tuer; il eſt pourtant bon homme.

LA ROZE.

C'eſt que franchement votre Monſieur Oronte lui joue un vilain tour de lui enlever ſa Maîtreſſe.

COLIN.

Têtidié que c'eſt un fin merle que notre Monſieur.

THIBAULT.

Paix, paix, paix, Colin.

COLIN.

Mordié le tour eſt bon, un caroſſe à ſix chevaux.

LA ROZE.

Et bien?

THIBAULT.

Paix, paix, Colin, les murailles de cette cour ont des oreilles.

COLIN.

Qui ne croiroit qu'ils ſont allés loin?

LA ROZE.

Comment donc?

THIBAULT.

Paix, paix, Colin. Je te vois venir; si tu n'y prends garde, tu vas dire qu'ils sont allés à notre jardin.

LEANDRE.

Au jardin? allons vîte.

SCENE XXI.

THIBAULT, COLIN, LAROZE.

THIBAULT.

IL faut bien songer à ce qu'on dit quand on boit.

LA ROZE *bas.*

Voilà mon Maître instruit, il est parti: bon.

THIBAULT.

Bon? parbleu je le crois qu'il est bon.

COLIN.

Sanguié notre Monsieur n'en tâtera non plus que Jean de Vert.

THIBAULT.

Paix, paix, te dis-je: tu ne connois pas le vin, il fait parler; j'ai plus d'expérience que toi, demande à la Roze. Qu'en dis-tu?

LA ROZE.

Je dis que vous avez raison; l'on dit toujours la vérité dans le vin.

THIBAULT.

Dans le vin? c'est bien parlé cela.

LA ROZE.

LA ROZE.

Si les Juges faisoient bien, pour faire parler les gens, au lieu de leur faire boire de l'eau, ils leur feroient boire du vin.

THIBAULT.

Boire du vin ? voilà qui est beau: retiens cela, Colin.

LA ROZE.

Ce seroit un moyen sûr pour leur faire dire ce qu'ils sçavent. Il n'est ni priéres, ni menaces, ni or, ni tourment, ni rien enfin qui fasse jaser comme cela.

Mettant la main sur le quarteau.

THIBAULT.

Comme cela ? Il faut donner cet avis au Châtelet : que sçait-on ? peut-être quelque jour nous en profiterons. A propos, la Roze, que dit-on de la guerre ?

LA ROZE.

De fort bonnes nouvelles de tous côtés.

THIBAULT.

Morbleu, je suis las de planter des choux, il faut que je meure Dragon.

COLIN.

Têtedié je ne vous quitte point, il fait bon avec vous.

THIBAULT.

J'entens un peu l'art militaire de la guerre.

COLIN.

Il faut bien que vous l'entendiez. Morguié je pris garde l'autre jour que les Capitaines rangeoient les soldats tout fin droit comme vous rangez les choux de notre jardin ; je crois, Dieu me le pardonne, qu'ils l'ont appris de vous.

THIBAULT.

Tiens, la Roze, si je commandois une armée, entends-tu ?

LA ROZE.

J'entends.

THIBAULT.

Figure-toi que les Bavarois sont dans cette plaine.

LA ROZE.

Fort bien.

THIBAULT *montrant du vin répandu.*

Voilà le Rhin qui nous sépare, * & voici mon artillerie.

LA ROZE.

Je comprens.

THIBAULT.

Je mettrois d'abord mes troupes en bataille au bord du Rhin ? après je ferois donner les....les... Mais faisons boire un coup à nos gens pour les faire prendre courage. *Ici ils boivent tous trois.*

THIBAULT, *après avoir bu.*

Les Bavarois donc....

SCENE XXIII.

MARGOT, THIBAULT, LA ROZE, COLIN.

MARGOT.

Miséricorde ! que vois-je ?

THIBAULT.

Les Bavarois....

* *Mettant la main sur le quarteau.*

MARGOT.

Yvrogne, quel ménage fais-tu ici ? Je ne m'étonne pas de ce qui vient d'arriver au jardin.

THIBAULT.

Qui eſt là ?

MARGOT.

Sauve-toi, malheureux ; voici notre Monſieur, qui t'aſſommera.

THIBAULT.

Tu me feras perdre la bataille.

MARGOT.

Fuis, te dis-je, ne me connois-tu point ? je ſuis ta femme.

THIBAULT.

Ma femme ! tiens, ſans toi j'allois défaire les Bavarois.

MARGOT.

Il ne ſçait ce qu'il dit.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ORONTE, ORPHISE, MARGOT, THIBAULT, COLIN, LA ROZE.

LEANDRE, *parlant à des gens qui ſont derriere le Théatre.*

C'Eſt aſſez, Meſſieurs, Angélique eſt en ſûreté, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

THIBAULT.

La paix eſt faite, on congédie les troupes.

ORONTE, *à Thibault, en paſſant.*

Maraut, nous nous reverrons demain.

THIBAULT.

Demain? oui, Monsieur, demain.

LEANDRE.

Vous pouviez, Oronte, m'épargner cette peine, & n'être pas si secret.

ORPHISE.

Laissons ces contestations inutiles. Oronte, j'ai voulu vous servir, notre secret a été revelé, ce n'est pas ma faute.

ORONTE, *en s'en allant.*

A qui m'étois-je confié?

THIBAULT.

C'est Margot qui a parlé.

MARGOT.

Infame!

ORPHISE.

Léandre, ne m'en sçachez pas mauvais gré; je croyois marier ma Niece plus avantageusement avec Oronte: mais enfin elle s'est déclarée pour vous. Damis y consent; je vous ai toujours estimé: allons chez moi terminer cette affaire.

THIBAULT, *en menant la broüette en chancelant.*

Allons-nous-en loin des écornifleurs, achever de boire notre vin, s'il en reste dans le quarteau.

LA ROZE, *en le soulevant.*

Il y en a encore pour faire reveler bien des secrets.

FIN.

LA PRUDE
DU TEMPS,
COMEDIE.
EN CINQ ACTES;

PAR Mr. PALAPRAT,

Repréſentée le 7 de Janvier 1693.



DISCOURS
SUR LA
PRUDE DU TEMPS.

CETTE Comédie eut un ſort ſi malheureux, qu'il y a une eſpéce de courage à oſer avouer qu'elle eſt toute de moi. Jamais il n'y eut de vengeance plus éclatante que celle que les ſiflets tirérent dans cette occaſion de la témérité que j'avois eue de les jouer dans mon Prologue du Grondeur. Je confeſſe cependant de bonne foi, que ſi elle ne méritoit pas un déchainement ſi tumultueux, j'avois tort d'eſpérer qu'un jugement poſé & raſſis lui eût été plus favorable : mais autant que les critiques ont ſouvent raiſon, autant les ſiflets ont toujours tort ; d'autant plus que s'ils ne font tant de bruit que pour mortifier un Auteur, il ne produit pas l'effet qu'ils en attendent, puiſqu'il a toujours de quoi ſe flater qu'on lui a fait ſon procès ſans l'entendre, quand on n'a pas voulu entendre ſa Piéce.

Cette procédure, pour parler ainſi, eſt bien oppoſée à toutes les formes : les plus grands criminels ne ſont pas expoſés à cet-

te précipitation, & ceux même dont la condamnation ne sçauroit être douteuse étant pris en flagrant délit, ne sont jugés que par les régles.

Le froid avec lequel on voit la représentation d'une Comédie, cet ennui, cette glace, cette langueur répandue sur le visage des spectateurs, sont plus injurieux & plus mortifians pour un Auteur, que ces chaleurs, ces emportemens, & ces impétuosités précoces & orageuses, qu'on attribue très-souvent à des causes qui deshonorent plus ceux qui les excitent, que le malheureux ouvrage contre lequel elles sont excitées.

Si on avoit daigné écouter cette Piéce paisiblement, j'aurois eu la confusion de voir que les gens de bon goût m'auroient dit qu'elle manquoit d'action; que j'avois pris en beaucoup d'endroits pour action, ce qui n'en est que la préparation; qu'elle est confuse & trop chargée de matiére: & voilà certainement ce qui l'auroit fait échouer.

Le premier Acte fut reçu avec applaudissement. Je n'ai guéres vû sur le Théatre rien qui y ait fait plus de plaisir que la jeune Suson tirant le ver du nés de Javote, d'une vieille suivante fine & rusée, & leur réconciliation avec leurs embrassemens finissoit cet Acte au gré de tout le monde.

Le second, qui est ouvert par la trem-

blante Henriette devant la prude Eliane sa mere, fut proscrit dès le troisiéme vers. Il est vrai que l'Actrice l'estropia un peu : elle étoit fort pardonnable ; celle qui devoit jouer ce rôle avoit eu des raisons pour s'en être dispensée, & on ne l'avoit donné à celle-ci que très-peu de temps avant la représentation. Le Parterre se révolta, l'attention s'en alla à vauleau, & il ne fut plus question que de huer chaque vers, chaque mot : & la fureur de la prévention alla si avant, que même cet Acteur si gracieux, qui n'a qu'à paroître pour mettre les spectateurs de bonne humeur, fut mal-reçû. Il faisoit le rôle de Charlot, c'est-à-dire, d'un vrai jocrisse, d'un grand benêt de seize à dix-sept ans. On se gendarma parce qu'il venoit une raquette à la main, tel qu'un enfant qui sort de jouer au volan. Je voudrois bien sçavoir ce qu'il y a à sifler dans l'action d'un innocent de cet âge, qui paroît une raquette à la main, & si l'image d'un jeu, qui fait quelquefois l'amusement des personnes les plus raisonnables, a rien de bas sur le Théatre.

Enfin le tumulte augmenta à ce point, je ne sçaurois dire pourquoi, [& je me flate encore que le Lecteur ne le sçaura pas mieux,] que l'arrivée de Babille n'eut pas assez de force pour l'appaiser, & de Babille joué par cet excellent Comique, qui

mérita dès son enfance qu'on l'appellât le petit Moliére. On n'écouta qu'à bâtons rompus la Scéne qu'il fait avec Javote, quoique Javote fut représentée par une des meilleures Actrices qu'il y ait jamais eu, Mademoiselle Beauval, c'est tout dire. Il ne me souvient pas si la tempête cessa pendant l'entr'acte, & si les airs que les violons jouérent ne furent pas aussi sifflés. En un mot, tout n'alla plus qu'en dégringolant, s'il m'est permis d'employer cette expression basse dans une peinture aussi vile, & la Piéce ne fut pas achevée.

Voilà ce qu'on appelle faire, après vingt ans, une rélation bien fidelle de la chûte de son ouvrage. Je n'ai pas consenti à son impression après si long-temps, dans la vaine espérance qu'elle seroit à la honte du Parterre de ce jour-là : au contraire j'avoue que s'il avoit jugé avec moins de violence, il auroit peut-être prononcé à peu-près le même arrêt avec plus de justice. Cette Piéce manque des deux choses les plus essentielles au Théatre ; la simplicité, & l'action. D'ailleurs elle n'est pas mal versifiée, elle est assez noblement écrite ; elle a des traits & des portraits, qui pouvant être appliqués à mille personnes, ne courent risque d'en offenser aucune en particulier : précaution qu'on ne peut assez observer en travaillant pour le Théatre. Il

doit avoir en vûe la correction des mœurs de la ville, & jamais la satyre du citoyen: & autant que la charge de Censeur étoit respectable parmi les Romains sur le métier bas, infame & détesté de calomniateur, ou de dénonciateur, car je n'y fais point de différence; autant doit être craint & méprisé un Auteur qui cherche à faire valoir sa Piéce, en désignant les gens par des peintures & des couleurs trop marquées, quand on vient à le comparer avec un autre Auteur sage, retenu & modeste, qui trouve le secret d'attaquer le vice ou le ridicule, de sorte que ceux qui en sont atteints puissent être les premiers à en rire.

Le Lecteur trouvera aussi dans cette Piéce une suite de ce profond respect que j'ai eu sans discontinuation pour le Public, je veux dire une retenue dans les bornes les plus sévéres de la pudeur. Rien n'y approche de la moindre équivoque, & de la moindre idée un peu libre. Il est aisé de faire rire la foule, en se permettant certaines libertés: mais en tenant cette route, il n'est pas possible de se faire estimer des honnêtes gens.

Il y a des Scénes dans cette Comédie, & sur-tout les deux de Cléonte avec la Prude, qui mériteroient d'être dans une Piéce qui auroit réussi. C'est dommage qu'elles ayent été enterrées. Il faut les plaindre du

même malheur qui arrive quelquefois à de fort honnêtes gens, qui est de s'être trouvés en mauvaise compagnie.

Dans quelque désordre que cette Piéce fut jouée, je ne laissai pas de remarquer les endroits qui faisoient plaisir à ces spectateurs appliqués que le bruit ne dissipe point, & qui suivent l'action d'une Piéce au milieu de la tempête, avec la même tranquillité qu'Archiméde étoit occupé de ses opérations de Géométrie au milieu du sac de sa ville. Voilà les juges qu'un Auteur a à craindre; leur décision porte toujours. Mais pour une certaine engeance de petits insectes visant à la figure humaine; (un peu plus efféminée cependant que mâle) pour une volée de jeunes gens à peine ébauchés, voltigeans comme des papillons, dont ils n'ont que la légéreté, sans en avoir la gentillesse; pour une troupe de frélons qui vont bourdonner dans le Parterre, & s'élevent quelquefois sur le Théatre, quand leur petite finance leur permet d'aller s'y débrailler: hélas! les spectateurs de toutes ces sortes d'especes ne distinguent pas seulement si la Piéce qu'on joue est en vers ou en prose; & il y en a eu tel qui m'a demandé autrefois à moi-même combien d'Actes avoit Oedipe.

C'étoient cependant ces jeunes évaporés, sans goût, sans esprit, sans éduca-

tion, sortis à peine du College depuis un mois, & depuis un quart d'heure du cabaret, qui déterminoient le destin d'une Piéce à sa premiere représentation : leurs saillies souvent étoient autant à craindre, que leur jugement étoit toujours méprisable.

Je parle aujourd'hui sans passion ; il n'est pas possible que je conserve encore quelque rancune depuis vingt ans, puisque je n'en eus point dès le même soir de ma *déconvenue*. Je pourrois citer cinq ou six personnes avec qui j'eus l'honneur de souper, qui rendroient témoignage de ma tranquillité. On eut par politesse une grande attention à ne parler de rien qui pût avoir le moindre rapport au Théatre : on auroit craint de me donner un coup de poignard, si on avoit prononcé le mot de Comédie. La vérité est que je fus assez silentieux dans le commencement du souper : mais on vit bien dans la suite que mon silence venoit plutôt de mon bon appétit, que de ma mauvaise humeur; puisque dès que ce premier appétit eut été un peu satisfait, je fus le premier à dire : Je gagerois bien à coup sûr la part d'Auteur qu'a produit aujourd'hui ma Comédie, que plus de cinquante étourdis qui l'ont sifflée, ne soupent pas si bien que moi. Je laisse à penser la liberté qu'eut chacun de dire son avis sur mon avanture.

Ma retraite est déja si ancienne, que

peut-être n'y a-t-il plus personne qui se fut souvenu de cette avanture tragi-comique, si je ne l'avois réveillée. Les changemens qui sont arrivés en moi, & en mon ennemi de ce jour-là, je veux dire le capricieux, le violent Parterre, doivent avoir opéré une abolition réciproque. Il doit me sçavoir quelque gré de ma retenue, & de la prudence que j'ai eue de ne pas m'exposer à des rechûtes ; comme mille gens, que l'adversité ne peut corriger, & que j'ai vûs tout mouillés encore d'un naufrage, se rembarquer hardiment pour aller se briser contre de nouveaux écueils.

Il se peut fort bien faire que tel qui ne se souvient pas de m'avoir sifflé ce jour-là, (parce qu'il ne s'en souvient pas même le lendemain après avoir dormi) est devenu dans l'Eglise, la Robe, l'Epée ou la Finance, un homme de mérite, dont le suffrage est maintenant autant de poids, qu'il étoit pour lors léger, & de qui la bienveillance me feroit aujourd'hui plus d'honneur, que ne me causa de chagrin la guerre outrée qu'il me déclara dans cette occasion.

Ces temps orageux sont passés : la Police fait regner au Spectacle un calme dont les Spectateurs lui sont fort obligés ; mais dont les Auteurs de qui les Piéces tombent, ne peuvent plus se prévaloir. On ne peut plus rejetter leur chûte sur les soulévement

d'un Parterre féditieux, & quelquefois aposté; & j'ai vû depuis ce temps-là plus d'une Piéce représentée dans un grand silence d'un bout à l'autre, mais avec un si grand froid & un si grand mépris du côté de l'assemblée, que je ne désepérerois pas, si cela arrivoit souvent, de voir quelque Auteur qui, pour son honneur, s'aviseroit peut-être de prier M. d'Argenson de vouloir bien faire une Ordonnance qui redonnât la liberté aux sifflets.

Je suis si persuadé à l'égard de cette Comédie, que si on la représentoit aujourd'hui, la raison feroit ce que fit autrefois le caprice, que je ne la produis au jour que pour l'exemple; comme ces malheureux qu'on expose aux yeux de tout le monde, afin d'intimider par leur supplice ceux qui courent péril de tomber dans un pareil malheur.

Apprenez-donc, jeunes Auteurs, à ne vous éloigner jamais de la simplicité & de l'action, dont le défaut fut le coup mortel de cet ouvrage.

FIN.

ACTEURS.

M. ARGAN, Pere de Mariane & de Charlot.

M. DAMIS, Frere aîné de M. Argan.

ELIANE, Sœur de M. Argan & de M. Damis.

MARIANE, Fille de M. Argan, & Sœur de Charlot.

HENRIETTE, Fille d'Eliane.

CHARLOT, Fils de M. Argan, & Frere de Mariane.

JAVOTE, Servante de Mariane.

SUSON, Servante d'Eliane.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

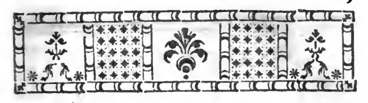
CLEONTE, Amant d'Henriette.

BABILLE, Valet de Clitandre.

M. GILET, Notaire.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est à la Campagne, dans le Château d'Eliane.



LA PRUDE DU TEMPS, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SUSON *seule.*

Quand je devrois goûter des plaisirs infinis,
Lorsque Monsieur Argan, pour instruire son fils,
Veut que tout représente ici les Saturnales,
Au milieu des cadeaux, des fêtes, des régales,
Faut-il qu'un sort cruel traversant mes desirs,
Empoisonne pour moi ces jeux & ces plaisirs ?

SCENE II.

JAVOTE, SUSON.

JAVOTE, *en rêvant.*
en apperçevant Suson.

N'Arriveront-ils point? Ah! voici rabat-joie.
Te verrai-je toujours?

SUSON.

Eliane m'envoye
Dire à Monsieur Argan....

JAVOTE.

Ho, vas-y donc.

SUSON.

Helas!
Si vous me connoissiez, vous ne me fuiriez pas.
Songez que vous pouvez avec quatre paroles...

JAVOTE.

Veux-tu recommencer tes demandes frivoles?
Je ne sçai rien, adieu.

SUSON.

Vous brusquez sans raison,
Javote.

JAVOTE.

Sans sujet vous fatiguez, Suson.

SUSON.

Croyez-moi, ce n'est pas pour rien que je vous
presse.

JAVOTE.

On doit être à cette heure auprès de sa Maîtresse:
Laisse-moi.

SUSON.

La défaite eſt mauvaiſe ; entre-nous,
Mariane n'a pas encor beſoin de vous.
Sur ſon chapitre enfin ne ſoyez inquiéte,
Qu'autant que je le ſuis ſur celui d'Henriette.
Elles ne ſongent guére à nous en ce moment,
Et l'on les entretient trop agréablement
Loin des yeux vigilans de l'auſtére Eliane.

JAVOTE.

Tu t'imagines donc que lorſque Mariane
Eſt avec ſa couſine & notre Précepteur,
Elle a....

SUSON.

La liberté de leur ouvrir ſon cœur.

JAVOTE.

Voudroit-elle choiſir la chambre de ſon frere ?

SUSON.

Ce frere eſt un témoin qu'on n'appréhende guére?
Ce benêt, pour le peindre il ſuffit de ce mot,
Grand comme pere & mere, on l'appelle Charlot,
Lui, qu'un colin-maillard, qu'un jeu d'enfant occupe ;
Non, je ne vis jamais de ſi parfaite dupe.

JAVOTE.

Seule tu peux ici jaſer juſqu'à demain ;
Pour ne pas t'interrompre en un ſi beau chemin ;
Du meilleur de mon cœur je te céde la place.



SCENE III.

SUSON *seule.*

QUe sa mauvaise humeur me gêne & m'embarrasse !
Sans sçavoir son secret, lui dirai-je le mien ?
Ce seroit trop risquer, je m'en garderai bien.
Si je le sçai d'ailleurs, que je rirai sous cape. . . .
Si le Maître-d'Hôtel vouloit mordre à la grape,
Il pourroit m'éclaircir : je le tiens plus adroit,
Et bien mieux informé que Javote ne croit.
Tâchons. . . .

SCENE IV.

JAVOTE, MARIANE, SUSON.

JAVOTE.

ENcor Suson ! Ah ! délivrons-nous d'elle.
Eloignes-toi de nous, ô causeuse éternelle !

SUSON *sortant.*

Peut-être quelque jour vous en aurez besoin.

SCENE V.

MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

Nous sommes bien ici pour découvrir de loin ;
Et de ce grand salon on voit toute la plaine :
Il ne vient pas un chat.

MARIANE.

Notre espérance est vaine.

JAVOTE.

Pourquoi ?

MARIANE.

Mon oncle presse, il propose un parti.

JAVOTE.

Supposons que d'hier Clitandre soit parti,
Il ne peut....

MARIANE.

L'inconstant n'y pense pas peut-être.

JAVOTE.

Et moi je vous réponds du valet & du Maître,
De leur fidélité n'ayez aucun souci.

MARIANE.

Helas! que ferions-nous quand ils seroient ici ?
Eliane s'obstine à nous garder à vûe ;
Qui nous ménageroit un moment d'entrevûe ?

JAVOTE.

Qui ? Cléonte, inventif, plein d'esprit, amoureux,
Aimé ; car je soutiens que les Amans heureux

Ont toujours plus d'efprit que ces bergers fidéles;
Qui ne font qu'adorer les rigueurs de leurs belles.
Pour Henriette, là, parlons, qu'en dirons-nous?
Elle voudroit fortir d'ici plutôt que vous.
Elle eft jeune, adorée, amoureufe, contrainte;
Le moindre de ces cas tenteroit une fainte.
Si vous en exceptez l'indifcréte Sufon,
Tout nous fert, étrangers, & gens de la maifon.
Babille. Il faut de lui, laiffer parler l'hiftoire.
Plumes du Châtelet, travaillez à fa gloire;
C'eft à vous qu'appartient le zéle généreux
De la faire connoître à nos derniers neveux.
Pour moi, de me louer je n'eus jamais d'envie:
Je puis dire pourtant que j'ai paffé ma vie
Dans des conditions où j'ai beaucoup appris.
Fille d'une Coiffeufe illuftre dans Paris,
J'ai fervi trois, oui trois coquettes déclarées,
Toutes de leurs Maris par arrêt féparées;
Une Prude d'éclat, amoureufe à peu près
Comme celle qui brouille ici nos intérêts;
Deux femmes de Province, & belles & plaideu-
fes;
Quelques femmes de Cour, & cinq ou fix joueu-
fes:
Mais une à qui le Change à peine auroit fourni,
Qui perdoit tous les jours un argent infini,
Et tout bien calculé n'étoit pas malheureufe.
Et vous craignez encor qu'une affaire amoureufe
Puiffe échouer iamais en de fi bonnes mains?

MARIANE.

Ah! ne nous flatons point: eft-ce à tort que je
crains?

JAVOTE.

Retirez-vous d'ici, j'apperçois votre pere;
Je fçaurai ce qu'il penfe, allez, laiffez-moi faire.

SCENE VI.

M. ARGAN, JAVOTE.

JAVOTE.

HE' bien, qu'eſt-ce, Monſieur, vous voilà bien content.

M. ARGAN.

Tu ne ſçais pas encor le bonheur qui m'attend.
Je termine demain cet heureux mariage,
Que j'ai tant ſouhaité, qui ſera ton ouvrage:
Mon frere pour cela me donne un rendez-vous,
Sous prétexte de chaſſe il nous aſſemble tous;
C'eſt chez lui que ſe fait cette grande entrevûe,
Et Mariane enfin ſera demain pourvûe.

à part.

JAVOTE.

Quelle nouvelle, ô Ciel! Monſieur, vous connoiſſez
L'ardeur que j'eus toujours pour tous vos....

M. ARGAN.

C'eſt aſſez.
Mais, toi-même, à ton tour, n'es-tu pas ſatisfaite
De me faire jouir d'une douceur parfaite?

JAVOTE.

Moi, Monſieur? vous avez trop de bonté pour moi.

M. ARGAN.

Si j'ai quelque bonheur, je ne le dois qu'à toi;
Toi ſeule à Mariane as ſçû faire comprendre

Qu'elle ne devoit plus s'attacher a Clitandre.
Sans blesser hautement mon inclination.
Je ne le connois point : mais sa profession
Aux desseins que j'ai fait ne s'accommodoit guére.

JAVOTE.

Monsieur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.

M. ARGAN.

Il est vrai : mais tout autre en eût fait beaucoup moins :
Ce n'est pas cependant le plus cher de tes soins ;
Le plaisir de trouver Mariane traitable,
Céde à celui de voir son frere raisonnable.
On ne m'accuse plus, grace à son Précepteur,
Que je suis aveuglé d'un espoir trop flateur.
Depuis que pour mon fils tu m'as donné Cléonte,
De sa stupidité l'on me fait moins de honte,
Je le vois dans l'étude engagé bien avant.

JAVOTE.

Quelle rage avez-vous de le rendre sçavant ?

M. ARGAN

Il me suffit qu'il soit homme de Robe, comme. . . .

JAVOTE.

Vous n'en voulez donc pas faire un fort habile homme ?
Vous voila maintenant au comble de vos vœux ;
Vos deux enfans, Monsieur, vous rendront trop heureux :
Rien ne peut désormais manquer à votre joie.
Pourvû d'un œil riant qu'Eliane la voie.

M. ARGAN.

Hélas ! tu la connois sur le fait des plaisirs ;
La retraite est toujours l'objet de ses désirs.

JAVOTE,

JAVOTE.

En criminels d'Etat elle garde nos filles.

M. ARGAN.

A moins que de hauts murs, des prisons & des grilles,
Elle condamne tout. Sa farouche vertu
S'attache à regarder, à grossir un fétu;
Les fautes à son gré ne sont jamais petites.

JAVOTE *bas.*

Ne voilà-t-il pas bien nos Prudes hypocrites,
Lorsqu'on ne leur veut plus faire part du gâteau ?

M. ARGAN.

Un Cloître a des douceurs que n'a pas ce château;
Jour & nuit on n'entend que ses mercuriales.
Par exemple, pourquoi blâmer ces Saturnales
Que depuis quelques jours on explique à Charlot ?
Est-ce un jeu criminel, sous prétexte qu'il faut
Qu'avec nous les valets soient mêlés dans la fête ?

JAVOTE.

Laissons-la seule ici gouverner à sa tête,
Donnons-lui le bon soir, & regagnons Paris.

M. ARGAN.

Oui, si je n'attendois mon neveu le Marquis,
Cet hymen achevé cela se pourroit faire.
Ce n'est pas qu'à ma sœur je voulusse déplaire,
J'eus de tout temps pour elle un tendre attachement:
Mais elle doit venir dans mon appartement;
Elle me l'a mandé par Suson. Adieu. Compte
Que tu m'as obligé de me donner Cléonte,
Que tu peux espérer toute chose de moi;
Mariane établie, on va songer à toi.

SCENE VII.

JAVOTE *seule.*

PAr ma foi la rougeur au visage me monte ;
Quand je vois le bon-homme entêté de Cléonte
Pour les leçons qu'il donne à toute sa maison.
Tant de reconnoissance est fort peu de saison.
Si charitablement on lui faisoit entendre
Que ce faux Précepteur est frere de Clitandre,
Que son soin pour Charlot, & son manége enfin
Est de l'invention d'un scélérat bien fin,
Dont j'ai sans vanité l'honneur d'être complice ;
Il ne vanteroit guére un si rare service,
Et m'honoreroit moins de son affection.
Mais nous menons la chose avec précaution ;
Et qui diantre pourroit pénétrer nos mystéres ?
Personne du logis n'entre dans nos affaires,
Et que j'aille causer avec Suson ? Suson
Qui me paroît avoir moins de sens qu'un oison.

SCENE VIII.

SUSON, JAVOTE.

SUSON.

VOus me faites honneur.

JAVOTE.

Et toi tu me lanternes;

SUSON.

Je viens pourtant vous dire....

JAVOTE.

Hé tréve aux balivernes,
Tu ne tenteras point ma curiosité.

SUSON.

Vous interprétez mal mon importunité;
Et si je veux entrer dans votre confidence,
C'est en vous découvrant mon secret par avance;
N'en doutez point je puis par de secrets ressorts...

JAVOTE.

Mais ne faut-il pas bien qu'elle ait le Diable au corps?

SUSON.

De grace, écoutez-moi, la faveur n'est pas grande,
C'est au nom de Babille enfin qu'on la demande.

JAVOTE.

Babille? Qu'est-ce à dire, & qu'est-ce que j'entends?
Hé bien, sçachons par là qu'est-ce que tu prétends.

SUSON.

Je le veux bien: voyez, je suis fort ingénue;
La carte de céans ne m'est plus inconnue:
Gardez, si vous voulez, un silence éternel,
Pour moi j'ai tout appris par le Maître d'hôtel.

JAVOTE.

Oh! pour la rareté du fait sçachons l'affaire,
Beaux contes d'un hableur, d'un franc visionnaire.
Hé bien, raconte-moi ce qu'on t'a dit, pour voir.

SUSON.

Hai, bon, je me mocquois: qui pourroit rien
 sçavoir ?
Vous êtes si prudente & si mystérieuse.....

JAVOTE.

Dis toujours, à mon tour je deviens curieuse.

SUSON.

Je ne sçai rien.

JAVOTE *fait deux pas pour s'en aller.*

Adieu. Je créve de dépit.

SUSON.

Revenez, revenez, voici ce qu'on m'a dit,
Que Mariane hait l'époux qu'on lui destine,
Et qu'elle aime toujours Clitandre.

JAVOTE.

Ha, la coquine.

SUSON.

Qu'il doit bien-tôt céans être à l'insçu de tous,
Que son valet aussi n'est pas haï de vous.

JAVOTE.

De moi ?

SUSON.

De vous, de vous.

JAVOTE.

Ton Maître d'hôtel rêve.
Tous ces Maîtres d'hôtel mériteroient la Grêve:
On doit se défier de ces méchans esprits,
Suspects dans leurs discours comme dans leurs
 écrits.
Les têtes de bon sens à croire sont moins promp-
 tes,
N'ajoutent foi jamais à pas un de leurs contes,
Enfin n'ignorent plus l'habitude qu'ils ont
De grossir hardiment tous les contes qu'ils font.

SUSON.

Celui-ci m'a rendu la chose toute nue ;
Il n'ajoute jamais, jamais ne diminue.

JAVOTE.

Et d'Eliane a-t-il parlé ? de bonne foi.

SUSON.

Non : Mais....

JAVOTE.

Eh bien ?

SUSON.

Hum.

JAVOTE.

Dis.

SUSON.

Je soupçonnerois.

JAVOTE.

Quoi ?

SUSON.

Que quelqu'un apprivoise une humeur si sauvage.

JAVOTE.

Ah ! que dis-tu, méchante ? une femme si sage.

SUSON,

en se frappant sur le cœur.

Elle est sage, il est vrai : mais sur ce que voilà
La sagesse, ma foi, ne sert pas de cela. *
D'abord sur ce qui plaît la raison est rétive :
Mais insensiblement l'heure fatale arrive :
On succombe à la fin, sans qu'on sçache comment,
A ce qu'on surmontoit dans le commencement ;
La raison ne fait plus que des efforts bien lâches,

* *En faisant un geste de l'ongle avec les dents.*

Le pauvre cœur est pris, & le diable est aux vaches.

JAVOTE.

Malepeste, à qui donc avois-je affaire ici?
Eh! la fine matoise en tous chefs que voici.
Et notre Précepteur qui devant elle brille?

SUSON.

Bon, ne sçait-on pas bien qu'il adore sa fille?

JAVOTE.

Qui? ce petit garçon seroit-il si hardi?
Un Pédagogue.....

SUSON.

Allez, je sçai ce que je di.

JAVOTE.

Petit cuistre échappé d'Harcourt ou de Navarre.

SUSON.

Je sçai bien ce qu'il est, sans qu'on me le déclare.
Avoir autant de bien à nous deux aujourd'hui,
Que la pauvre Henriette a de penchant pour lui,
Nos Amans entreroient dans les cinq grosses Fermes.

JAVOTE.

Quelles fables! Sournoise, où prens-tu tous ces termes?
Juste Ciel! quel tissu d'affreuses faussetés:
Je veux pour mon salut prendre mes sûretés:
Quelle corruption chez les gens de service!
D'où diantre as-tu tiré ce grand fond de malice?
Quel dangereux exemple as-tu si bien suivi;
Et chez quelle dévote enfin as-tu servi?

SUSON.

Dans quelque faute au moins excusez si je tombe;
J'ai la simplicité d'une jeune colombe.

JAVOTE.

Le ferpent !

SUSON.

Mais j'agis avec affection.
Comme vous le voyez, j'ai bonne intention ;
Et si vous vouliez bien m'inftruire de mon rôle,
Je pourrois profiter un jour à votre école.

JAVOTE.

L'innocente !

SUSON.

Parlons fans fard, c'eft trop jouer :
Apprenez mon fecret, je veux bien l'avouer.
J'aime ; & comme en amour le fort n'accorde guére
Le penchant d'une fille avec le choix d'un pere,
Le mien, pour me guérir de cette paffion,
Me mit céans : Sçachant la réputation
De la févérité d'Eliane, une fille
Eft mieux à fes côtés que derriere une grille.
Il eft vrai qu'elle eft rude, & contraint à tel point,
Que ce feroit péché de ne la tromper point.
Tâchons-y de concert. Je fçai que pour le faire
Vous n'avez plus ici befoin que d'un Notaire :
Mon amant l'eft. Comptez qu'il fera plus pour moi
Que pour tout l'or du monde.

JAVOTE.

Es-tu de bonne foi ?

SUSON.

A ne vous point mentir, mon intérêt me porte.

JAVOTE. *Elles s'embraffent.*

Embraffons-nous, jurons la ligue la plus forte.

SUSON.

Je voudrois vous fervir comme vous méritez.

JAVOTE.

Sur-tout pardonnez-moi mes incivilités.

SUSON.

Leur motif près de moi vous a juſtifiée.

JAVOTE.

Comptois-je de me voir ſi bien fortifiée ?

SUSON.

Je rougis, vous flatez ſi fort....

JAVOTE.

Sans compliment

Je te céde le pas, prends le commandement ;
Tu feras déſormais mon unique héroïne,
J'agirai ſous ton nom & ſous ta diſcipline.

SUSON.

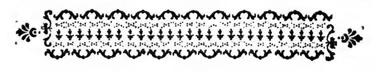
Ne pas ſervir ſous vous ce ſeroit me trahir ;
Je mets tout mon mérite à vous bien obéir.
Mais nous perdons le temps, en diſcours inutiles.

JAVOTE.

En effet, par cent tours, par cent ruſes ſubtiles,
Il faut mettre en déroute ici nos ennemis :
Comme en guerre, en amour tous moyens ſont permis,
Allons, & qu'à jamais tout le paſſé s'oublie
Pour l'intérêt commun qui nous réconcilie.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELIANE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MADAME, tous mes soins seront-ils superflus ?
Depuis près de deux mois vous ne me parlez plus.
Je vois que Mariane à mon oncle est si chere ;
Vous n'avez point pour moi ces tendresses de mere :
Je n'imagine point d'où me vient ce malheur ;
Aujourd'hui cette plainte échappe à ma douleur.
Ai-je manqué jamais à passer les journées
Aux occupations par vous-même ordonnées,
Rien ne touche mon cœur, rien ne peut l'exciter
Que l'espoir de vous plaire & de vous imiter :
Je prends pour me former tous les soins nécessaires,
Et je n'obtiens de vous que des regards sévéres.
Mon oncle....

ELIANE,

Je rougis de sa facilité.

F v.

Vous me remercirez de ma févérité,
Quand l'âge & la raifon éclaireront votre ame.
Mais quoi? c'eft bien à vous de me citer....

HENRIETTE.

Madame.....

ELIANE.

Pour me faire expliquer prenez mieux votre temps:
Chez mon frere je vais pour des foins importans,
Qu'on me laiffe un moment rêver à mes affaires.

HENRIETTE *bas en s'en allant.*

Hélas! c'eft un moment qui ne m'arrive guéres.

SCENE II.

ELIANE *feule.*

CLéonte aime ma fille, il n'en faut plus douter;
Elle m'enléve un cœur que je n'ai pû dompter:
Henriette lui plaît, & je voudrois lui plaire,
Je le fens, & c'eft là ce qui me défefpére.
Que dis-je? modérons ces tranfports véhémens;
Puis-je pas fans éclat féparer ces Amans?
Ménager avec art le temps de leur abfence,
Et réduire Cléonte à quelque complaifance?
Il m'aimera peut-être: & quand il m'aimeroit,
Eft-ce qu'à l'écouter mon cœur s'abaifferoit?
A l'eftime où je fuis quelle atteinte profonde?
Eliane une affaire: ah! que diroit le monde?
Le monde! Je me forme une vaine terreur:
Qui peut mieux profiter que moi de fon erreur?
Verra-t-il ma foibleffe, ou la voudra-t-il croire?

Lorſque l'opinion a bâti notre gloire,
On ne la détruit pas ainſi du premier jour,
Et je puis accorder ma gloire & mon amour.
Modeſte en mes habits, en mes regards farouche,
Qui ſçaura ſi le cœur répond mal à la bouche ?
Sçait-on en quoi Mélite employe un ſi grand bien ?
Chacun en croit l'uſage & pieux & Chrétien ;
Et pour trois charités qu'avec faſte elle a faites,
On n'examine plus ſes dépenſes ſecrettes.
On eſtime Dircé malgré ſes feux ſecrets :
Son avarice a beau faire des indiſcrets,
L'aveuglement public ſur leurs diſcours l'emporte,
Et ſon hypocriſie eſt toujours la plus forte.
A la vertu d'Olimpe on dreſſe des Autels,
Tant le menſonge a l'art d'impoſer aux mortels.
On vient. Voyons mon frere, achevons, le temps preſſe,
Immolons à ma flâme & ma fille, & ma niéce.

SCENE III.

JAVOTE, SUSON.

SUSON.

A Ce compte ils ne ſont jamais venus ici.

JAVOTE.

Non : mais nous réparons ce défaut. Dieu merci,
Tout rit à nos deſſeins. Eliane & ſon frere
Traitent ſécretement quelque importante affaire.

Ils se sont enfermés, & nous aurons le temps
D'attendre, d'introduire, & d'équiper nos gens.
A nos desirs enfin ce moment est propice,
Henriette & Cléonte....

SUSON.

Ha! voici le jocrice.

SCENE IV.

CHARLOT, JAVOTE, SUSON.

JAVOTE.

OU va Monsieur Charlot avec tant de chaleur?

CHARLOT.

Qui moi? je vais trouver ma cousine & ma sœur.

SUSON.

Quel chagrin il va faire à Cléonte.

CHARLOT.

Mon pere
Veut qu'on me divertisse.

SUSON.

Il est fort nécessaire.

CHARLOT.

Pour égayer l'étude il dit qu'il faut jouer.

JAVOTE.

Ce pere est un bon homme, il le faut avouer.

SUSON.

Ces jeux vous plaisent bien?

CHARLOT.

Oui, ceux où l'on devine?

Quand j'y puis une fois attraper ma cousine,
Lui faire une malice, ah, que je suis joyeux!

JAVOTE.

Comme il y va, le drôle; il est malicieux!

CHARLOT.

Je ne suis pas un sot, non.

JAVOTE.

C'est ce qu'il me semble.

SCENE V.

SUSON, JAVOTE.

SUSON.

HEnriette & Cléonte, à peine sont ensemble;
Qu'il va les assiéger. Empêchons-le aujourd'hui....

JAVOTE.

Ils sçauront bien sans nous se défaire de lui,
Demeure, à des Amans il ne faut rien apprendre.

SUSON.

Oh! ça, nous verrons donc & Babille, & Clitandre.

JAVOTE.

C'est là notre projet, je t'en dis tout le nœud.
Monsieur Argan attend tous les jours un Neveu,
Qui n'a depuis dix ans paru dans sa famille:
Nous lui supposerons ce Neveu.

SUSON.

Mais Babille

Sçaura-t-il l'imiter ? s'il va le rendre mal....

JAVOTE.

Babille ? il fera honte à son original.

SUSON.

Connoissez-vous assez sa figure, sa mine ?

JAVOTE.

Oui, Cléonte à Toulon l'a vu garde marine.

SUSON.

Quel homme est-ce aujourd'hui ?

JAVOTE.

C'est un petit Marquis,
Plein d'un esprit de table au cabaret acquis,
Un plaisant de cabale, ou qui le veut paroître,
Une espece de fou qui fait le petit-maitre,
Et ne doit cependant ce qu'il a de caquet
Qu'au vin, ni plus ni moins que notre perroquet,
Et croit être un génie au-dessus du vulgaire,
Parce qu'il se distingue en l'art de contrefaire :
Il passe pour le chef des singes d'aujourd'hui,
Nul caractére n'est difficile pour lui,
Il les imite tous, hors celui d'honnête homme :
Tu sçais en bon François comme cela se nomme.
On l'attend : mais ailleurs il est trop accroché ;
Je sçai qu'il est coffré pour quelque vieux péché.
Tu crois bien, si Babille introduit en sa place,
Fait que pour son valet céans Clitandre passe,
Que ce que je t'ai dit tantôt ne peut manquer.

SUSON.

Mais Eliane, il faut finement l'attaquer.

JAVOTE.

Ce n'est point là du tout de quoi je suis en peine,
La lenteur de Clitandre est tout ce qui me gêne ;
Je commence à trouver qu'ils tardent à venir :
Ils devroient être ici, qui les peut retenir ?
Clitandre nous écrit du dernier ordinaire,

Qu'ils vont coucher à Reims, pour gagner ton Notaire.
Babille....

SUSON

Sauvons-nous, Eliane paroît.

JAVOTE.

Au contraire, attendons, qu'eſt-ce qu'elle croiroit ?

SCENE VI.

ELIANE, SUSON, JAVOTE, UN LAQUAIS *qui éclaire Eliane.*

ELIANE.

Ne rougiſſez-vous point du métier que vous faites ?
Quoi, toujours entretiens, conférences ſécrettes?
Et que puis-je juger, malgré la charité,
Lorſque je vous ſurprens dans cette obſcurité ?
Vous ſeriez beaucoup mieux avec vos Demoiſelles :
Pourquoi les quittez-vous? répondez, où ſont-elles ?

SUSON.

Elles ſont l'une & l'autre avec Monſieur Charlot;
Et n'ont pas réſolu de ſe quitter ſi-tôt :
Ils alloient commencer certain jeu pour lui plaire.

ELIANE.

Quel jeu?

SUSON.

Colin-maillard. C'est Monsieur votre frere
Qui lui-même a pris soin de le leur ordonner.

JAVOTE.

Dame.

SUSON.

Et Monsieur Charlot s'est offert à cligner.

ELIANE.

Une fille prudente & de bon sens pourvûe,
Ne doit perdre jamais sa Maîtresse de vûe.

à Javote.

Allez la retrouver. Vous, arrêtez ici.
Javote, ce n'est pas à toi qu'on parle ainsi;
Ton esprit, ta conduite est bien d'une autre classe.

JAVOTE.

Je ne mérite pas, Madame, tant de grace.

ELIANE *au Laquais.*

Et vous, allez m'attendre au petit escalier.

SCENE VII.

ELIANE, JAVOTE.

ELIANE.

Tout le monde céans est fort peu régulier:
Un tel relâchement ne m'accommode guére.
Javote, je l'ai dit trente fois à mon frere,
Et je ne puis plus voir sans indignation
L'étrange tour qu'on prend pour l'éducation
D'un sot, qui ne sera qu'un sot toute sa vie.

JAVOTE.

C'est en Monsieur Argan une louable envie.

Quel autre Précepteur auroit il pû trouver
Pour inftruire fon fils, le former, l'élever ?
Cléonte feul connoit une douce méthode
A cet efprit épais, qui plaît, qui s'accommode ;
Et par cent petits jeux de fon invention
Il lui fçait de l'étude ôter l'averfion.

ELIANE.

Il eft vrai : mais je crains que ce Précepteur n'ofe,
Abufant de ces jeux....

JAVOTE *bas.*

Je fens venir la chofe.

ELIANE.

S'émanciper au point de montrer de l'amour
A ma fille ou ma niece. Or je veux dès ce jour
Creufer, approfondir cet odieux myftere,
Dont la feule apparence allume ma colere.
Je traiterois Cléonte avec tant de rigueur.....

JAVOTE *bas.*

Je m'en doutai toujours qu'il te tenoit au cœur.

ELIANE.

Qu'il fe répentiroit d'avoir eu tant d'audace.

JAVOTE.

Mon Dieu, Madame, à quoi foupçonnez-vous, de grace,
Que ce pauvre diable aime ? Aimer, amour, amant,
Je connois moins cela que du haut Allemand.

ELIANE.

Mon ame de tout temps fut pour toi fans referve ;
Que tant de confiance en ce befoin me ferve.

JAVOTE.

Mais il me femble, moi, que ce pauvre garçon,
D'un homme entreprenant n'a pas trop la façon ;
Malheur à qui feroit fi mal appariée,

Helas! il eſt timide en jeune mariée.

ELIANE.

Cette timidité ſouvent eſt ce qui plaît,
Et tu dois m'avouer que bâti comme il eſt,
Paſſionné, tourné d'une maniere tendre,
Jeune, galant, il peut charmer & nous ſurprendre.

JAVOTE.

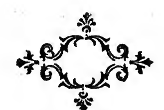
A quoi donc jugez-vous qu'il ait donné ſon cœur?

ELIANE.

Fait-il rien qui ne prouve une ſécrette ardeur?
Ce ne ſont pas ſes vers & ſes chanſons nouvelles;
Car l'eſprit ſeul ſouvent produit ces bagatelles,
Tout en paroît pourtant languiſſamment rêvé,
Et le chiffre des cœurs que tantôt j'ai trouvé
Renferme plus d'amour que de galanterie.
Laquais, éclairez-nous. Cherchons-en, je te prie,
Les caracteres vrais & le ſens amoureux.
Des deviſes qu'il fait, de tous ces petits jeux,
J'en jurerois, Charlot n'eſt rien que le prétexte.

JAVOTE *bas.*

La bonne Dame en tient, j'en reviens à mon texte.
Haut. Voyons ſi je pourrai ſervir de truchement.



SCENE VIII.

ELIANE, JAVOTE, CLEONTE, HENRIETTE, UN LAQUAIS.

Le Laquais éclaire Eliane, pendant qu'elle rêve attentivement sur un papier.

CLEONTE.

Un seul moment se voir, & trembler ce moment!

HENRIETTE.

Oui, telle est de nos cœurs la déplorable assiette.

CLEONTE.

Il faut finir nos maux, adorable Henriette.

ELIANE, *sans ôter les yeux de sur le papier.*

Que dis-tu, Henriette ?

JAVOTE *appercevant les Amans.*

Oh Ciel! nos jeunes foux!

SCENE IX.

MARIANE, HENRIETTE, CLEONTE, ELIANE, JAVOTE, UN LAQUAIS.

MARIANE *en entrant.*

Voyez-vous pas ma tante ?

JAVOTE.

A ses regards jaloux

Comment les dérober ? * Voyez son peu d'adresse :
Il dort, & ne sçait pas éclairer sa Maitresse.

LE LAQUAIS.

Vous mentez. Falloit il me pousser pour cela ?
Qu'elle est fine, elle a vû Monsieur Cléonte là.

ELIANE.

Cléonte, où venez-vous, & dans cette heure
indue ?

MARIANE.

Nous vous avons, Madame, en passant entendue.
Ma cousine me suit.

ELIANE.

Ho, je m'en doute bien !
Vous priver d'être ensemble en est-il de moyen ?

MARIANE.

Cette étroite amitié nous rend-elle coupables ?

ELIANE.

Non. Si vos entretiens étoient plus raisonnables :
Mais de cent pauvretés toujours vous occuper !
Que faisoit Henriette attendant le souper ?

HENRIETTE.

J'achevois un ouvrage imité de la Chine.

* *Javote fait tomber le flambeau au Laquais, & éteint la bougie.*



SCENE X.

ELIANE, MARIANE, HENRIETTE, JAVOTE, CHARLOT.

CHARLOT *en Colin-maillard.*

J'Entends de ce côté la voix de ma cousine :
Oh ! je l'attraperai sûrement. Je vous tien.

Il prend Eliene.

ELIANE.

Qu'est-ceci ?

CHARLOT.

Je m'en mocque, & je vous tiendrai bien ;
Vous n'échapperez pas, je vous connois de reste.

ELIANE.

Je me doute du tour.

CHARLOT.

Oui ? vous faites la peste.
Voyez donc la malice, on me bande les yeux,
Et l'on me plante la tout seul. Eh bien ! tant mieux,
Laissez faire. Tenez, voilà votre serviette.

Il la jette.

Vous me la payerez bien, ma cousine Henriette.

JAVOTE.

Voyez comme on se trompe en croyant deviner.
Ma foi, Monsieur Charlot, allez encor cligner.

CHARLOT.

Ha !

ELIANE.

Je devine, moi, plus juste, & je rassemble

Les raisons qui vous font être toujours ensemble.
Voilà ce qu'a produit ce malheureux Eté:
L'innocence jamais ne suit la liberté.
Me croirez-vous encor après cela, mon frere?
On est à votre avis trop rude, trop sévére,
Et de votre molesse on se plaint trop souvent.
à Henriette.
Dès demain vous prendrez le chemin du Couvent.
à Charlot.
Vous, à qui l'on permet ces belles habitudes,
Innocent, imbécile, achevez vos études,
Et jusques-là de plaire épargnez-vous le soin.

JAVOTE.

Le pauvre adolescent! vous l'envoyez bien loin.

SCENE XI.

ELIANE, MARIANE, JAVOTE.

ELIANE.

POur vous que je croyois plus modeste & plus sage,
Grace au Ciel nous devrons demain au mariage
Le bien de nous défaire entiérement de vous.

MARIANE.

Madame....

ELIANE.

On ne vit point de la sorte chez nous.

MARIANE.

Vous croyez....

ELIANE.

Supprimez vos excuses frivoles,
Et bien-tôt les effets répondront aux paroles.

SCENE XII.

MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

ELle ne va pas mal déclamer contre nous.

MARIANE.

De mon cruel destin ce sont les moindres coups;
Quelque éclat contre moi qu'Eliane projette....

JAVOTE.

Tout l'orage, il est vrai, tombe sur Henriette.

MARIANE.

Que sa peine est légére auprès de mes ennuis!
Est-elle enfin à plaindre autant que je le suis?
Elle voit son Amant, cet Amant est fidelle,
Et le mien ne vient point: son absence cruelle....

SCENE XIII.

CLEONTE, CLITANDRE MARIANE, JAVOTE.

CLEONTE.

AH! j'apperçois Javote & Mariane aussi.
Mon frere est arrivé, je vous l'amene ici;
Madame, permettez que je vous le présente.

SCENE XIV.

SUSON, CLITANDRE, CLEONTE, MARIANE, JAVOTE.

SUSON.

VOulez-vous faire attendre une heure votre Tante?
Voilà cinquante fois qu'il vous faut appeller :
Chez Monſieur votre pere elle vous veut parler.
Ils viendront vous chercher ſi vous ne venez vite.

CLITANDRE.

Madame.....

MARIANE.

Hélas! Clitandre, il faut que je vous quitte.

CLITANDRE.

En vain vous eſpérez que je vous quitte ainſi.

MARIANE.

Quel malheur ſi quelqu'un vous rencontroit ici!

CLITANDRE.

Faut-il qu'en vous voyant mon déſeſpoir redouble?

MARIANE.

Ne ſuivez point mes pas, vous augmentez mon trouble.

Suſon emporte la lumiére.

CLITANDRE.

Cruelle, eſt-ce l'accueil qu'on fait a ſon Amant?

CLEONTE.

Paſſez ſans repliquer dans mon appartement,
Je vous découvrirai de terribles myſtéres.

SCENE

SCENE XV.

JAVOTE *seule.*

NOs Amans ne sont pas trop mal dans leurs affaires ;
Et malgré le dragon qui s'oppose à leurs feux,
Ils se verront sans doute, & je les tiens heureux.
Mais, moi, je ne suis pas si chanceuse peut-être ;
Je n'ai point vû venir Babille avec son Maître.

SCENE XVI.

BABILLE, JAVOTE.

BABILLE.

J'Entends Javote.

JAVOTE.

Hom, hom, qu'est ceci ?

BABILLE *à part.*

C'est sa voix.

JAVOTE.

L'ingrat le dévançoit de bien loin autrefois.

BABILLE *à part.*

Parle-t-elle de nous ? écoutons.

JAVOTE.

A l'armée
On court tant de dangers, j'en suis toute alarmée :
Il est vrai qu'il est sage, & ne va point aux coups.

BABILLE *à part.*

La sotte assûrément ne parle pas de nous.

JAVOTE.

Me l'aurois tu ravi, trop funeste bataille !
Quoi, je ne verrai plus cet air grand, cette taille,
Ce port, ce noble port, & ces yeux pleins d'attraits ?

BABILLE *à part.*

Assûrément c'est moi, je me trouve à ces traits.

JAVOTE.

Craindroit-il du Prévôt quelque nouvel outrage,
Et se cacheroit-il ?

BABILLE *à part.*

Ce n'est pas moi.

JAVOTE.

J'enrage.
On est en mille endroits retenu malgré soi.
Quand on a de l'esprit, qu'on est bien fait....

BABILLE *à part.*

C'est moi.

JAVOTE.

J'y suis. En arrivant quelqu'un l'aura fait boire :
Il ne viendra jamais par une nuit si noire.
L'yvrogne !

BABILLE *à part.*

C'est moi-même, il n'en faut plus douter

JAVOTE.

Seroit-ce un autre amour qui pourroit l'arrêter ?

BABILLE *à part.*

Non, & l'on m'a trouvé tel par toute la terre,
Trop constant, trop loyal pour un homme de guerre.
Sur ce chapitre seul je ressemble aux Bourgeois.

JAVOTE.

Enfin il ne vient point. Ah ! je me mords les doigts

D'avoir à cet ingrat paru si peu cruelle,
Si le traître est atteint de quelque ardeur nouvelle.

BABILLE *à part.*

J'aime bien à lui voir pour nous cette terreur.

JAVOTE.

Il en mourroit.

BABILLE.

Tubieu, tirons-là donc d'erreur;
C'est un vrai diable. * Enfin le miroir de constance....

JAVOTE.

Hai!

BABILLE.

Le phénix d'amour & de persévérance,
Babille est trop payé de ses nobles exploits,
Te retrouvant fidéle encore après six mois.

JAVOTE.

Ha, que tu m'as fait peur!

BABILLE.

J'en ai fait de plus belles;
Et Stinkerke pourroit t'en dire des nouvelles.

JAVOTE.

Tu viens en tapinois pour surprendre les gens.

BABILLE.

Vois-tu, je ne sçai pas les êtres de céans,
Et la profession de notre art militaire
Défend de s'engager jamais en téméraire.
Je ne me laisse pas attraper comme un fat.

JAVOTE.

Te voilà Capitaine aussi bien que soldat:
La guerre t'en apprend bien plus, sur ma parole;
Qu'à cent qui reviendront d'une si bonne école,

* *Il va l'embrasser par derriere.*

Et que l'on retrouvera cet hyver à Paris,
Pour le moins aussi neufs qu'ils en étoient sortis.

BABILLE.

Cette tête est aussi, sans vanité, meilleure,
Et je l'ai bien montré pendant une bonne heure
Que nous avons campé devant votre château.

JAVOTE.

Une heure!

BABILLE.

Tout autant, sans quitter le drapeau;
J'ai long-temps attendu ferme & de bonne grace,
L'avis des espions que j'avois dans la place:
Si longue garde enfin m'alloit faire endéver,
Quand Cléonte à propos m'est venu relever.
Qu'est-il donc devenu? Qu'a-t-il fait de son frere?

JAVOTE.

N'en sois pas inquiet. Mais que fait le Notaire?
Ses yeux ont bien été par votre offre éblouis!
L'avez-vous amené?

BABILLE.

Bon! quatre-vingt louis;
Notre gros diamant pour deux cent rachetable,
Un billet au porteur au mois prochain payable
De mille bons écus: vois, fais ton compte.

JAVOTE.

Eh bien?

BABILLE.

Il a refusé tout.

JAVOTE.

Ha l'indigne Chrétien!
Cela fait cependant près de sept mille livres.

BABILLE.

Plus habile que nous y brûleroit ses livres.
Tout en argent comptant, rien à moins de cela;
C'est l'esprit le plus doux de tous ces Messieurs-là;

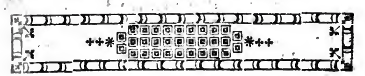
Et si la somme n'est par lui vûe & nombrée,
Dont se tient pour content en l'ayant retirée,
Vous avez beau prier, prêcher, patrociner,
Tout ce tracas ne sert qu'à les faire obstiner;
Par serment de ce style ils ne peuvent démordre.

JAVOTE.

Viens, laisse faire à moi, j'y donnerai bon ordre;
Fût-il Notaire, Clerc, Greffier, & pis encor,
Le secret que je sçais est au-dessus de l'or.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *en habit de valet*, BABILLE *en habit d'homme de condition*, CLEONTE, JAVOTE.

JAVOTE.

VOus voilà comme il faut équipés l'un & l'autre.
Songe bien à ton rôle, & vous, fongez au vôtre.
De ce pas dangereux fortons tambour battant;
Qu'Argan retrouve en toi ce neveu qu'il attend,
C'eſt-à-dire un vrai fou: vous, fouvenez-vous d'être
Familier, impudent, & digne d'un tel Maître.

BABILLE.

Qu'à mon Oncle je vais donner du galbanum.

JAVOTE.

Mais ne feras-tu point embarraſſé?

BABILLE.

Moi? non.
S'il falloit copier quelque fage cervelle,
J'imputerois ta crainte au défaut de modéle;

Mais copiant un fat je réussirai mieux,
J'ai mille originaux qui me crévent les yeux.

JAVOTE.

As-tu vû celui-ci ? Sçais-tu ses incartades?

BABILLE.

Vois-je pas tous les jours cent de ses camarades?
Je bois même souvent avec ces jeunes fous,
Et qui voit l'un voit l'autre, ils se ressemblent tous;
Même occupation, mêmes plaisanteries,
Mêmes mauvais discours, & mêmes singeries:
Si l'un d'eux dit un mot qu'il donne pour nouveau,
Ils le répétent tous; les échos de Rousseau *
Plus de six mois après le font encor bruire.

JAVOTE.

Nous sçavons tout cela: mais laisses-nous t'instruire.

BABILLE.

Pourquoi faire? Parbleu voilà bien des façons;
Et ne sçaurai-je pas sans toutes vos leçons,
Crier plus haut que tous, faire le pantomime,
Aux plus-honnêtes gens refuser mon estime,
Parler, juger de tout à tort & de travers,
Déchirer les absens, tirer tout l'univers,
Grimacer, embellir mes discours de postures,
Mépriser tout le sexe, & de vingt avantures
Ne laisser pas pourtant de couler à propos
Quelque leger soupçon que je suis le héros;
Ou voulant me donner pour convive agréable,
De traits étudiés entretenir la table,
Et sur-tout sur les vins trancher du fin gourmet?
Eh!....

* *Cabaretier.*

JAVOTE.

Ma foi, s'il nous tient tout ce qu'il nous promet,
Il nous en donneroit à tous tant que nous sommes ;
Ne croirïez-vous pas voir un de nos jeunes hommes?

BABILLE.

Allons.

CLITANDRE.

Prens garde au moins de ne te pas couper.

BABILLE.

On dit qu'ils sont à table, & l'heure du souper
Pour aller voir un oncle est une heure pressante.

JAVOTE.

Conduisez-le, Cléonte. Il faut qu'il te présente.

CLITANDRE.

Tu n'as pas oublié qu'on t'envoye à Siam
Sortant de saint Lazare?

BABILLE.

Encor? Depuis Priam
Recommencerez-vous tout du long cette histoire?
Marchons. Si vous sçaviez que j'ai besoin de boire,
Et quand j'aurai tant bu que j'en serai vermeil,
J'en vaudrai mieux ; chez moi le vin porte conseil.
Entrons.

CLEONTE.

Souviens-toi bien des loix des Saturnales.

CLITANDRE.

Prens aussi de Damon les manieres brutales.

BABILLE.

Et oui... Bat-il ses gens?

CLITANDRE.

Fort souvent: & pourquoi?

BABILLE.

Tant mieux. Si vous parlez encor, pardonnez-moi.

CLITANDRE.

Comment?

BABILLE.

La conjoncture est peu délicate.

CLITANDRE.

D'où vient.

BABILLE.

Il faut sur vous que j'impose la pate ;
Si je veux ressembler à Damon de tout point.

JAVOTE.

Songe à ton personnage & ne plaisante point.

SCENE II.

CLITANDRE, JAVOTE.

CLITANDRE.

POurquoi ne vais-je pas servir Babille à table ?
Tant de précaution est bien insuportable :
Mon Valet devant moi se ménageroit mieux.
Tout m'est-il interdit, jusqu'au plaisir des yeux ?
Je meurs de peur, Javote, il en voudra tant faire,
Qu'on découvrira tout à la fin.

JAVOTE.

Au contraire,
Il n'en peut faire assez pour imiter celui
Pour qui nous souhaitons qu'on le prenne aujourd'hui.
Pourquoi s'aller forger des malheurs, des obstacles?
Je jurerois déja qu'il a fait des miracles.

CLITANDRE.

Peut-être. Mais Babille a beau se signaler,
Si Mariane & moi ne pouvons nous parler.
Eliane l'obséde, est-il quelque apparence.... ?

JAVOTE.

Non, vous ne lui sçauriez parler qu'en sa présence;
Ce seroit temps perdu d'y penser autrement:
Mais pour vous ménager ce précieux moment,
La leçon de Charlot est assez bien conçue,
Et j'ose m'en promettre une fort bonne issue.

CLITANDRE.

Et moi, je me répens de t'avoir obéi,
De n'être pas entré.

JAVOTE.

L'Amour vous eût trahi;
On n'est pas quand on veut maître de son visage.

SCENE III.

SUSON, CLITANDRE, JAVOTE.

SUSON.

MA foi, notre Marquis fait bien son personnage;
Il a reçu de l'Oncle un merveilleux accueil:
Près de la Tante à table assis dans un fauteuil,
Il parle, il gesticule, & mange d'une force....
A le gracieuser Eliane s'efforce,
Et le bon homme Argan qui ne soupe jamais,
L'admire, & s'étudie à lui vanter ses mets,
Lorsque je suis sortie il faisoit des merveilles,
On ouvroit de grands yeux & de larges oreilles:
Pas un Valet ne manque à servir aujourd'hui;
Dans un profond silence on n'entendoit que lui:
Tous étoient étourdis de ses contes frivoles,
Et si quelqu'un vouloit prononcer deux paroles,

Il n'en donnoit le temps que pendant qu'il buvoit ;
Il est vrai que ce temps fréquemment arrivoit.
Babille a commencé trop bien pour vous commettre.
Je vous laisse, & je vais achever notre lettre ;
Je garantis ici le Notaire demain,
Dès qu'il aura reçu ces lignes de ma main.

SCENE IV.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE.

JE vous le disois bien. Vive Babille, vive ;
Rien ne nous manque plus si le Notaire arrive.
Demain, une heure avant qu'Argan parte d'ici....
Mais ne l'entends-je point ? Justement, le voici.

SCENE V.

ARGAN, CLEONTE, CLITANDRE, JAVOTE, *reculés.*

ARGAN.

PErsonne en ce moment ne sçauroit nous distraire.

JAVOTE *à Clitandre.*

Taisons-nous.

ARGAN.

Et je veux vous parler d'une affaire.

CLITANDRE *à Javote.*

Ecoute.

ARGAN.

Auparavant puis-je sçavoir un peu
Votre avis sur Damon?

CLEONTE.

Monsieur votre Neveu
Est bien fait, bien tourné.

ARGAN.

Ma sœur d'un rien se blesse:
Quant à moi, l'enjouëment me plaît dans la jeunesse,
Et j'ai ri de bon cœur de tout ce qu'il a dit.

CLEONTE.

Monsieur Damon paroît avoir beaucoup d'esprit.

ARGAN.

Vertubleu ce n'est pas le point dont je m'étonne:
Mais que je me remette aussi peu sa personne.
Passons à d'autres soins. Deviez-vous me celer
Que d'une tendre ardeur commençant à brûler
Charlot pour sa cousine avoit l'ame enflammée?
Ma sœur me l'a compté tantôt fort alarmée.

CLEONTE.

Devois-je pour si peu vous aller chagriner?
L'esprit de votre fils est facile à tourner,
On ne doit pas tout dire, & quelquefois je trouve...

ARGAN.

Oh! ce n'est point du tout que je le désaprouve:
Bien loin, & je serois charmé sur mes vieux ans
De pouvoir quelque jour revivre en leurs enfans;
Je fonde en leur hymen ma plus douce espérance.

JAVOTE *à Clitandre.*

Voilà Cléonte mort, il est temps que j'avance;
Tenez-vous là.

ARGAN.

Ma sœur fait des difficultés;

Reproche à son Neveu ses imbécillités :
Mais malgré son avis quoique je la respecte....
Qui va là ?

JAVOTE.

Moi, Monsieur.

ARGAN.

Viens, tu n'es pas suspecte.
Je parlois à Monsieur de l'amour de Charlot.
Qui l'eût dit à le voir ?

JAVOTE.

Ha ! qu'il n'est pas si sot,
Ni si peu dégourdi que l'on se l'imagine :
Je l'ai vû trente fois seul avec sa Cousine,
Il jase comme un merle.

CLEONTE *bas.*

As-tu perdu l'esprit ?
Que vas-tu dire ?

JAVOTE.

Paix. Cet enfant ne languit
Que de l'amour qu'il a pour Henriette.

CLEONTE *bas.*

Acheve ;
Ajoute....

JAVOTE.

Et je n'aurois pour moi ni paix, ni tréve ;
Si j'étois que de vous, que notre bon Curé
N'eût rendu pour jamais son repos assûré.
Pour former son esprit mariez-le, vous dis-je.

ARGAN.

Sur cet article il faut que Cléonte m'oblige,
Qu'il en parle à ma sœur. Je suis de bonne foi,
Je n'ose, & j'aime mieux vous en charger que moi ;
J'y trouve deux chagrins également à craindre ;
De me voir refuser, ou bien de la contraindre.
Pressez-la ; prouvez-lui par cent bonnes raisons

Que de pareils hymens soutiennent les maisons;
Mais parlez au plutôt; demain, je vous l'annonce,
Je prétends à mon frere apporter sa réponse.

CLEONTE.

Moi, Monsieur? je n'ai pas le poids qu'il faut...

JAVOTE.

Oui, vous.
Sa fausse humilité me mettroit en courroux:
Peut-être dès ce soir il fera votre affaire.
En attendant suivons notre train ordinaire;
Afin qu'en peu Charlot soit un joli garçon,
Il ne faut pas qu'il perde une seule leçon:
Allez faire venir toute la compagnie,
Et que l'on continue une cérémonie,
Qui de mille bons traits peut remplir son esprit.

ARGAN.

Oui, j'y cours de ce pas. Javote a fort bien dit,
Je vais les quérir tous, & je vous les amene.

SCENE VI.

JAVOTE, CLEONTE, CLITANDRE.

CLEONTE.

A Quoi m'exposes-tu?

JAVOTE.

Vous voilà bien en peine;
Pour un homme d'esprit que vous voyez peu loin.
à Clitandre qui étoit reculé.
Venez, l'autre transi, sortez de votre coin;
Voulez-vous jusqu'au jour laisser là votre frere?

Tout accorder aux gens afin de m'en défaire,
C'est ma méthode : & vous qui faites le censeur,
Pour amener ici nos filles & sa sœur
N'avois-je pas besoin d'un pareil coq-à-l'âne ?

CLITANDRE.

Quand pourrai-je à la fin parler à Mariane ?

JAVOTE.

Tout-à-l'heure, & Babille est chargé de ce soin.
Faut-il vous le vanter ?

CLEONTE.

Il n'en est pas besoin ;
Ses maniéres, ses tours, ses ruses me conviennent :
Mais que j'aille parler....

JAVOTE.

Taisez-vous, nos gens viennent.

SCENE VII.

ARGAN, ELIANE, MARIANE, CHARLOT, HENRIETTE, CLEONTE, CLITANDRE, BABILLE, JAVOTE, SUSON.

BABILLE *donnant la main à Eliane.*

AH ! Madame, en faveur d'un neveu comme nous,
Ne vous déplaise, on doit vivre d'un air plus doux :
Votre sévérité m'épouvante & m'assomme,
J'aime mon Oncle, gai ; voyez, il est bon homme.

ELIANE.

Chacun a son humeur.

BABILLE.

Et le petit cousin,
Je remarque en ses yeux quelque chose de fin :
Sous ce front innocent plus d'une ruse niche.
Voyez-vous ? il en rit. Approche, bonne niche : *
Et leve un peu la tête, on te veut marier.
Il ne seroit pas homme à se faire prier,
Et du bois dont il est on fait les bons Apôtres;
Car j'ai, Monsieur mon Oncle, ouï parler des vôtres.

ARGAN.

De moi ? je n'ai pas fait, ma foi, comme ma sœur;
Et j'ai de mon printemps sçû goûter la douceur.

ELIANE.

Eh ! quittez ce discours. Il sera moins coupable,
En permettant ces jeux dont nous parlions à table.

BABILLE.

Je le veux bien. Hola, Monsieur le Précepteur,
Jusqu'ici vous avez assez fait le Docteur;
Agréez que je prenne aujourd'hui votre place.

CLEONTE.

Je suis persuadé que....

BABILLE.

Sans façon, de grace.
Vous verrez qu'au Collége on a bien profité,
Que nous sommes sçavans en gens de qualité.

ARGAN.

Tout de bon, mon Neveu, vous voudriez vous-même ?

BABILLE.

C'est mon fort que ces jeux; mon plaisir est extrême,

* *Terme à la mode parmi les jeunes-gens de ce temps-là.*

Quand j'en fais quelques-uns qui sentent le sçavoir.
Rangez-vous seulement chacun, vous allez voir
Saturnales; oui-da, c'est pendant cette fête
Qu'à Rome les Valets n'en faisoient qu'à leur tête;
Qu'aux Esclaves souvent les fers étoient ôtés;
Que les Vers, les Présens couroient de tous côtés:
C'étoient Nôces, Festins, Bals dans chaque famille,
J'en sçai de reste. A moi, mon fidéle Babille.
C'est un joli Valet, il est bon pour ces jeux.
Asseyez-vous là, vîte, il le faut, je le veux;
Placez-vous près de lui, ma charmante cousine.
Je veux garder pour moi savote; sur sa mine
Je la retiens. Mettons Henriette & Charlot.

ELIANE.

Eh! de grace....

BABILLE.

Cléonte est l'homme qu'il vous faut, Madame.

ELIANE.

Eh bien, allons. Faisons-nous violence:
Me reprocherez-vous mon peu de complaisance,
Mon Frere?

BABILLE *à Charlot.*

Toi, Cousin, remarque bien ceci;
à Argan, plaçant Suson avec lui.
Vous, accommodez-vous de cette fille-ci.

SUSON.

M'asseoir auprès d'un homme & faire cette faute, Madame?

ELIANE.

Obéissez, puisqu'il le faut;

BABILLE.

Javote,

Trouvera-t-elle bon de demeurer debout ?

JAVOTE.

Monsieur....

BABILLE.

Le Roi du jeu doit avoir l'œil à tout.

à part. Les voilà bien placés ; Mariane & Clitandre

Ont belle occasion, ils n'ont plus qu'à la prendre.

JAVOTE *bas à Babille.*

Vois comme notre Prude a gobé l'hameçon.

BABILLE.

Mon Oncle, votre Fils prend goût à sa leçon.

CHARLOT.

Donnoit-on des baisers parfois dans cette fête ?

BABILLE.

Ce garçon veut s'instruire ; il n'est pas, ma foi, bête.

CLEONTE.

Madame....

ELIANE.

Ecoutez-moi : ce n'est pas encor tout ;
Je veux pousser ce soir ma complaisance à bout.
J'espére que demain nous changerons de vie.
Sur le chiffre des cœurs contentez mon envie ;
Je n'en puis déviner le sens, l'intention,
Donnez-moi ; s'il vous plaît, son explication.

HENRIETTE *fouillant dans ses poches.*

Ah ! mon Dieu, qu'ai-je fait, Cléonte ! quel reproche....

CHARLOT.

Je l'ai prise tantôt finement dans sa poche ;
Je la tiens, la voilà.

CLEONTE.

Je suis au désespoir.

Madame, ce n'est point....

ELIANE.

Tel qu'il est je veux voir.

CLEONTE.

L'ouvrage est imparfait, que j'y travaille encore.

ELIANE. *Elle lit.*

Que vois-je, juste Ciel! *Pour celle que j'adore.*

Explication du chiffre dont tous les caractéres sont des cœurs de couleurs différentes, chaque lettre n'étant distinguée que par sa couleur particuliere.

De mille cœurs un seul n'est pas sincére,
On n'aime plus, ou bien on n'aime guére;
Et ces grands mots, je languis & je meurs,
Si saints jadis au temps des bonnes mœurs,
Sont des fripons le langage vulgaire.
Mon cœur, Iris, n'est pas de ces menteurs;
Il vous promet d'éternelles ardeurs,
En s'éloignant de la route ordinaire
De mille cœurs.



Il est discret, il aime le mistére;
Et s'il s'agit de tromper une mere,
A ses désirs il donne cent couleurs:
Vous auriez tort d'en chercher d'autre ailleurs;
Il a lui seul l'amoureux caractére
De mille cœurs.

CHARLOT.

Fort bien : mais les baisers quand les donnerons-
nous ?

ELIANE.

L'insolent sentira jusqu'où va mon courroux.

Se levant brusquement.

Finissons. On ne s'est déja que trop contrainte :
C'est à la modestie une trop rude atteinte ;
La licence en ces jeux n'a rien à désirer.

à Henriette.

Rentrons, Mademoiselle, allez vous retirer.

SCENE VIII.

ARGAN, CLEONTE, BABILLE, CLITANDRE, JAVOTE.

ARGAN.

CEtte extrême rigueur m'afflige & m'épou-
vante.

BABILLE.

J'ai là, je vous l'avoue, une terrible tante.

ARGAN *à Clitandre.*

Eclaire-nous : passons dans sa chambre un mo-
ment,
Puis je vous conduirai dans votre appartement.



SCENE IX.

JAVOTE, CLEONTE.

JAVOTE.

VOus ne me dites rien. Certes, je vous admire ;
Ne ſçauriez-vous auſſi vous empêcher d'écrire ?
Les ſecrets amoureux par là périſſent tous.
Je vous l'ai dit cent fois, que les amans ſont fous.
Ou que ne brûlez-vous d'abord vos écritures ?
Mais n'importe, prenons de nouvelles meſures.

CLEONTE.

Après ce coup mortel tout notre art manquera.

JAVOTE.

Eliane vous aime, elle s'appaiſera ;
Ma foi vous la feriez danſer ſous l'orme au fifre.
Qu'elle étoit tout-à-l'heure en bon train ſans le chiffre !
Le ſens à ſon ſujet ne peut-il s'accorder ?
Cela ne peut-il pas un peu s'accommoder ?
Une Prude amoureuſe eſt ſi bonne perſonne,
Vous devez lui parler pour l'emploi qu'on vous donne
D'obtenir pour Charlot....

CLEONTE.

Ah ! tu me fais penſer
Qu'il eſt un ſûr moyen de m'en debarraſſer :
Je vois pour me ſauver une ſûre retraite.
Je réparerai tout demain ; l'affaire eſt faite.
J'ai fait ſigne à Babille, & je l'attends ici.

CLEONTE.

As-tu perdu l'esprit? Dans le tems que je tremble,
Qu'à redoubler nos soins....

BABILLE.

Eh! de grace, quartier;
Dorlotons-nous un peu. Fait-on d'autre métier
Quand on est jeune, beau, de certaine naissance....

CLEONTE.

A tourner tout-à-fait ta cervelle commence.

BABILLE.

Vous le croyez. Faut-il prendre le sérieux,
Voilà le caractére où je réussis mieux.
Tout vous paroît perdu, voyons, que faut-il faire?

CLEONTE.

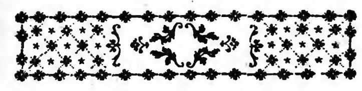
Prendre la botte, aller retrouver le Notaire,
Lui donner ce billet de la part de Suson.

BABILLE.

Allons. Si ce billet le met à la raison,
Rien depuis le cahos, le serpent & la pomme,
N'est égal au pouvoir que la femme a sur l'homme.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

Victoire.

ELIANE.

Eh! bien!

JAVOTE.

J'ai fait de grandes découvertes.

ELIANE.

Comment? parle.

JAVOTE.

J'en donne à ces langues disertes
De réussir si bien dans leur commission.
Qu'on fait bien quand on sert par inclination!

ELIANE.

Ne me fais pas languir.

JAVOTE.

Souffrez que je respire;
D'aise, & d'affection, je ne vous puis rien dire.

ELIANE.

ELIANE.

Tu n'en diras que trop. O! destin rigoureux!
Il adore....

JAVOTE.

Il est vrai, notre homme est amoureux:
Mais ne commençons point le roman par la queue.
J'ai de votre château parcouru la banlieuë;
Car pour sçavoir sur qui le soupçon doit courir,
Sur trente objets divers je l'ai fait discourir.
Nos filles sur la liste ont été les premieres;
Et là je l'ai tourné de toutes les manieres;
Rien. J'ai parlé de vous, d'abord il a pâli;
Puis un rouge naissant....Ah! qu'il étoit joli,
Madame, il avoit l'air & le teint d'une fille.
Ce rouge donc, plus vif que celui de Castille,
L'a saisi tout-à-coup. Moi remarquant toujours
Si quelque mouvement trahiroit ses amours,
Mariane demain sera donc mariée,
Dis-je? & Dieu sçait si j'ai sa mine étudiée.
Quel froid! Puis à propos d'Henriette, j'ai dit:
Ce chiffre, sans mentir, part d'un homme d'esprit:
La déclaration est fine & délicate.
Amour, quand voudras-tu que ce mystére éclate,
Ai-je entendu qu'il a tristement marmoté?
Et par la male fiévre il a trop éclaté.
La pauvre créature en fera bien diete:
Un Cloître, ai-je repris....J'aime donc Henriette,
Dit-il? Non, le grand Turc, ai-je dit. Aussi-tôt
J'ai sçu qu'il vous la doit demander pour Charlot.
Donc aucune des deux n'a part à sa tendresse:
Il aime cependant, & morbleu qui seroit-ce?
Ce secret est profond: mais je l'arracherai,
Ou par force, ou par art je le pénétrerai.
Ce n'est pas moi, je pense, il n'auroit qu'à le dire

Et pour quelle guenon eſt-ce donc qu'il ſoupire?
Ce n'eſt pas Géneviéve, encore moins Suſon.
Il en tient pour quelqu'un pourtant dans la maiſon;
De déviner pour qui ſuis-je donc incapable?
Je vous ſoupçonnerois, s'il étoit vraiſemblable
Qu'un mortel pût former des ſentimens ſi fous:
Mais qui diable oſeroit être amoureux de vous?
Je le tournerai tant....

ELIANE.

N'en fais pas davantage,
Moi-même j'aurai ſoin d'achever cet ouvrage.
Quel ſeroit mon bonheur ſi mes ſoupçons ſont vrais?

JAVOTE.

On m'appelle, voyez ce que veut ce Laquais,

SCENE II.

ELIANE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur le Précepteur m'a demandé, Madame,
S'il peut avoir l'honneur de vous parler.

ELIANE.

Mon ame
Sent une émotion qu'elle ne peut cacher:
Quel plaiſir s'il venoit dire.... Il peut approcher.

SCENE III.

CLEONTE, ELIANE.

CLEONTE *bas en entrant.*

AMour, inspire-moi, prête-moi ta lumiere.

ELIANE *à part.*

Faisons de mon adresse une épreuve derniere,
Et pour mieux découvrir ce que je veux sçavoir,
Servons-nous d'un moyen qu'il ne puisse prévoir.

CLEONTE.

Madame, j'obéis à Monsieur votre frere;
Je viens vous demander un aveu nécessaire
Pour le repos d'un fils qu'il aime avec ardeur:
Il veut que de ce fils j'avance le bonheur,
En obtenant pour lui la main de votre fille.
Mais en me confiant le sort de sa famille,
Sur quoi peut-il fonder la bonne opinion,
Qui le fait bien juger de ma commission?
Qu'oseroit-il penser? Présume-t-il, Madame,
Que mes profonds respects puissent flater votre
ame?
Et qu'un tribut par tout qu'exigent vos vertus...

ELIANE.

Arrêtez-là, Cléonte, & brisons là-dessus:
De m'entendre louer si j'avois quelque envie,
Serois-je ici venuë ensevelir ma vie?
J'aurois pu, sans quitter les douceurs de Paris,
Comme mille autres font empaumer les esprits
Par des discours fardés & des déhors séveres.

Mais je méprise trop ces pompeuses chimeres :
Contente de moi-même on me voit, Dieu merci.
Mais parlons du dessein qui vous amene ici.
Ma fille à son cousin pourroit être accordée,
Si je n'avois, Cléonte, une plus juste idée :
Et tandis que nos gens ailleurs s'occupent tous,
Je veux m'en expliquer tête-à-tête avec vous.
Je frémis quand je vois le dangereux usage
Qu'aujourd'hui dans le monde on fait du mariage;
Il semble que ce rang ne soit plus souhaité
Que pour être un prétexte à toute liberté :
L'indépendance suit la qualité de femme,
On plaisante Monsieur, s'il veut regler Madame;
Et le désordre enfin à tel point est venu,
Qu'aux gens qui vont chez lui, l'époux est inconnu:
Tel y va tous les jours qui croit Madame veuve.
Cette façon de vivre est pour moi toute neuve,
Et je ne puis avoir de plus pressant souci,
Que d'empêcher ma fille un jour de vivre ainsi,
Et d'aimer son cousin elle est trop éloignée,
Pour oser avec lui presser son hymenée.
Un époux que l'on aime est quelquefois trahi :
Quels égards espérer pour un époux haï ?
Me préserve le Ciel d'une union semblable.
Quel époux! Henriette est jeune, elle est aimable;
Il lui faut un mari qui puisse s'emparer
D'un cœur & d'un esprit facile à s'égarer.
A quelle extrêmité me verrois-je réduite,
Si de la folle Aminte imitant la conduite,
Je la voyois un jour promener ses galans,
Des spectacles au cours, & du cours aux brelans ?
Je conçois trop d'horreur pour ce désordre extrême,
Je veux l'en garantir par un epoux qu'elle aime.
Et vous qui prenez part, sans doute, à son bonheur,

Prêtez-moi vos clartés pour lire dans ſon cœur :
Oui, je veux pénétrer dans le cœur d'Henriette,
Sçavoir s'il eſt frappé de quelque ardeur ſecrette,
Et mépriſant la voix d'un ſordide intérêt,
Lui donner pour époux un Amant qui lui plaît.

CLEONTE.

Henriette, Madame, à vos ordres ſoumiſe.....

ELIANE.

Que ne me parlez-vous avec plus de franchiſe ?
Je vous ouvre mon cœur, & vous me trahiſſez,
Mes yeux ont découvert les ſoins.... vous rougiſſez ?
Ce trouble m'éclaircit d'un important myſtére :
Henriette vous plaît, & vous ſçavez lui plaire,
Et je crois que je dois pour un lien ſi doux,
Après ce que j'ai vû, jetter les yeux ſur vous.

CLEONTE.

A quelque haut eſpoir qu'un tel diſcours me guide,
Qu'eſt-ce qui vous oblige à me croire perfide ?
Que dites-vous, Madame, & que viens-je d'ouir?
Croyez-vous qu'à ce bien je me laiſſe éblouir ?
Eût-il jamais été de trahiſon plus grande,
J'accepterois pour moi ce que je vous demande
Pour le fils de mon Maître, & ſon ſeul héritier,
Qui ſe confie à moi, ſe livre tout entier ?
Et qui même....

ELIANE.

Mon choix doit lever ces ſcrupules ;
L'amour ne ſouffre pas ces égards ridicules,
Je vous crois dûs les biens qui vous ſont préſentés.

CLEONTE.

Je ne puis accepter, Madame, vos bontés,
Cet excès de bonheur pour moi ſeroit inſigne :
Mais ſi vous connoiſſiez combien j'en ſuis indigne.

ELIANE.

De quelque indigne objet vous sentez-vous épris?
Avez-vous le malheur de brûler d'une flâme
Dont vous deviez rougir?

CLEONTE.

Que dites-vous, Madame?
J'aime, puisqu'il le faut confesser à regret,
Puisque vous m'arrachez ce funeste secret:
Mais toutes les vertus brillent dans ce que j'aime;
Une rare conduite, un mérite suprême,
La probité, la foi, les mœurs, le jugement,
Lui prêtent chaque jour un nouvel ornement.
Qu'elle est loin d'imiter ces femmes dissipées,
D'un vain désir de plaire en tous lieux occupées!
Celle pour qui je meurs, dans l'âge des plaisirs,
A sçu dans la retraite enterrer ses désirs,
De tous ses mouvemens, de tout son cœur maîtresse,
Elle ne connoît point ce que c'est que foiblesse.
Quel sort pour qui ne peut s'empêcher de l'aimer!
Mais quel sort pour celui qui pourroit l'enflâmer!

ELIANE.

On vient, éloignez-vous, on pourroit vous entendre.

SCENE IV.

ARGAN, ELIANE, HENRIETTE, MARIANE.

HENRIETTE.

MOn Oncle appréhendoit de vous trop faire attendre.

ELIANE.

Il vient encor plutôt que je ne l'attendois.

ARGAN.

Le jour eſt auſſi beau que je le demandois,
Partirons-nous, ma ſœur?

ELIANE.

J'ai quelque choſe à faire.

HENRIETTE.

Vous ſuivrai-je, Madame?

ELIANE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

ARGAN.

Qu'elle eſt bruſque aujourd'hui!

CENE V.

CLITANDRE *en habit de Laquais*; JAVOTE, ARGAN, MARIANE, HENRIETTE.

CLITANDRE *en entrant.*

MOn valet perd ſes pas.

ARGAN *à Eliane qui ſort.*

Dépêchez-vous.

CLITANDRE *ſans voir M. Argan.*

Suſon ne réuſſira pas.
Il ne pourra gagner le Notaire....

JAVOTE.

Silence,

Prenez garde, voilà M. Argan.

ARGAN.

Avance;
Babille, quoi ton Maître est sourd au bruit du cor?
Veut-il pas déjeûner?

JAVOTE.

Je crois qu'il dort encor.

ARGAN.

Dis-lui de notre part qu'il n'est pas fort honnête;
Qu'il pense à se lever, que notre troupe est prête,
Qu'il dort plus qu'une femme, & que c'est se railler.

JAVOTE.

Il a bien défendu, Monsieur, de l'éveiller.

ARGAN.

Qu'il dorme une autrefois la grasse matinée,
Qu'aujourd'hui....

SCENE VI.

ARGAN, MARIANE, HENRIETTE, CLITANDRE, CLEONTE, JAVOTE, BABILLE *amenant un Notaire.*

BABILLE.

JE le tiens, ma foi, ville gagnée.

ARGAN.

Oh! oh! c'est donc ainsi que ton Maître est au lit?

JAVOTE.

L'écourdi!

BABILLE *bas.*

C'est ici qu'il faut payer d'esprit.

ARGAN *à Babille qu'il prend toujours pour son Maître.*

Damon.

BABILLE *à part.*

Supposerai-je une bonne fortune ?
Non, c'est une aventure aujourd'hui trop commune.

ARGAN.

D'où vient que je vous vois dans cet étrange état,
Mon Neveu ?

BABILLE *à part, prenant sa résolution.*

Je m'en vais tirer par un combat,
On ment sur la bravoure autant que sur les femmes.
haut. Ah ! mon Oncle, voilà la meilleure des lames,
Je viens de l'éprouver.

ARGAN.

Comme vous voilà fait ;
Vous êtes tout troublé.

BABILLE.

Je dois l'être en effet.
Je me vois obligé de dire une aventure
Que je voulois cacher à toute la nature.
Pour y réussir mieux je m'étois déguisé,
J'avois pris ses harnois.

JAVOTE.

C'étoit bien avisé ;
Tout habit de valet a ce rare mérite,
De faire méconnoître un homme qui le quitte.

BABILLE.

Vous sçavez tous ici, mes parens, mes amis,

Après les démêlés, ce qui n'eſt pas permis.
J'en eus dans ma jeuneſſe un à l'Académie,
Pour une Damoiſelle un peu trop mon amie,
Au gré de certain fat, aventurier Gaſcon;
Et je fis un appel a ce nouveau Buſcon.
Ce faquin me voyant mieux reçu chez la belle,
M'avoit mal-à-propos plaiſanté devant elle,
La veille juſtement qu'au Fauxbourg ſaint Laurens
On m'envoya loger par avis de parens,
A cauſe que mon nom ornant plus d'une hiſtoire,
Au Fauxbourg ſaint Germain s'acquéroit trop de gloire,
Et que dans les tripots & cent autres bons lieux,
Mon mérite naiſſant faiſoit des envieux.
Je conſervai toujours dans ma longue retraite,
Pour ce mauvais plaiſant une haine ſecrette,
J'ai voyagé depuis aux Indes, à Siam,
Et l'avois oublié, lorſqu'hier à ſon dam
Le hazard en venant me fit trouver mon homme.
Je l'aborde, lui parle, il mordit à la pomme.

ARGAN.

Je tremble.

BABILLE.

Il me parut & brave & réſolu:
Mais ayant des témoins il fut tout bas conclu
Qu'il ſe trouveroit ſeul dans la forêt prochaine.

ARGAN.

Ciel!

BABILLE.

Je me mets ſur pied, cours, l'y trouve, dégaine;
Allonge de grands coups, à beau jeu, beau retour:
Il pare, & je l'allois enfin percer à jour,

Quand Monsieur, * dont les cris en suspendant
nos armes,
Aux parens de mon brave ont épargné des larmes,
Est descendu du Ciel pour mettre le holà.

ARGAN.

Par quel bonheur Monsieur s'est il rencontré-là ?

BABILLE.

Il venoit vous trouver.

ARGAN.

Qu'est-il que je ne fisse
Pour avoir le bonheur de vous rendre service ?

LE NOTAIRE *à part.*

Où va-t-il m'embarquer ?

BABILLE.

Il semble que Monsieur
Ne vous soit pas connu ?

ARGAN.

Je n'ai pas cet honneur.

BABILLE.

Tout de bon ? de Damis, mon Oncle votre frere,
Vous ne connoissez pas le nouveau Sécretaire ?

ARGAN.

Monsieur ? mais l'autre étoit habile.

BABILLE.

Tout-à-fait ;
Il n'avoit qu'un défaut, il étoit trop distrait,
Et souvent des procès il perdoit quelque piéce.
Monsieur Damis enfin fait sçavoir à sa niece
Que son galant ne peut de huit jours arriver ;
A vous de n'aller pas aujourd'hui le trouver,
Pour certaines raisons qu'il ne peut vous écrire ;

* *En montrant le Notaire.*

Et qu'il viendra demain lui-même vous les dire.

ARGAN.

Il ne m'écrit donc point?

LE NOTAIRE *embarrassé.*

Non, Monsieur.

ARGAN.

Qu'est-ceci?

BABILLE.

Il dit que tout son ordre est de l'attendre ici.

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur.

ARGAN.

Romprions-nous pour une bagatelle?
Voyons comme ma sœur prendra cette nouvelle.
Mais le combat me trouble, & notre premier soin....

BABILLE.

Hé! non, nous n'avons eu que Monsieur pour témoin,
Il n'en sera rien sçû.

ARGAN.

Tout de bon?

BABILLE.

Chose sûre;
Pourvû que parmi nous personne n'en murmure.

ARGAN.

Ho!.. vous avez besoin de vous rasseoir un peu.
Mariane, donnez la main à mon neveu.
Venez, appuyez-vous sans façon sur ma fille.

BABILLE,

Je vous suis: j'ai quelque ordre à donner à Babille.

SCENE VII.

MARIANE, HENIETTE, CLITANDRE, JAVOTE, BABILLE.

BABILLE.

QU'en dis-tu? le combat est-il bien inventé?

JAVOTE.

Oui: jamais je n'ai vu menteur plus effronté.

CLITANDRE.

Etourdi, malheureux, qu'as-tu donc pensé faire?

BABILLE.

De quoi vous plaignez-vous? J'amene le Notaire:
N'ayez plus d'autre soin que de me seconder;
Je merite un éloge, & vous m'allez gronder.
Je ne me répens point de l'heureuse bévûe,
Qui dans le prompt besoin, dans l'alarme imprévûe,
A fait voir mon esprit plus vif qu'auparavant:
Et morbleu le Soleil s'éclypse bien souvent.
De même œil à peu-près, voyez ma défaillance,
Et dites, admirant avec quelle présence
Je sors de l'embarras où je m'étois flanqué:
Babille auroit moins fait s'il n'avoit pas manqué.

JAVOTE.

Le Gascon! pour le moins en voilà le langage.

MARIANE.

Il tourne finement tout à son avantage.

BABILLE.

Travaillons aux contrats, & faisons-les signer.

HENRIETTE.

Dans un piége groſſier mon Oncle peut donner :
Mais ma mere....

SCENE VIII.

CLITANDRE, CLEONTE, MARIANE, HENRIETTE, JAVOTE, BABILLE.

CLEONTE.

JE viens de la lui donner belle :
J'oſe en eſpérer tout, & je vous réponds d'elle.
Je vous dirai bien plus, je veux lui découvrir
Que Clitandre eſt ici.

MARIANE.

Vous me feriez mourir.

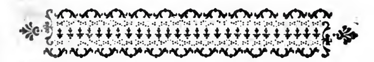
HENRIETTE.

Qu'oſez-vous propoſer ?

CLEONTE.

C'eſt un point néceſſaire ;
Il faut qu'elle conſpire au bonheur de mon frere.
Entrons, & laiſſez-moi le ſoin de votre ſort ;
Je vais pour le fixer faire un dernier effort,
Et joignant l'artifice aux plus juſtes meſures,
N'épargner ni tranſports, ni larmes, ni parjures.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE, *en entrant.*

TROMPER une hypocrite, est-il rien de si doux?

CLITANDRE *appercevant Javote.*

Hé bien, en quel état, Javote, sommes-nous?

JAVOTE.

Eliane en dragon s'est toujours défendue:
Il nous reste une attaque, & je la tiens rendue.

CLITANDRE.

Quoi? la raison peut-être....

JAVOTE.

Il faut un autre tour;
L'honneur de la dompter n'appartient qu'à l'amour.
Mais quoiqu'elle regarde Henriette en rivale,
Quoiqu'elle soit bien fine, il faudra qu'elle avale
Le poison délicat qu'on lui va préparer;
On lui reserve un coup qu'elle ne peut parer.
Nous allons triompher après tant de batailles:
Monsieur Argan charmé des feintes accordailles,

Presse lui-même un jeu que désire son fils;
Il n'est plus question d'aller trouver Damis,
Et Cléonte travaille en ce moment....

CLITANDRE.

Je tremble.

JAVOTE.

Non, courage, Eliane & lui viennent ensemble.

SCENE II.

ELIANE, CLEONTE.

ELIANE.

Tous vos fermens sont vains, je dois m'en défier.

CLEONTE.

Je n'aurois pas besoin de me justifier;
Et loin de m'accabler, on me plaindroit peut-être;
Si vous aviez daigné tantôt vous reconnoître
Au portrait que j'ai fait de celle que j'aimois.

ELIANE.

M'estimez-vous si peu, moi qui vous estimois;
Et qui vous élevois jusqu'à mon alliance?

CLEONTE.

Ha! vous avez par-là flaté mon espérance,
Et forcé (donnant trop à mon ambition)
Le téméraire aveu de cette passion.
Et quel moyen, Hélas! de la tenir secrette?
Réduit à m'excuser de l'Hymen d'Henriette,
Par vous-même pressé pour être son époux,
J'osai vous laisser voir que je brûlois pour vous.

ELIANE.

Vous croyez me tromper, vous vous trompez vous-même;
On ne m'impose point en me disant qu'on m'aime,
Et si vous me parliez plus véritablement,
Vous verriez de quel air je reçois un Amant.
M'avez-vous crû pareille à celles de mon âge,
Avides des douceurs d'un semblable langage;
Ayant en vain cherché qui leur en veut compter,
Réduites à la honte enfin de l'acheter?
Non, je sçai que ma fille est jeune, riche & belle,
Je sçai que vous brûlez d'une ardeur mutuelle;
Et pour vous rendre heureux quand j'ai tout surmonté,
D'un mensonge grossier vous payez ma bonté.
Pensez-vous m'éblouir par une feinte flâme?

CLEONTE.

Ah! si vous en doutez, épousez-moi, Madame.

ELIANE.

Vous épouser, ô Ciel! moi, vous?

CLEONTE.

Ma passion
Ne souffre plus de borne à mon ambition.
A quoi n'avez-vous pas enhardi de prétendre
Celui que vous daignez choisir pour votre gendre?
Ma naissance après tout n'est pas telle qu'on croit;
Et sans doute, Madame, on vous étonneroit
En vous développant la fatale aventure
Qui m'a d'un Précepteur fait prendre la figure,
Et qui.... Point de bonheur qu'on doive à ses ayeux.
C'est trop tôt reveler ce mystére à vos yeux;
Qu'il n'éclate qu'après que vous aurez, Madame,

Par l'espoir de l'Hymen récompensé ma flâme.

ELIANE.

Qu'osez-vous espérer? Je n'aurai tant chéri
Pendant dix ans entiers les cendres d'un mari,
Qu'afin qu'on me confonde avec cinquante foles
Qui de jeunes époux font leurs seules idoles?
Contre ce ridicule ai-je tant déclamé,
Pour choisir un époux que l'on croiroit aimé?
Si vous aviez plus d'âge, un prétexte plausible.....

CLEONTE.

Au véritable amour est-il rien d'impossible?
S'il ne tient qu'au prétexte, on en sçait, dès ce soir
Si vous me permettez, Madame, quelque espoir.

ELIANE.

Je dois fuir de l'Hymen & l'éclat & la pompe.

CLEONTE.

Pour vous justifier feignons que je vous trompe;
Et que l'intérêt seul m'inspirant ce dessein,
Je vous ai par surprise arraché votre seing.

ELIANE.

Quel projet! & comment prétendriez-vous faire?

CLEONTE.

Clitandre heureusement est maître d'un Notaire,
Il est caché céans, nous travaillons pour lui;
Car je n'ai plus pour vous de secret aujourd'hui.
Je n'ai pas le loisir d'en dire davantage;
Par un contrat en forme enfin je vous engage,
Confiez-moi ce soin, & je suis votre époux.

ELIANE.

Qui jamais, cher Cléonte, eut plus d'esprit que vous?
Que ce hardi dessein marque une ame enflâmée?
Je ne balance plus, puisque je suis aimée.
C'est trop user sur moi de force & de rigueur,
Cléonte, avec ma main je vous donne mon cœur.

J'abandonne à l'amour & ma gloire & ma vie:
Le médiocre perd, l'excessif justifie.
Je me livre sans crainte aux traits des médisans:
Et que pourront-ils dire après tout, qu'en dix ans
Je puisse succomber à cette unique faute?
Si c'en est une de....

CLEONTE.

Je vois venir Javote.
Eût-elle des soupçons, je vais les dissiper,
Et mettre tout en œuvre afin de vous tromper.

ELIANE.

Ha! trompez-moi toujours, cher Cléonte, de même.

SCENE III.

JAVOTE, CLEONTE.

JAVOTE.

On vous attend.

CLEONTE.

Je touche à mon bonheur suprême.

JAVOTE.

Leur ferez-vous au moins signer les deux contrats?

CLEONTE.

De reste. Apprends la suite.

JAVOTE.

Eh! quoi? Ne sçai-je pas
Que sous ombre d'aller en pompe triomphale

Promener dans un char la fête nuptiale,
Aux quatre mariés, y comprenant Charlot,
On fera préparer un carosse aussi-tôt,
Où, pour gagner pays avec ces Demoiselles,
Sans que l'on ait soupçon de lui, non plus que
d'elles,
Clitandre traînera ce sot à son côté,
Tandis que vous ici pour ôtage resté,
Leur donnerez le temps de ménager leur fuite.

CLEONTE.

Tu vois, que jusqu'ici l'affaire est bien conduite.
Va, je te suis. Argan vient à propos ici.

SCENE IV.

ARGAN, CLEONTE.

ARGAN.

MOnsieur le Précepteur, que faites-vous ici?
Notre fils n'attend plus qu'après vous pour
la fête:
Il est impatient; qu'est-ce qui vous arrête?
S'il faut rire, j'en suis des premiers de bon cœur.
Peut-être que ce jeu nous portera bonheur,
Et que la fiction pourra devenir vraie.
Eliane en passant m'a paru toute gaye.
Charlot ne seroit pas après tout le premier,
Qu'en riant j'aurois vû tout de bon marier.
Attendant que le Ciel à nos désirs réponde,
Rions toujours.

CLEONTE.

Je vais faire venir mon monde,

Ils sont tous assemblés ; dans un petit moment
Vous en aurez ici le divertissement.

SCENE V.

ARGAN *seul.*

J'Ai là, je le confesse, un homme d'importance.
Ah ! Javote, il faut bien que je t'en récompense.
Mariane sera mariée au plutôt,
Je vois venir l'esprit tous les jours à Charlot.
Si je puis de ma sœur vaincre l'humeur sauvage,
Que te pourrai-je, ô Ciel ! demander davantage ?

SCENE VI.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, HENRIETTE, ARGAN, CHARLOT, JAVOTE.

CLEONTE *en entrant, à Eliane.*

N'En doutez pas, Madame, on sera bien-tot prêt,
Le Notaire & Babille ont un même intérêt.

ELIANE.

Entrons, il ne faut pas faire languir mon frere.
Argan. Au bonheur de Charlot je ne suis plus contraire :

Par sa persévérance il a trop mérité
Que je lui sacrifie une sévérité
Que vous désapprouviez.

ARGAN.

Ma joye en est extrême :
Je vous aimai toujours, jugez si je vous aime,
Quand vous vous contraignez, ma sœur, & que je voi
Que vous daignez vous faire un peu d'effort pour moi.

SCENE VII.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, ARGAN, MARIANE, HENRIETTE, CHARLOT, JAVOTE, BABILLE, LE NOTAIRE.

BABILLE.

QU'on me laisse le soin de la cérémonie.
Puisqu'Henriette doit à Charlot être unie,
Pour rendre général le bonheur de ce jour,
Faisons un même sort à chacun à son tour,
Marions tout. Je suis en humeur mariante :
Avec le Précepteur j'appareille ma Tante,
Avec mon Ecuyer, Mariane ; & je croi
Qu'avec Javote aussi je m'accrocherai, moi :
Je la trouve à mon gré, bien tournée & bien prise.

JAVOTE.

A moi n'appartient pas de devenir Marquise;

BABILLE, *à Argan.*

Pour l'aimable Charlot ce jeu vaut un trésor;
C'est pour lui faire voir durant le siécle d'or
Que nos conditions n'étoient pas inégales,
Et nous ne sçaurions mieux finir nos Saturnales.
Je vous déclare au moins que nous ne raillons pas.

CHARLOT.

Non ?

BABILLE.

Sérieusement. Procédons aux contrats.
Je m'en vais les dicter moi-même au Sécretaire;
De mon autorité je l'ai créé Notaire.
J'ordonne qu'à Babille elle donne la main:
Entendez-vous? Je donne au prétendu cousin
En basse Normandie une Charge de Robe.

JAVOTE.

C'est de quoi l'enrichir.

BABILLE.

Item, ma garde-robe:
Pour le jour de la nôce un habit galonné.
Plus, mes Armes, mon Nom, mes biens au premier-né.
C'est à Monsieur Argan à douer la future:
Mais on la prend avec ses droits, à l'aventure,
Pour ne faire aucun tort à l'héritier Charlot.
Est-ce fait ?

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur.

BABILLE.

On signera tantôt.
Il nous reste à dresser, diantre, d'un autre étage.
Un contrat. Ecrivez. *Pactes de mariage*
Entre très-haut, très-bon, très franc, très-adonis,
Et très-spirituel Monsieur Argan le fils,

D'une

D'une part: & modeste, innocente, doucette...
Paſſons les qualités, *Demoiſelle Henriette,*
D'autre.

1.

Le Futur Epoux promet
A ſon Epouſe Future,
De voir chez lui ſans murmure
Abbé, Financier, Plumet.

2.

De ſuivre en tout la grand'mode;
D'être peu maître chez ſoi,
Auſſi doux, auſſi commode,
Que cent Maris que je voi.

3.

La Future devant nous
S'oblige, ayant l'ame bonne,
De vivre avec ſon époux
En fort honnête perſonne.

4.

De prudemment ſe borner
En jeu, dépenſe, équipage;
Et de ne le ruiner
Qu'en deux ans de mariage.

5.

D'être une chaſte moitié,
Loin des moitiés ordinaires;
De ne mener de plein pié
Qu'une douzaine d'affaires.

6.

Avec ſa modeſte cour
De ſe réduire ſans peine;
A ne veiller juſqu'au jour,
Que ſix jours de la ſemaine.

7.

Et s'il faut coquetter par la fatalité
Attachée à l'Hymenée,
D'en user sobrement rien que deux fois l'année;
Tout l'Hyver & tout l'Eté.

C'en est assez, signons promptement ces contrats.

ELIANE, *en signant.*

Au moins pour aujourd'hui vous ne vous plaindrez pas.
Je fais tout ce qu'on veut.

Argan signe ensuite.

BABILLE.

Vous serez excellente,
D'abord que vous voudrez être un peu complaisante.
Mais allons promener les nouveaux accordés.

ARGAN.

C'est de l'usage aussi?

BABILLE.

Demandez, demandez.
Docteur....

CLEONTE.

On doit au peuple aller montrer leur joie;
Sur un char de triomphe il est bon qu'on les voye.



SCENE VIII.

DAMIS, ARGAN, SUSON, ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, HENRIETTE, CHARLOT, BABILLE, JAVOTE, LE NOTAIRE.

DAMIS.

Certes, plus à propos je ne puis arriver.
Mon frere, étoit-ce ainsi qu'on venoit me trouver ?

MARIANE.

Monsieur Damis!

HENRIETTE.

Mon Oncle.

DAMIS.

Ouais.

ARGAN.

Pourquoi nous surprendre ?

DAMIS.

Pourquoi ? je suis venu lassé de vous attendre.

ARGAN.

Quand je me tiens ici des miens environné,
J'exécute votre ordre.

DAMIS.

Et qui vous l'a donné ?

ARGAN *en montrant le Notaire.*

Vous me l'avez mandé par votre Sécretaire.

DAMIS.

Oh! oh! Monsieur Gilet ? A quoi sert ce Notaire ?

ARGAN.

Un Notaire !

CLITANDRE.

Monsieur, je ne puis plus céler
Un secret malgré moi qui va se révéler.
On pardonne à l'amour quoiqu'il puisse entreprendre.
Celui que vous voyez à vos pieds est Clitandre.

ARGAN.

Clitandre !

DAMIS.

Quoi ? le fils du Comte Telini,
Avec qui d'amitié je fus toujours uni,
Au péril de ses jours qui me sauva la vie ?

CLITANDRE.

Pendant mes jeunes ans la sienne fut ravie ;
Je ne sçai, mais celui de qui je tiens le jour,
Que l'on m'arrachera plutôt que mon amour.

DAMIS.

Eh! Monsieur, permettez qu'ici je vous embrasse.
Je me doute à peu-près de tout ce qui se passe ;
Sans être plus instruit, je vous donne mon bien,
Pour vous unir à moi d'un plus étroit lien.
L'époux que j'attendois par bonheur se dégage.

JAVOTE.

Vous voilà, grace au Ciel, plus heureuse que sage.

DAMIS.

Mon frere voudra bien m'avouer en ceci.

JAVOTE.

Seigneur, montez au trône, & commandez ici.

CLITANDRE *à Eliane.*

Madame, en apprenant que Cléonte est mon frere,
Qu'il n'attend qu'un bonheur qu'Henriette peut faire,

Peut-être à vos genoux qu'avec lui je pourrai. ....

ELIANE *en sortant.*

Je suis trahie, ô Ciel! on le sçait, j'en mourrai

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ARGAN, MARIANE, CHARLOT, HENRIETTE, CLITANDRE, CLEONTE, JAVOTE, BABILLE,

BABILLE, *à Argan.*

Vous me croyez encor votre neveu peut être?
Je ne suis qu'un valet, dont vous voyez le Maître,
Et l'illustre Javote est l'objet de mes vœux.

ARGAN.

S'il ne tient plus qu'à moi vous serez tous heureux.

CHARLOT.

Je n'épouse donc plus ma cousine Henriette?

BABILLE.

Vous me pardonnerez: mais votre Hymen se traite

Comme celui des Rois, on l'épouse pour vous.

Charlot sort.

LE NOTAIRE *à Suson.*

Après un tel exemple, eh bien, que dites-vous?

SUSON.

Je dis qu'à beaucoup moins Jeanne d'Arc la Pucelle
Eût eu tentation de ne mourir pas telle.

LE NOTAIRE.

Des douceurs de l'Hymen hâtons-nous de jouir.

BABILLE.

Allons donc, ne songeons qu'à nous bien réjouir,
A bannir désormais toute humeur taciturne,
En ramenant pour nous le siécle de Saturne.

Fin du dernier Acte.



POESIES
DIVERSES
ADRESSÉES
A. S. A. S.
MONSEIGNEUR LE DUC
DE VENDÔME,
PAR Mr. PALAPRAT.



RECUEIL DE PIECES.

EPITRE DE MR. PALAPRAT,

A MR. ROUSSEAU,

Lorsqu'il fut nommé à un Emploi de finance,

En 1708.

GRACES à la faveur dont l'Olympe t'honore,
Des jours d'un âge d'or, tu vois naître l'Aurore
Cherchant à te donner des biens d'un nouveau prix,
Phébus se justifie à tous ses favoris,
Assez de vains Lauriers ont couronné ta tête.
Une moisson solide enfin pour toi s'apprête :
Et le Pere de l'or, comme des Vers heureux,
Te veut rendre à la fois maître de tous les deux.
Du premier de ces dons s'il fut pour nous avare,
C'est qu'aux yeux des mortels quoiqu'il soit le plus rare,

Il ne lui paroissoit que le plus vil de tous.
Le siécle l'a forcé de penser comme nous.
C'est pour le Riche seul que tout rit, tout abonde ;
Le moindre Trésorier reçoit de tout le monde
Plus d'honneur, que n'ont eu la Fontaine & Marot.
Un bel esprit sans bien aujourd'hui n'est qu'un sot.
S'oseroit-il flater de plaire à quelque belle ?
Le Dieu-même des vers trouva Daphné cruelle,
Quand de l'or qu'il produit, méprisant la vertu
De son mérite seul il paroît revêtu.
Il ignoroit encore ce Dieu de la lumiére,
Que ce riche métal désarme la plus fiere.
Mais nos sordides mœurs ont dessillé ses yeux :
Il n'a connu que trop, à la honte des Dieux,
Qu'on préfére aux forêts de ses lauriers arides,
Un seul rameau chargé du fruit des hespérides.
De ces fruits adorés, trop surveillant Dragon,
Tu n'imiteras pas un avide Harpagon,
Qui pour en augmenter la funeste abondance,
Réduiroit en deserts la moitié de la France.
Oui, je puis t'épargner d'inutiles conseils,
Rousseau, je te connois, je connois nos pareils.
Attentifs aux leçons des immortelles filles,
Sourds aux avares loix des nouvelles Quadrilles,
Maîtres de la Fortune, & non pas ses Valets,
Affermis dans nos mœurs par les remords d'Alais, *
Du bureau de Traitans nous ferions un Parnasse,
Et nos premiers Commis de Catulle & d'Horace.
Avec le bon esprit que tu puisas chez eux,
Tu feras sans danger un métier dangereux :

* *Alais mourut de douleur de n'avoir pû faire ôter un impôt dont il avoit été cause, & laissa auprès de Saint Eustache un monument éternel de son repentir.*

Et du fatal Veau d'or, sans opprobre & sans crime,
Nous te verrons le Prêtre, & non pas la victime.
L'Art est, tu le sçauras pratiquer à ravir,
Non à servir l'idole, il est à s'en servir.
Puisque tel est l'Edit du Ciel qui l'a fait naître,
Que sans avoir du bien l'homme ne peut rien être,
Non pas même être pauvre, & pour moi je sens bien
Que je le serois moins, si j'eusse eu moins de bien;
J'aurois jusqu'à ce jour par ma Muse importune,
Sur mille fades tons haranguant la Fortune,
Fait à force de pas & de soins assidus,
Peut-être un pas utile après mille perdus.
Au lieu que sans travail, sans cabale, & sans peine,
Pour moi du pur loisir la source fut prochaine:
Apollon m'y porta: deux Princes genéreux
D'abord à me l'ouvrir s'empresserent tous deux.
Content de leurs bienfaits, satisfait de leurs graces,
De Patrons fastueux sans éprouver les glaces,
Je pûs dès ce moment en toute liberté,
D'un Philosophe heureux goûter la pauvreté.
Je la goûte a longs traits dans un réduit tranquile,
Quoique fort éloigné des talens de Virgile,
Mon bonheur m'a donné deux Mécenes pour un.
Le bien acquis sans soin n'est pas le plus commun.
On apprend mieux qu'ailleurs sur les bords de Garonne,
A vivre avec celui que la naissance donne.
On n'y peut l'augmenter, & comment? & par où?
C'est de tous les pays le plus loin du Perou:
Des mines du Potose il est les Antipodes,
Pour y trouver de l'or, je mets au pis de Rhodes,

On fait à l'Auriége * un honneur fabuleux :
Ses flots n'en rendent point leurs voisins plus heureux :
Et s'ils roulent quelque or, ce n'est pas comme au Tage.
Il va tout à la mer, sans toucher au rivage.
Mais du Dieu des trésors ce pays négligé,
Par les soins de Minerve en est mieux dirigé.
Elle a toujours regné dans ces sçavantes plaines ;
Et Toulouse bien-tôt la consola d'Athénes.
J'y pouvois cultiver & Pallas & Themis ;
Mais je n'aurois pas fait tant d'illustres amis.
Et guéri de l'orgueil de Lucain & du Dante,
Ce seul bien vaut pour moi des millions de rente.
Vois toujours un tel bien de l'œil dont tu le vois:
Employe à le grossir jusques à tes emplois :
Ils croitront, & bien loin, bannissant Uranie,
Que la soif d'amasser desséche ton génie
Et te force à quitter, pour l'escompte honteux
La cadence d'un Vers ou facile, ou pompeux.
Pour consacrer les traits de ta reconnoissance
Qu'une dixiéme sœur nasse de la finance.
Comblé de la faveur de plus d'un demi-Dieu,
Tu dois la publier en tout temps, en tout lieu,
Va, fuis, crains des ingrats les odieux exemples:
Pour Condé, pour d'Anguien bâtis les premiers Temples.
Que l'encens le plus pur choisi des mains de l'Art,
Fume pour ces Heros, fume pour Chamillart ;
Et des Mécenes vrais, par des Hymnes nouvelles,
Aux enfans d'Apollon chante ces grands modelles.

* *Riviére qui se jette dans la Garonne, & qu'on appelle* Aurigera, *parce qu'on croit qu'elle roule l'or.*

Je ne veux point ici parcourir tous les rangs,
De ceux à qui tu dois des Autels différens.
Si de tes partisans j'allois faire les listes,
Leur nombre égaleroit celui des nouvellistes,
Qui par l'oisiveté rassemblés au Printemps,
A Vendôme, à Villars, marqueront tous leurs camps.
On te fait en tous lieux un accueil favorable,
Les Muses à leur Cour, & les Dieux a leur table.
Mais tu ne peux atteindre un bonheur souverain,
Sans avoir vû d'Anet le Ciel toujours serein.
Quand l'invincible Alcide y pose sa massue,
C'est là que chaque Muse est toujours bien reçue.
Chapelle, la Fontaine y coulérent des jours
Par les Graces filés, tissus par les Amours.
Tant d'autres dont les noms honorent l'Hypocrene,
Et celui qu'inspira l'esprit de Melpomene,
Et qu'Andronic tout seul sauveroit de l'oubli,
De qui les tendres Vers, animés par Lulli,
Sur les rives de l'Eure * amenant Galatée,
Du fils de Jupiter ont l'oreille flatée.
Et moi, qui m'ose ici mêler mal à propos,
Nous avons tous les jours des loisirs du Heros.
Né digne de l'honneur de t'en faire connoître
Avec les beaux talens dont le Ciel t'a fait maître,
Tu pourrois aisément ne le devoir qu'à toi.
Mais laisse un si beau soin, à Campistron, à moi,
Ne perds jamais de vûe un métier qui t'honore.
Et si tu t'honoras jeune & timide encore,
Quand chez l'Abbé Brueys nous faisions un trio,
Moins oüis de Plutus qu'écoutés de Clio,
Quel doit être l'effort de ta vertu tranquille,

* *La Riviere d'Eure passe à Anet.*

Sur le soin de trouver des Patrons, un asyle ?
L'abondance produit l'enthousiasme heureux :
Tes vers seront chantés par nos derniers neveux.
Veux tu voir le destin de l'hysope & du cédre,
Tu n'as qu'a comparer la Thebaide a Phédre.
Racine étoit plus riche ; & crois-tu que Cinna
N'auroit pas avoué pour Frere Surena,
Si dans ce dernier temps le premier des Corneilles,
De ses vers seulement eût occupé ses veilles ?
La Motte pour les siens couronné tant de fois,
Digne Chantre des Dieux, des Héros & des Rois,
Qui sans craindre le sort du témeraire Ycare
Forme son vol hardi sur l'essor de Pindare,
Le suivroit de plus près, s'il avoit dans Paris
Autant de bons Contrats qu'il a gagné de prix.
Cothurne de Danchet, Cothurne de la Fosse,
Que je voudrois vous voir élevés en carosse !
Non à rès de chaussée avec mon Brodequin
Craindre d'être écrasés par le char d'un faquin,
Qui fier d'un écusson chargé de sa couronne,
Passeroit sur le ventre à Sophocle en personne.
Un commode équipage aux Muses ne nuit pas :
On y rêve à son gré sans peur des embarras ;
Au lieu que dans Paris la Muse fantassine
Trouve quelque fleau qui toujours l'assasine ;
Et tel Eumolpe prêt d'enfanter un beau vers,
En avorte en glissant & tombant à l'envers.
J'affiche, & je suis prêt à soutenir des thèses
Pour un heureux Génie aidé de tous ses aises,
Contre un Génie égal à qui tout manqueroit ;
Mais le rare dessein ! Qui me contrediroit ?
La Lyre toute seule encor flattant l'oreille,
Trouve envain quelque cœur qu'à peine elle réveille.
Ces miracles fameux que la Grace a chantés,

Par ſes ſons aujourd'hui ne ſont plus enfantés.
On regarde Amphion comme un conte de Fées,
Et les rochers ſont ſourds pour les meilleurs Orphées.
Mais pour faire obéir les rochers & les bois,
Le Riche n'a beſoin que d'un filet de voix:
Les plus indifferens trouvent ſa voix touchante;
La nature ſoumiſe applaudit quand il chante;
Et parût-il d'ailleurs plus brutal qu'Orion,
Cent Dauphins empreſſés le traitent d'Arion.
Moi-même à qui les ans refroidiſſent la veine,
Je ſerois plus ſuivi qu'un Cigne de la Seine,
Si je pouvois Traitans, Princeſſes, Paladins,
Dans mes belles maiſons, dans mes rians jardins
Embellis par les ſoins du Neveu de le Nôtre,
Traiter l'un, & prêter de l'argent à quelqu'autre,
Et joindre à mes chanſons pour quelque objet nouveau,
Le Bal, la Comedie, & des Fêtes ſur l'eau.
Du demon du Brouſſin j'aurois l'ame ſaiſie:
Ce ne ſeroit que ſuc, que précis d'Ambroiſie,
Lorſqu'en vers je voudrois faire à mon Cuiſinier
L'honneur que Deſpreaux fait à ſon Jardinier.



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

Sur l'affaire de Brihuega.

COMPLIMENT.

Du 20. Décembre 1710.

PUISQUE Palaprat vit,
Palaprat vous adore.
Prince qui méritez bien mieux le nom de *Cid*
Que l'Amant de *Chimene* & le vainqueur du More.
Il faudra que j'aille à Madrid
Faire éclater l'ardeur qui pour vous me dévore :
Ici j'ai beau crier comme un *Crieur d'Edit*,
J'entends de tous côtés crier plus haut encore,
Elever vos projets suivis d'exploits heureux
Sur ceux des plus grands Clercs, sur ceux des plus grands Preux,
Avec une chaleur, une égale poitrine
A celle de *Debeausse* ardent, impétueux
En élevant *Corneille* au-dessus de Racine.
On vous nomme le Cid, le Rodrigue nouveau,
Et les peuples des bords du Tage & de la Seine
Ont détourné sur vous ces beaux vers de Boileau :
En vain contre le Cid l'envieux se déchaîne,
L'Europe pour Rodrigue a les yeux de Chimene.

LETTRE

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

Après la Bataille de Villaviciosa.

A Bellebat le 28 Décembre 1710.

Je vous écris, Seigneur, de ces lieux si charmans,
Lieux de votre présence honorés chaque année,
Où méprisant de l'art les embellissemens,
De ses simples beautés la nature est ornée.

Dans ces aimables lieux voisins de *la Ferté* *;
Nous ne nous occupions que des plaisirs tranquilles,
Et nous y respirions la pure liberté
Qu'on ne goûta jamais dans le cahos des Villes.

Tous, gens connus de vous, & j'ose dire aimés,
Destinions à la paix cette douce retraite;
Vos exploits tout-à-coup dans les airs sont semés,
De la Nymphe rapide on entend la trompette.

Tout dit que l'Espagnol a des aîles sous vous;
Que vos chiens ne vont pas si vîte dans les plaines,
Et qu'ils ne forcent point si-tôt de jeunes loups,
Qu'il force en vous suivant les plus vieux Capitaines.

* *Terre de M. de Vendôme.*

Auſſi-tôt nous changeons d'humeur & de propos ;
Il ſe fait en nos cœurs une métamorphoſe,
La gloire les enflâme au grand nom du Héros,
Et nous n'avons depuis ſçû parler d'autre choſe.

Un grave Magiſtrat qui trouve fort humain
Le cœur du pieux Enée,
Dit qu'avec même cœur, par un plus court chemin
Vous arrivez au but, & qu'en une journée
Vous aſſûrez la deſtinée
D'un Empire auſſi grand que l'Empire Romain.

Le Maître de ces lieux, qui vous eſt doué,
A ſon affection on diroit qu'il déroge ;
Il dit, & je puis bien l'en avoir avoué,
Que de votre valeur vous êtes trop loué,
Et que votre bonté doit partager l'éloge.

Ce Colonel diſcourtois, incivil,
* Qui ſur le *Mincio* reçut ſi mal *Eugene*,
Laiſſons-là ſa bonté pour aujourd'hui, dit-il ;
Donnons-lui les talens d'un Condé, d'un Turenne.
D'ambition j'ai l'ame pleine,
Ici je touche au rang d'Officier Général,
Et j'irois dès demain ſervant de Caporal
Apprendre mon métier ſous ce grand Capitaine.

Parmi nous un Convive aimable
Soutient que l'on ne fait ſon devoir qu'à demi ;
Si l'on n'eſt plus long temps à table
Que vous n'en employez à battre l'ennemi.

* *Il l'empêcha de paſſer cette riviere en 1705 au Bourghet, où il étoit poſté avec ſon regiment de Bretagne.*

Un jeune Bachelier qui par monts & par vaux,
A la chaſſe après vous, comme un piqueur galope,
Dit, qu'il vous auroit crû des ſentimens plus beaux;
Que vous ne deviez pas prendre au gîte *Stanope*;
Qu'ici vous en uſez bien mieux avec les loups,
Et que c'eſt en plein champ que vous les prenez
tous.

Deux freres, dont l'aîné dans les plus grands ha-
zards
A vû l'heureux ſang-froid que votre eſprit con-
ſerve,
Diſent qu'avec le bras de *Mars*,
Il faut que vous ayez la tête de *Minerve*.

Un de nous, ſurnommé le Prince de Bergame;
Qui pour vos intérêts ſe feroit échiner,
Sérieux quand il veut, mais qui ſçait badiner,
Nous contredit exprès, ſçachant bien qu'il enflâme
Nos eſprits toujours prêts pour vous d'imaginer
Tout ce qu'on peut penſer d'une belle ame,
Inébranlable aux plus grands coups,
Dont jamais la fortune à ſon gré ne diſpoſe,
Et qui nous force à croire à la métempſicoſe,
Voyant le *Grand Henri* revivre tout en vous.

Celui qui ſur le Pô payoit votre oſt vainqueur,
Et qui fait une ſaulce avec ſi bonne grace,
Dit qu'il auroit voulu vous faire de bon cœur,
Au retour du combat un ſalmis de bécaſſe.

Le ſeul qui parmi nous
N'a pas l'honneur d'être connu de vous,
Eſt un Flamand, comme bien d'autres
A de nouvelles loix ſoumis,

Retenu par ses biens parmi nos ennemis,
Qui ne sont nullement les vôtres,
Et qui tiennent de vous dans *l'Isle*, à ce qu'il dit,
Même langage qu'à *Madrid*.

Quant au Poëte-Clerc, Curé de *Courdimanche*,
Par lui prôné, chanté, harangué, haut perché
Sur son Pégase *acrostiché*,
Il espére qu'au moins quelque part dans la *Manche*
Vous lui ferez un Evêché.

Charlot vient mettre aussi son nés dans l'entretien;
Et tout enfant qu'il est, faisant des Centuries
Sur *le Prince des Asturies*,
Dit qu'il sçaura regner, *puisqu'il vous aime bien.* *

Hier dans un plein conseil chacun de nous s'assit;
Et notre Président me dit:
Travaille en vers, vieillard, produis quelque merveille.
Ma vieillesse lui répondit:
Il faut être jeune & *Corneille*,
Pour parler dignement du *Cid*.
Le Président loua cette sagesse extrême
Dans un zele pareil au mien.
On m'apporta du Cid le merveilleux Poëme;
Et j'en parodiai des vers tant mal que bien,
Qui viennent au sujet comme Mars en Carême.

Ces vers ne m'ont coûté ni fatigue ni veille
A les rassembler dans Corneille,
Et je mets au pis les railleurs,

* *On a vû dans une Lettre de M la P. des Ursins, que le P. des Asturies dit qu'il aime bien M. de V.*

De vous en faire de meilleurs.
Ou si dans ce dessein Apollon les exauce,
J'aurai mon recours à Debeausse.

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME.

EPITRE,

Parodiée du Cid.

ENfin vous l'emportez, l'estime d'un grand Roi
Vous éleve en un rang, en un sublime emploi
Qui vous fait protecteur du Trône de Castille.
Cette marque d'honneur, qui sur votre front brille,
Est celle d'un Roi juste, & fait connoître assez
Qu'il sçait récompenser les services passés.
Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils se peuvent tromper comme les autres hommes;
Mais le choix de ce Prince apprend aux Courtisans,
Que les exploits passés lui sont toujours presens,
Puisque pour affermir, éterniser, étendre
Le Trône d'un *Philippe*, il veut un *Alexandre.*
Un Héros qui soumet les peuples sous sa loi,
Ouvre de cent cites les portes à leur Roi;
Chaque jour, chaque instant pour rehausser sa gloire,
Met laurier sur laurier, victoire sur victoire,
Lui fait à ses côtés, au milieu des combats,
Signaler son courage à l'ombre de son bras;
Le mene tout couvert de sang & de poussiere,

Porter par tout l'effroi dans une armée entiere ;
Chasser par sa valeur cent escadrons rompus :
Et pour penser encor quelque chose de plus,
Sur sa tête en un jour de palmes si couverte,
Fait lire à l'Archiduc le destin de sa perte,
Lui fait imaginer qu'à ses premiers exploits
Les Royaumes entiers tomberont sous ses loix.
Il n'espére plus rien, & tout le persuade
Qu'il voit Philippe assis au trône de Grenade,
Les Catalans soumis trembler en l'adorant,
Gironne recevoir ce nouveau Conquérant,
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Portant de-là les mers ses hautes destinées,
De tout l'or du Batave enrichir ses lauriers..
Enfin, tout ce qu'on dit des plus vaillans Guerriers,
On l'attend de Vendôme après cette victoire.
Dans un sanglant assaut il se couvre de gloire,
Force huit Bataillons, va combattre à l'instant,
Et prend comme Rodrigue haleine en les comptant.
Il vole, il va chercher un fameux Capitaine,
Qui de l'art d'*Hannibal*, de la valeur Romaine,
Cent fois a fait briller l'assemblage achevé,
Que Vendôme lui-même a jadis éprouvé.
Staremberg, en un mot, quel plus beau nom de guerre !
Si ce grand Chef a fui devant son cimeterre,
Paroissez, Hollandois, Portugais, Allemands,
Et tout ce que la ligue unit par ses sermens,
Que Vendôme constant, sage, à qui tout succéde,
Soit désormais le Cid: qu'à ce grand nom tout céde.



A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Sur le Virelais de M. Campistron, dont le refrein est : Ah! le beau coup que l'Amour vient de faire.

CAPRICE.

D'Un Prince absent desœuvré Sécretaire ;
Depuis un mois j'étois hors de combat,
Dans mon marais languissant, solitaire,
Par rhume affreux réduit sur le grabat :
Apollon vint. Je crûs son ministére
De Médecin pour ma toux salutaire :
Mais à ce soin loin qu'il se préparât,
A ses côtés j'apperçus un Notaire,
Ouais, qui voudroit être mon légataire ;
Pensai-je alors ? Les biens de Palaprat
Ne payeroient pas les frais de l'inventaire.
L'Amour suivoit. De ce triumvirat,
Dit Apollon, voici tout le mystére.
Vendôme épouse, & tu penses te taire,
Vieux paresseux, à mes dons refractaire?
Quoi, falloit-il que quelqu'un célebrat
A tout l'Olympe une fête si chére
Plutôt que toi ? Rougis, écoute, ingrat ;
Quel Virelais Campistron vient de faire.

Il me le lut. Est-ce le caractére
D'un Euripide au vingtiéme carat ?
Il vient de lui, comme moi de *Clotaire*.

Vous vouliez bien, dis-je, qu'il s'en parât;
Et l'avez fait vous-même; oui vous, pour plaire
A cette Cour où se passa l'affaire,
Où vous n'osez aller qu'en apparat;
Dont le sacré Vallon est tributaire,
Où les Amours regnent mieux qu'à Cithére;
Où le destin a permis qu'on livrât
De Jupiter la foudre meurtriére,
Et de Venus la ceinture ouvriere
De grace vive & de brillant éclat,
Au couple heureux qu'en ce ciel on révére:
Enfin à Seaux. Bien traitez la matiére.
Mais comme un Dieu fidéle au célibat,
Ne doit sçavoir telle légende entiere,
Vous avez dit, croyant qu'on s'y trompât,
Quel Virelais Campistron vient de faire.

Ah! j'aurois fait, par ce jour qui m'éclaire,
Le beau premier un terrible sabat,
Chantant Hymen, si j'eusse eu la voix claire;
Mais elle est telle encor qu'à Bellebat (1)
Oui, mon Heros, & mon Dieu tutelaire,
Non seulement la veine, mais l'artére
J'aurois ouvert, j'aurois crié *vivat*
Comme un perdu, ne m'embarrassant guére,
Dans les transports d'une ardeur non vulgaire,
Qu'on applaudît, ou qu'on invectivât.
On vit à *Seaux* les plaisirs à l'enchére;
Parmi les Dieux, pas un qui s'en privât;
L'*Hymen*, *Comus* avec sa bonne chere,
Mars. les neuf Sœurs, les Amours & leur Mere;
Rien n'y manqua, Seigneur, que votre Frere:

(1 *J'avois eu l'honneur d'y passer les Fêtes de Pâques avec M. de Vendôme, & j'étois fort enrhumé.*

Mais

Mais si le Ciel faisoit qu'il arrivât
Sept ou huit mois avant que fussiez pere,
Lors je voudrois qu'Apollon relevât :
Quel Virelais Palaprat vient de faire !

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE

DE VENDOSME,

Sur ce qui se passa au Temple le jour que S. A. l'honora de sa présence pour la premiere fois.

RONDEAU.

QUe dans le Temple on fit de feux de joye !
Du Boulevard jusques à Sainte Avoye,
Quel bruit ! quels flots d'un peuple curieux ;
Qui vous voyant s'écrioit jusqu'aux cieux :
O ! que de biens Vendôme nous envoye !

On prodigua les fleurs sur votre voie,
Et tous les soins que le respect emploie ;
Soins, qui pour vous n'ont jamais brillé mieux
Que dans le Temple.

Si ces transports sçûrent plaire à vos yeux,
Princesse, à qui l'on compte pour ayeux,
Plus de Héros qu'on n'en vit devant Troye,
Nous méritions une si noble proye.
Où pouvoit-on placer le sang des Dieux,
Que dans le Temple ?

A. S. A. S. Monſeigneur DE VENDOSME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

Pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé au Temple quand Madame la Ducheſſe de Vendôme y vint.

BALADE.

QUand la Princeſſe avec Vendôme unie
Nous viſita pour la premiere fois,
De ſa viſite adonc ne fut punie,
Ains vit l'accueil qu'on fait au ſang des Rois.
Ces lieux d'aſyle & paiſibles & cois
Furent forcés; la preſſe y fut ſi forte,
Qu'on s'étouffoit. On crioit à la porte
Plus qu'au feſtin (1) de la S. Barnabé,
Plus qu'à la Foire, (2) où par neffles tombé
Dans le panneau, maint ſot à rire apprête:
Depuis qu'on mit Templiers à jubé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

Soudain ſentis ma verve rajeunie,
Et raiſonna la lyre ſous mes doigts,
De chants joyeux, ſur la gloire infinie

(1) *Grand repas de fondation au Temple, où bien des gens tâchent de ſe fourrer.*

(2) *Le jour de la S. Simon & S. Jude, la Foire eſt dans le Temple. C'eſt un vieil uſage de dire qu'on y donne des neffles, & on y barbouille de noir ceux qui ſont aſſez ſimples pour en aller chercher.*

Des deux Epoux, & fur leur digne choix.
Du frere abfent point n'oubliai les droits.
L'Abbé (1) de qui l'exemple nous exhorte,
Fit tes honneurs, Dieu fçait de quelle forte :
Moi qui fervois d'Acolyte à l'Abbé,
De la terraffe, ainfi que d'un Jubé,
J'allois criant au peuple à pleine tête :
Que ce jour foit dans la joie abforbé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

Combien *Minerve* & Venus *Uranie*
Vont l'enrichir de tréfors à la fois!
Tu fçais, des temps inftruite *Polymnhie*,
Qu'il n'en eut onc de pareils autrefois.
Nos Chevaliers, Commandeurs & Grand-Croix,
Qui font la guerre au Tyran de la Porte,
Et fans fixer l'ardeur qui les emporte,
(2) Où s'arrêta le fier époux d'Hebé,
Paffent les murs (3) teints du fang de Thisbé,
N'ont tiré aucun de femblable conquête;
Et l'Ordre a dit, tout Regiftre exhibé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

ENVOI.

Pour redoubler la bonne compagnie
Qu'Hymen prend foin d'affembler fous tes toits,
N'attends le jour de la cérémonie
De ta famille augmentée en neuf mois.
Le Ciel, dit-on, n'eft plus fourd à nos voix,
Et des Zéphirs la légére cohorte,
A ton vaiffeau fera bien-tôt efcorte;

(1) *M. l'Abbé de Chaulieu.*
(2) *Aux Colonnes d'Hercule.* (3) *Babylone.*

Le bruit en eft avidement gobé.
Que je fois roche ainfi que Niobé,
Si le deftin admet notre requête,
Prince à nos yeux trop long-temps dérobé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DE VENDOSME,

Pour la confervation de mon franc-falé.

RONDEAU.

Un peu de fel tous les ans pour l'ufage
De mon petit & peu riche ménage,
M'eft par Aubry (1) délivré du Grenier;
Vû que deffein n'ai d'être Fauffonnier,
Reine d'Anet, confervez mon partage.

Retranchez-en plutôt au Cuifinier;
Avec prudence il le doit manier,
Et le plus fûr met parfois au potage
Un peu de fel.

Il en viendra chez vous plus qu'à Brouage;
Si le fel eft le fymbole du fage:
Onc en ce fens n'en eus pour un denier,
Et tout au plus moins piquant que Regnier (2);
J'ai par hazard jetté dans quelque ouvrage
Un peu de fel.

(1) *Concierge d'Anet, & Maître du Grenier à Sel.* (2) *Auteur de Satyres.*

A M. R.

Qui m'avoit demandé une Lettre que j'avois écrite au sujet des Fêtes d'Anet, à l'arrivée de S. A. S. Madame la Ducheſſe de Vendôme.

CHer voiſin, toujours prêt à rire,
Reſtaurateur de la gayté,
Qui d'un enjoûment ſans ſatire
Réveilles la ſociété.

Imitateur de la nature,
O! toi, dont le talent heureux
En toute ſorte de figure,
Te transformes quand tu le veux.

Copiſte adroit, gentil Prothée,
Qui rends (quoique maigre & fluet)
Le riche Auteur de Galatée,
Et le pauvre Auteur du Muet.

Grand Clerc en Métopoſcopie (1),
Qui vois de loin un fat banal,
Et ſçais en faire une copie
A corriger l'original.

Convive éternel ſans crapule,
Gaillard Ariſtarque des ſots (2),
Que l'un & l'autre crepuſcule
Trouva ſouvent parmi les pots.

(1) *La ſcience de la phyſionomie.* (2) *Critique*

Qui ſans que rien de bas s'y mêle,
Prends la débauche ſur un ton,
Qu'en ta faveur on renouvelle
Le décret qu'on fit pour Caton.

Oui, plutôt Paris équitable
Fera par une expreſſe loi
Des vertus des plaiſirs de table,
Qu'un homme vicieux de toi.

Dans ces délices innocentes
Que l'on a du contentement!
Qu'on eſt charmé, ſoit que tu chantes,
Soit que tu contes ſeulement!

Enrichiſſant par tes peintures
Et par la beauté du jargon,
La plus ſimple des aventures
Arrivée à quelque Gaſcon.

Mais quel excès de plaiſir gagne
L'eſprit & le cœur à la fois,
Lorſque ton tuorbe accompagne
Les tendres accens de ta voix!

O! toi, qui prends grand ſoin de rendre,
Buvant ſouvent, ton goſier net,
Tu viens donc de te faire entendre
A la Divinité d'Anet?

Pour moi, pauvre bête éclopée,
Et qui n'ai plus que des déſirs,
Dans la vive *Proſopopée*
Je me ſuis tracé vos plaiſirs.

(1) Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Pour tâcher de me consoler,
J'ai fait jouer, danser, parler
Tous vos personnages champêtres.

Mais puisque tu n'as pas vû la Lettre que j'ai écrite sur ce sujet à une Dame de la Cour de S. A. & que tu me témoignes désirer de la voir, je vais te contenter, au moins en partie, & t'en donner les fragmens, dont je me souviendrai.

Dessus de la Lettre.

A Madame, Madame... Epouse d'un Epoux
Qui ne craint guéres les coups,
(2) Pour les sauver à son Maître
Qui s'offre à les recevoir.
C'est la nommer. Cotron est le seul peut-être
Qui pense ainsi sur son devoir.

Après quelques lignes de prose, où je la priois de vouloir bien ne laisser pas ignorer à S. A. la douleur que j'avois eue de n'avoir pû lui faire la révérence avant son départ pour Anet, ce mot d'*Anet* & celui de *notre Princesse*, langage de vieux domestique, qui avoit échapé à mon affection ; ces mots, dis-je, de *notre Princesse* & d'*Anet*, reveillérent ma verve, & j'apostrophois ainsi ce jour délicieux.

(1) *Vers de M. Despreaux*
(2) *Action du combat de Cassan.*

Anet, quelle est ton allégresse ?
Tu peux enfin dire, *Notre Princesse*.
Qu'après ce bien long-temps nous avions soupiré ?
Du Fils du Grand Henri, Palais, belle campagne
Où Mars s'est avec lui si souvent retiré,
Charme par cent plaisirs son auguste Compagne,
Tandis que ce Héros sur l'Ebre désiré,
Par l'Envie elle-même à regret admiré,
Vole au secours des Trônes de l'Espagne.

Quand la Princesse paroîtra,
Quel sera l'embarras de l'Orateur timide ?
Ciel ! que deviendra-t-il, quand en elle il verra
Le sang de Mars & l'épouse d'Alcide ?
Il va, surpris à son aspect,
Lui présenter le second tome
Du compliment du Maire de Vendôme.
Le trouble est un effet de joie & de respect.
Qu'il dépêche en tremblant son pompeux coq-à-l'âne,
Et qu'au moment qu'il parlera le mieux,
La jeunesse du Bourg, lasse du sérieux,
L'interrompe d'une forlâne ;
Que tout le peuple réuni,
Malgré la lisiere normande,
Plus encline aux procès que Moines de Cluni,
Ne songe qu'a danser & boire à l'Allemande,
Et que paré d'une guirlande,
Le chenu Gouverneur (1) de trente ans rajeuni,
Des jeunes gens mene la bande.
Que le Comus d'Anet, le délicat Petit (2),

(1) *C'est un vieux Gentilhomme blanc comme un cygne.*
(2) *Maître d'Hôtel de S. A.*

Du temps de Galatée (1) imite la bombance,
Qu'il fasse à l'appetit succéder l'abondance,
A l'abondance l'appetit;
Que sur-tout le souper y soit joyeux & long;
Que de tout l'entretien les ris soient la matiere;
Et que pour faire chere entiere,
Petit au fruit prenne le violon (2)
Je l'entends, je vois qu'on l'admire:
Il va passer pour Appollon,
Si mon cousin ne prend sa lyre.
Ah! que pour les soupers jusques au jour portés
Ne possédons-nous le Grand-Maître?
Juste Ciel! que n'y peut-il être,
Et moi combattre à ses côtés?

Que le Vertumne adroit d'un plus beau potager
Que ceux d'Alcinoüs craints par le sage Ulysse,
Aille tous les matins ses tributs partager
Entre la cuisine & l'office.
Que les pêches y soient moins rares que verjus;
Que mon friant cousin y fasse larges brêches:
On sçait depuis long-temps qu'il ne hait pas les pêches,
Quand elles ont une pinte de jus (3).

Que du Concierge Aubry l'esprit universel
En bons vins, en bons lits, à la fête réponde;
Qu'il brille à loger tout le monde,
Sans pourtant oublier mon sel (4).

Que le Canal Dauphin ait mille jeux semblables

(1) *Fête donnée à Anet à Monseigneur en 1686.*
(2) *Il en joue dans la derniere perfection.*
(3) *C'étoit un bon conte du célébre feu M. Raisin.*
(4) *Voyez le Rondeau ci dessus.*

A ceux du grand Canal (1) protegé par saint Marc,
Sur les bords qu'on tire de l'arc ;
Qu'on y dresse cinquante tables ,
Qu'on donne aux Cordeliers (2) du Parc
Liberté de faire les diables.

Par les ardeurs du Soleil ,
Que la côte séche & cuite ,
De S. Germain de la Truite ,
Soit un parterre vermeil
D'anemones & de roses
Plus brillantes que saphirs ,
Par les amoureux Zéphirs
Toujours fraichement écloses.

Du prieuré de Dumanet
Que les cailloux deviennent des dragées ;
Que toutes les pierres d'Anet
En émeraudes soient changées :
Plus forts que le belier ce seroient des outils ,
Pour reprendre les murs pris par le Prince Eugene;
Nous en aurions plus que Pointis
N'en apporta de Carthagene.
Que de ses bords marécageux
L'Eure à grands flots d'argent sorte dans les prairies?
Qu'à pleines mains celui qui payra tous ces jeux ,
Jette l'or & les pierreries.
Mais , non , quand il en jetteroit
A l'honneur d'une telle fête ,
Je crois qu'encore il trouveroit
Des gens qui secoüroient la tête :
On ne peut jamais contenter
Sa femme & tout le monde , a bien dit la Fontaine.

(1) *Le grand Canal de Venise.*

(2) *Il y a un petit Convent de Cordeliers dans le Parc d'Anet.*

L'un plus que l'autre en voudroit emporter,
Et l'on pourroit ensanglanter la Scene.
Pour ne faire entrer sur les rangs
Que les combats que l'allégresse inspire,
Qu'on serre l'or, source des différends,
Et que l'on ne songe qu'à rire.
Que de bon vin chez soi chacun pourvû,
Célébre ce grand jour, & le marque en son livre;
Qu'enfin ce jour la Fleur s'enyvre,
[1] Phénoméne non encor vû.
Qu'en beaux carousels & tournois
On fasse de grandes dépenses.
Que ne puis-je en galant harnois
Aller y rompre quatre lances,
Et de mon adresse ébahi
Rendre le spectateur des fêtes
Entre moi seul & Dufaï, [2]
Balançant sur le prix des têtes?
Qu'on n'entende par-tout que cris
De *Vivat*, & des chants de joie,
Et que l'on prodigue les prix,
Et pour l'arquebuse, & pour l'oie.
Que le vainqueur soit haut placé
Sur un char que mene Grand'erre,
[3] Sonnet... Mais Sonnet a versé,
Je donne aussi du nés à terre.

(1) *Contre-vérité aussi grande que si l'on la disoit du lever du Soleil.*

[2] *Officier de la Compagnie des Gardes de M. de Vendôme. Il étoit non-seulement Cavalier au siége de la Rochelle, mais Brigadier dans sa Compagnie. Or en ce temps là les Cavaliers avoient de grandes moustaches, & les Cornettes étoient beaucoup plus vieux qu'aujourd'hui les Mestres de Camp.*

(3) *Vieux Cocher, grand versfeur.*

EGLOGUE.

Miſe en Muſique par M. Lully, fils du célébre M. Jean-Baptiſte Lully.

Chantée à Anet devant Monseigneur *le de Février 1691.*

DAPHNIS, MENALQUE, PALEMON.

Daphnis.

Le fils du grand Sylvandre honore ces hameaux
De ſon auguſte préſence :
Bergers, par mille chants nouveaux
Signalons aujourd'hui notre reconnoiſſance.

Menalque.

Que pouvons-nous entreprendre
Qui faſſe éclater mieux
Que de remplir ces lieux
D'autels, d'encens, de vœux en l'honneur de Sylvandre ?
Commençons par chanter ſes vertus, ſes exploits.

Palemon.

Les Muſes manqueroient de voix
Pour un deſſein ſi téméraire.
Soyons zélés ſans être trop hardis :
Au fils de ce Héros efforçons-nous de plaire,
L'encens qu'on brûle pour le fils
Eſt toujours agréable au pere.

DAPHNIS.

Sur la terre & dans les cieux
Tout eſt plein de ces exemples :
Quand Mercure, Apollon, & Bacchus ont des Temples,
C'eſt un honneur qu'on rend au Souverain des Dieux.

MENALQUE.

L'Olympe approuve ces partages,
Sylvandre y trouvera de ſecrettes douceurs.
Il regne ſeul dans nos villages :
Mais ſon fils avec lui regne dans tous les cœurs.

PALEMON.

Que cet auguſte fils occupe vos muſettes,
Que leurs plus agréables ſons
Soient d'un ardent reſpect les tendres interprétes.
Je donnerai pour prix mon chien & deux houlettes,
A qui dira pour lui de plus nobles chanſons.

DAPHNIS.

Athénes de Minerve a reçu mille graces,
Rome eſt de Mars le célébre ſejour,
Thébes du Dieu du vin, Delphes du Dieu du jour,
Et Cithére & Paphos des Amours & des Graces.
Mais ſi nos vieux ormeaux,
Nos jeunes bois, nos prés, nos voix, nos chalumeaux
Au Fils du grand Sylvandre ont le bonheur de plaire,
Rome, Athenes, Paphos, Delphes, Thébes, Cithere,
Vous ne valez pas nos hameaux.

MENALQUE.

Le Printemps de ſes fleurs embellit nos prairies;
L'Eté fait mûrir nos moiſſons,
L'Automne de ſes fruits remplit nos Bergeries,

Le triste Hyver déplaît par ses glaçons;
Mais si le Heros que je chante
N'attend pour nous quitter que la saison riante,
Froids Aquilons, vous faites nos plaisirs,
Nos beaux jours finiront au retour des Zéphirs.

DAPHNIS.

Ce séjour si charmant n'est qu'un désert affreux
En son absence.

MENALQUE.

Un moment de sa présence
Suffit pour nous rendre heureux.

DAPHNIS.

Par elle tous nos soins, tous nos soucis nous quittent,
Rien n'en peut mieux exprimer le pouvoir,
Nous cherchons autant à le voir
Que ses ennemis l'évitent.

MENALQUE.

La Déesse des Amours
Rend son repos plein de charmes.

DAPHNIS.

Mars l'accompagne toujours
Aussi-tôt qu'il prend les armes.

MENALQUE.

Qu'il brille dans le sein de l'Empire des Lys,
Qu'il aille se couvrir d'une noble poussiere,
Il est par-tout l'image de son pere....

PALEMON *en l'interrompant.*

Que dirois-tu de plus? Viens recevoir le prix.



VERS

Pour être chantés à un Souper qu'on donna à Monſeigneur le Grand-Prieur, en 1686.

RIen n'eſt comparable au Héros
Dont notre table eſt honorée;
Il ſurpaſſe en beauté le fils de Cithérée,
Il boit mieux que le Dieu des pots,
Il a le port, la noble audace,
La valeur du Dieu de la Thrace,
Pareils mépris pour les hazards.
Enfin telle eſt leur reſſemblance,
Que la ſeule Venus entre ce Prince & Mars
Pourroit faire la différence.

A MONSEIGNEUR DE PHELYPEAUX,

SECRETAIRE D'ETAT,

Pour le remercier de l'honneur de ſon ſouvenir pendant que j'étois au Siége de Valence, en 1696.

RONDEAU.

QU'avec des Vers avoués du Parnaſſe,
A Mecenas Clio préſente Horace,
On n'en ſera ni ſurpris, ni jaloux:
Mais, moi, par où m'être attiré de vous
Tant de bontés? Ce bonheur me ſurpaſſe.

J'en ſuis ſi fier que j'eſſuirois les coups
Que de Valence on fait pleuvoir ſur nous;
Si l'on n'étoit repouſſé d'une place
Qu'avec des Vers.

Vous avez trop excité mon audace,
Et déformais qu'eſt-il que je ne faſſe?
Sans être heureux les Poëtes ſont fous.
Mais quelque vain qu'on ſoit d'un ſort ſi doux;
On n'oſeroit répondre à votre grace
Qu'avec des Vers.

Sur ce que pendant ce même Siége de Valence on confondoit ſouvent le nom de M. de Lapara avec le mien, & qu'à tous momens on diſoit l'un pour l'autre.

RONDEAU.

POur Lapara mainte charette traîne,
Cet attirail qui groſſit le Domaine,
Et les tréſors de l'avare Pluton;
Comme mortiers, bombes, poudre, canon.
Don Colmenere (1) en a chaude migraine.

Je n'en ai moins, & l'yvrogne Goulon (2),
Par quiproquo pourroit jetter ſon plomb
Sur Palaprat, tant il a grande haine
Pour Lapara.

(1) *Il défendoit la Place.*
(2) *Il commandoit l'artillerie de la Place.*

Or s'il alloit faire cette fredaine
De m'honorer de la mort d'un Turenne,
Si prompte mort prévient l'art d'Apollon;
Et je m'en vais changer exprès de nom;
De peur qu'un coup étourdi ne me prenne
Pour Lapara.

A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE MAUREPAS,

SECRETAIRE D'ETAT,

Pour répondre à une Lettre dont il m'avoit honoré, dans laquelle il nous traitoit, M. Campistron & moi, de Castor & Pollux, pendant l'assemblée des Etats Généraux de la Province de Languedoc, dont j'avois l'honneur d'être en qualité de Député de la Ville de Toulouse.

A Montpellier, le 28 de Novembre 1697.

JEune Ministre, héritier de l'Atlas
Qui de l'Olympe est l'appui nécessaire,
Accoutumé par les soins d'un tel pere,
A voir ce poids, & ne t'étonner pas;
Contente-toi, généreux Maurepas,
De m'honorer de tes Lettres fréquentes:
De ta bonté ces marques surprenantes
Dans mon pays font assez de fracas,
Et sur les bancs déja de nos Etats
On va chercher ma naissance, ma vie;
De mes ayeux on fouille les cercueils;
Prélats, Barons, tous me portent envie.

Jamais faveur fut-elle ſans écueils ?
De trop d'éclat la grandeur eſt ſuivie.

Appelle-moi, lorſque tu m'écriras,
Mainard, Racan, Voiture, la Fontaine,
Et donne-moi des Héros d'Hypocréne,
Les plus beaux noms autant que tu voudras,
Je n'en croirai que ce que j'en dois croire,
Et jouirai cependant d'une gloire
Dont mille gens ne s'appercevront pas.
Mais de Caſtor, de Pollux, je te prie,
Retranche-moi les noms trop glorieux ;
De ſi grands noms paſſent la raillerie.
Dès qu'un mortel s'éléve au rang des Dieux,
A tout le monde il fait ouvrir les yeux.
Je ne puis voir ſans une crainte extrême
Tous les dangers de la grandeur ſuprême.
Pour la pouvoir regarder ſans effroi,
Il y faudroit être né comme toi.
Je ne chéris que les honneurs paiſibles,
Point de bonheur qui faſſe tant de bruit :
Trop de fortune a des revers terribles,
Tu vas le voir dans l'exemple qui ſuit.

LE POIRIER.

CONTE.

AU temps jadis qu'on avoit ſur les Dieux
Une croyance abſurde & ridicule,
Et que l'abus fut tel, qu'en quelques lieux
Le Singe étoit en même rang qu'Hercule ;
Dans un Village aſſez près de chez nous,

(Peuple forti du Tectofage antique,)
Etoit gifant fur la place publique
Un vieux tronc d'arbre abandonné de tous,
En fon vivant Poirier, dit la cronique.
Poires porter n'étoit pas fa vertu,
Ombrage moins. N'étant d'aucun ufage,
Pauvre Poirier par le commun fuffrage,
A coups de hache un jour fut abattu.
Le voilà donc étendu dans la place
Tout de fon long Recevant mille affronts,
Et des enfans, & de la populace,
Jufqu'à fervir de mangeoire aux grifons
Dans les marchés. Que tes métamorphofes,
Déeffe aveugle & fourde à tant de vœux,
A ton caprice expofent toutes chofes!
Par un chemin de myrtes & de rofes
Mene un magot chez le fexe amoureux;
En braffelets fais porter les cheveux
D'une guenon recrepie à vingt dofes;
Fais un Seigneur d'un maltotier, d'un gueux;
Ce peu que j'ai, prens le encor, tu le peux,
Viens attaquer mon humeur fi tu l'ofes.

Sur un Poirier c'eft trop moralifer;
Reprenons donc l'hiftoire de notre arbre.
Un Prêtre en vain vouloit folemnifer
Un vieux Mercure. Il n'étoit pas de marbre,
Ains d'un bois blanc, mol & prompt à s'ufer.
A peine encor connu de quelque vieille,
Au Dieu tantôt il tomboit une oreille,
Et puis un bras. Il n'ofoit l'expofer:
On eut été tenté de meprifer
Jupiter même en figure pareille.
Il faut des Dieux dorés pour impofer.
Le Prêtre fin du Temple du Village

Avoit de quoi son malheur réparer:
Son pere étoit Sculpteur, lui de dorer
Avoit jadis fait son apprentissage
Avant d'entrer aux Mysteres sacrés.
Pour faire un Dieu tout brillant de lumiere,
Tout battant-neuf, à nos Maîtres-Jurés,
Il ne manquoit qu'une bonne matiere:
Mais bonne ou non, qu'importe ? Et que ne peut
Un ouvrier de qui les mains excellent!
Ah! par ma foi quand l'or & l'art s'en mêlent,
On fait un Dieu de tout ce que l'on veut.
Saule, Poirier sert dans la conjoncture;
Et, n'en déplaise au proverbe ancien,
Tout bois n'est propre à former un Mercure:
C'étoit déjà chose facile & sûre,
Quand la façon sur-tout ne coûtoit rien.
Témoin ce tronc rebut de la contrée:
On le façonne & peint en camayeu;
Est-il brillant, doré, mis en beau lieu,
De mille sots l'Idole est révérée,
Et chacun vient rendre hommage à ce Dieu.
Son Prêtre étoit riche comme un augure,
S'il avoit sçu ménager l'aventure.
Joignant l'erreur à la dévotion,
Il se perdit par trop d'ambition:
Il ne sçavoit vanter qu'à toute outrance
Et son Mercure & sa protection.
Ce n'étoit rien, s'il n'eut eu l'imprudence
De l'étaler à la Procession.
Vous vous montrez, c'est-là votre ruine,
Riches mortels élevés du néant;
Toujours le peuple a quelque fainéant
Trop curieux d'aller à l'origine.
Tel fainéant à ce Dieu fut fatal.
On le portoit en pompeux équipage;

Pour son malheur un vaurien du village
Le vit passer ; c'étoit le Maréchal,
De son quartier le goguenard banal,
Dont les bons mots passoient pour des oracles.
Il s'écria, l'indiscret ! le brutal !
Portons nos vœux à d'autres tabernacles,
N'aurions-nous pas honte de le prier ?
Quoi, c'est donc là ce faiseur de miracles ?
Le plaisant Dieu ! nous l'avons vû Poirier.

L'ORIGINE DU FARD,

OU

METAMORPHOSE D'HEBÉ

EN VIEILLE.

QUe ne peut de dépit une femme embrasée,
Qui voit, ou qui croit voir, sa beaute méprisée:
La jalouse Junon dans son emportement
Immola tout le sexe à ce ressentiment.
Pour marque de victoire à peine à sa Rivale,
Paris eut fait le don de la Pomme fatale,
Que sur son char aîlé cette Reine des Dieux
S'éloigne avec fureur de ce Juge odieux.
Temoins de son affront, sûrs de sa violence
Les Dieux, Jupiter même, évitoient sa présence;
A ses bouillans accès tout cherche à se cacher,
Iris seule en tremblant ose encor l'approcher.
Mais Junon l'immolant au couroux qui l'anime,
En fait de son chagrin la premiere victime.
Elle accuse ses soins & sa dexterité,

Soupçonne son devoir & sa fidélité,
Que Venus n'a vaincu que par sa négligence;
Qu'avec cette ennemie elle est d'intelligence,
Enfin tout ce qu'exhale un transport furieux.
J'ignore, dit Iris, quel sort injurieux
Insultant à la fois mon zéle & ma foiblesse,
Irrite contre moi mon auguste maîtresse:
Mais pour justifier vos charmes & mes soins,
Je ne veux près de vous que vos yeux pour témoins.
Oui, vos yeux décidant cette illustre *querelle*,
Vous ont dit mieux que moi Junon est la plus belle;
Et si vous n'eussiez crû qu'ils ne te trompoient pas,
Eussiez-vous exposé d'equivoques appas?
Des aveugles humains connoissant le caprice,
N'en connoissiez vous pas le foible & l'injustice,
Et que chez eux l'erreur, le gain & les amis,
Font bien d'autres affronts chaque jour à Themis?
Que fait donc contre vous, favorable ou contraire,
Le suffrage impuissant d'un Juge mercenaire,
Dont Venus sous l'appas d'un present corrupteur,
Même en votre présence a suborné le cœur?
Ce captieux Arrêt doit peu la rendre vaine,
Venus n'a triomphé qu'à la gloire d'Heléne,
Avec moins de beauté tout autre de Paris,
Par le même artifice eût obtenu le prix.
Ah! s'il m'avoit fallu par de secrets mystéres
Prêter à vos appas des graces étrangéres,
J'aurois bien sçû.. mais non, de semblables secrets,
N'auroient pû qu'offenser vos souverains attraits.
Rien n'en peut relever l'éclat incomparable,
Et j'aurois fait sans doute un crime inexcusable.
A ces mots, suspendant son mortel déplaisir,
Junon céde a l'attrait d'un curieux désir.
Elle interrompt la Nymphe, & veut qu'elle l'instruise . . . .

Du mystére nouveau que sa bouche déguise.
En vain à s'en défendre Iris veut persister,
En vain elle s'efforce à lui représenter
Que c'est un artifice abjet, indigne d'elle,
Puerile recours d'une foible mortelle,
Que la nature avare ou les ans outrageux,
Ont frustré des faveurs d'un aspect gracieux.
Inutiles raisons, piquante résistance,
Ce refus prolongé deviendroit une offense,
Elle veut être instruite, & par de prompts essais,
Des secrets révélés éprouver le succès.
Iris pour satisfaire à son impatience,
De l'Olympe à l'instant sur la terre s'élance,
Où bien-tôt on la voit errant de toutes parts,
De son Art rassembler les élémens épars.
Tantôt aux champs de Créte, on la voit, de l'argile
Séparant la ceruze & le plâtre fragile;
Tantôt des bords du Tage aux portes du matin,
Tirant le vermillon ou cueillant le carmin.
Les racines des bois, les herbes des campagnes,
Le glayeul des marais, les plantes des montagnes,
Tout sert à son dessein, fleurs, fruits & minéraux,
Et la graisse & le suc des plus vils animaux.
Sa main même descend dans les humides plaines,
Pour y sonder les reins des profondes Baleines.
Rien n'echappe à ses soins dans le vaste Univers.
Puis ayant contemplé tant de sujets divers,
Elle en range avec choix le confus assemblage,
Et dès lors commençant d'en préparer l'usage,
Elle infuse, distile, extrait, congéle, fond,
Filtre, calcine, cuit, mêle, broye & confond.
Enfin de chaque corps detruisant la structure,
Tout change sous sa main d'état & de figure.
Comme on voit entourés de vases & de feux,
Ces avides mortels, ces hommes ténébreux,

Qui pour l'or haletans d'une ſoif abuſive;
Cherchent dans leurs fourneaux la pierre fugitive.
Telle paroît la Nymphe entre mille vaiſſeaux,
Compoſant, arrangeant ſes pâtes & ſes eaux.
Enfin pour conſommer le curieux myſtére,
La chaleur du Soleil lui paroît néceſſaire:
Du criſtal le plus pur mille globes polis,
De ces mixtes divers à l'inſtant ſont remplis,
Et ſur l'azur des Cieux bientôt Iris qui vole,
En ſuſpend un ſillon de l'un à l'autre pole.
A peine le Soleil quitte le ſein des mers,
Qu'il admire, ſurpris, ce grand arc dans les airs,
Dont le brillant, au ſien diſputant l'avantage,
En cent & cent couleurs lui montre ſon image.
Il voit avec plaiſir dans ce cercle ſi beau,
D'un tiſſu de ſoleils naître un Soleil nouveau.
Charmé de rencontrer un objet qui l'imite,
Il aime à contempler ſa beauté reproduite,
Et de ſes vifs rayons les feux étincelans,
Se jouant au travers des criſtaux chancelans,
Et prenant des liqueurs la diverſe teinture,
Par mille inflexions nuancent la tiſſure
De cet anneau charmant dont l'émail précieux
Enrichit la nature & ravit tous les yeux;
Aux plus adroites mains, modéle inimitable,
Et d'un pinceau mortel, écueil inévitable.
Cependant tout eſt prêt, & l'agiſſante Iris
Vole pour l'annoncer au céleſte lambris.
Junon entre ſes mains ſans tarder davantage,
Livre impatiemment ſa tête & ſon viſage;
Et la Nymphe bientôt ſous ſes agiles doigts
Fait obéir le fard pour la premiere fois.
Comme on voit ſous l'objet que le pinceau fait naître,
La toile à chaque coup changer & diſparoître,

Tels

Tels on voit éclipser sous le fard qui les peint,
De la Reine des Dieux & les traits & le teint.
L'œil n'apperçoit plus rien de ce qu'il vit en elle,
Ses cheveux même ont pris une couleur nouvelle,
Ses yeux seuls échappés sont les uniques traits
Qu'on reconnoît encor dans ce nuage épais,
Que le goût d'une femme est facile à séduire!
Junon dans cet état s'applaudit & s'admire,
Et préfére sans peine à sa propre beauté
Le frauduleux éclat d'un visage emprunté.
Je suis contente; Iris, de votre diligence,
Et cet art doublement assure ma vengeance,
Dit-elle, oui, je puis effacer désormais,
Des plus rares beautés les plus brillans attraits.
Je prévois que mon sexe usant des mêmes charmes,
Va bien-tôt contre moi prendre mes propres armes,
Mais loin d'en détourner l'ambitieux orgueil,
Que dans cet orgueil même il trouve son écueil?
Oui, j'en atteste, ô Stix, ton onde vengeresse!
Quiconque entreprendra, soit mortelle ou Déesse,
D'employer un secret pour moi seule inventé,
Un opprobre éternel suivra sa vanité.
A ces funestes mots tremblants pour leur Empire,
Les Amours, à Venus, allerent tout redire.
Déja les Dieux en foule au Nectar appellés,
Autour de Jupiter s'étoient tous assemblés,
Leur fiere Souveraine étoit seule attendue,
Elle paroît, elle entre, & la troupe à sa vûe,
Par son air interdit, & ses regards confus,
Demande encor Junon qu'elle ne connoît plus.
A peine son époux la connoît-il lui-même.
Un murmure succéde à la surprise extrême,
Et déja chaque Dieu de tant d'éclat épris,
Doute s'il doit souscrire à l'Arrêt de Paris.

Mais l'aimable Venus que ce doute intéresse,
Riant des faux attraits qu'étale la Déesse,
Et tournant tendrement ses regards pleins d'appas
Sur la brillante Cour qui suit toujours ses pas,
Calma par ce discours l'auguste multitude,
Et des esprits flottans fixa l'incertitude.
O vous, de mon empire, ornemens glorieux,
Des droits de votre Reine appuis victorieux,
Aux accens de ma voix toujours plus attentives,
Jeunes Nymphes venez, & vous Graces naïves,
Vous, qu'on cherche par-tout où mon pouvoir s'étend,
Venez confondre ici les piéges qu'on vous tend.
Que la sincerité par un triomphe illustre,
De la fraude aujourd'hui reçoive un nouveau lustre ?
Et faisant éclater vos charmes ingénus,
En condamnant Junon justifiez Venus.
Instruisez l'Univers qu'aimable par soi-même,
Elle ne connoît point d'indigne stratagême,
Que pour surement plaire on la doit imiter,
En suivant les leçons qu'elle va vous dicter.
Junon, de la beauté, m'a disputé l'empire,
N'ayant pû l'obtenir, elle veut le détruire,
Tel est le but caché de son déguisement,
Qu'elle a même affermi d'un éternel ferment.
Mais si pour votre gloire à mes avis fidéles,
Vous sçavez estimer vos beautés naturelles,
Et faire honneur aux dons que vous avez reçûs,
La victoire est à vous, ses désirs sont déçûs.
Non, non, pour s'attirer de tendres sacrifices,
L'empire de Venus n'admet point d'artifices.
Tout prestige est banni de son aimable Cour,
On y voit toujours nud regner le tendre Amour,
Simple & naïf enfant qui cherche la franchise,

Et fuit d'un pas craintif celui qui se déguise :
Le vrai seul qui dans tout peut se faire estimer,
Seul a droit de lui plaire & de s'en faire aimer.
Que chacun de vous de son sort satisfaite,
N'ambitionne point une beauté parfaite ?
Fuyez de ce désir l'aiguillon séducteur ?
Peu d'objets ont joui de ce présent flateur
Qui n'a pas toujours fait des conquêtes certaines,
Les plus nombreux captifs, ni les plus fortes chaînes,
Et qui sur les yeux seuls faisant impression,
A causé moins d'amour que d'admiration.
Mais combien a-t-on vû foibles en apparence,
D'objets peu redoutés illustrer leur puissance !
Combien, moins éclatans mais plus heureux vainqueurs,
A ces grandes beautés ont-ils ravi de cœurs !
La nature féconde & les Dieux toujours sages,
En variant les traits de leurs divers ouvrages,
Pour former un lien qui les réunit tous,
Ont varié des cœurs les penchants & les goûts.
Chacun a reçû d'eux & son attrait pour plaire,
Et pour être touché son foible nécessaire.
Ici la blonde tendre excite des soupirs,
Là, la brune plus vive allume des désirs.
Souvent deux beaux yeux seuls ont saisi l'avantage
Sur les traits achevés du plus parfait visage ;
Une main bien formée, un agréable ris,
Sur mille autres appas ont remporté le prix.
Un port noble, facile, une taille élégante,
Les tendres mouvemens d'une danse charmante,
Les sons mélodieux d'une touchante voix,
Sçavent fixer une ame & lui donner des loix.
Dans les flots séduisans d'une tresse volage,
Combien de libertés ont fait un doux naufrage.

Il n'eſt pas juſqu'aux pleurs naïvement verſés,
Qui ſçavent amolir les cœurs les plus glacés.
C'eſt ainſi qu'en naiſſant parmi l'humble fougére,
Chaque fleur a le don de plaire à ſa bergére:
Et ſi le blond Narciſſe y fait des partiſans,
La brune Violette y fait des courtiſans.
Et l'on ne vit jamais ſur l'émail d'un parterre,
Quand Flore & les Zéphirs viennent parer la Terre,
L'Hyacinthe ou l'Oeillet de leur ſort mécontens,
Pour la blancheur du Lys quereller le Printems,
Ni le Lys demandant une métamorphoſe,
Se plaindre aux Lys voiſins du vermeil de la Roſe.
Par des ſoins étrangers on riſque d'effacer
Le ſeul air qui plaiſoit & qu'il falloit laiſſer.
Dans le champ des Amours pour gagner la victoire,
Il faut moins d'appareil que l'on ne veut le croire;
Un ajuſtement ſimple, un déſordre innocent,
Une treſſe livrée au Zéphir careſſant,
Portent ſouvent aux cœurs des atteintes plus ſûres
Que l'attirail nombreux des ſuperbes parures.
On laiſſe échapper l'ame en amuſant le goût,
Et pour vouloir trop plaire on ne plaît point du tout.
Un ruiſſeau dans ſon cours a d'autant plus de grace,
Qu'il peut ſuivre ſans art la route qu'il ſe trace;
Et les tendres oiſeaux ſont d'autant plus touchants,
Que la nature ſeule enfante leurs doux chants.
Les fleurs ne vont chercher leur aimable peinture
Que dans le pur thréſor de la ſimple nature;
Et par là ſeulement pouvant toujours charmer,
Leurs appas défaillans ſe font encore aimer.
Mais tous ces agrémens n'ont qu'une vaine amorce,

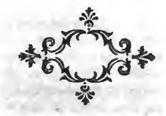
Si des beautés de l'ame ils ne tirent leur force ?
Si pour les animer ce feu divin ne luit,
Ce sont de belles fleurs qui se fanent sans fruit.
Les dons de l'ame seuls inépuisables sources,
Ont pour se faire aimer d'éternelles ressources;
C'est leur lustre charmant qui sçait tout embellir,
Et que l'effort des ans ne peut jamais vieillir.
Le généreux penchant d'une ame bienfaisante,
L'égalité d'humeur. la douceur complaisante,
Le tour d'esprit aisé, le discours gracieux,
Plaisent sans le secours ni du teint ni des yeux.
Un cœur sincére & franc pour gagner tout le monde,
Laisse peu consulter si l'on est brune ou blonde.
Les innocens transports d'un naïf enjoûment,
N'ont besoin pour charmer d'aucun autre agrément.
Et que ne dompte point cet attrait invincible,
Ce doux *Je ne sçai quoi*, si caché, si sensible,
Qui s'empare d'un cœur par d'inconnus ressorts,
Soit qu'il parte de l'ame ou resulte du corps,
Invisible vainqueur autant qu'inévitable,
Sentiment toujours vif, toujours inexprimable,
Riche present des Dieux avec qui tout sied bien,
Tout enchante, & sans qui tout le reste n'est rien.
Ainsi donc que chacun s'étudie & s'éprouve,
Et cultive avec soin l'heureux fond qu'il se trouve.
Il suffit, à qui veut en faire un digne emploi,
Sans mandier ailleurs un bien qu'on trouve en soi.
Toute affectation est comique, insipide,
Que la nature en tout soit votre unique guide;
Elle honore toujours qui l'honore & la suit,
Et punit les mépris de quiconque la fuit.
Ainsi, que votre teint jamais ne se colore,
Que du rouge innocent que l'honneur fait éclore.

C'est-là l'unique fard que vous devez chercher.
Mais que d'un éclat faux vous vous laissiez toucher !
Que vos coupables mains, suppôts de l'imposture,
Dégradant vos appas insultent la nature !
Que d'un masque effronté votre teint soit couvert !
C'est ce qu'impunément Venus n'eut point souffert :
Mais Junon me prévient, & loin de m'en défendre,
Quiconque à l'imiter se laissera surprendre,
Que d'un prompt châtiment l'ineffaçable affront,
Flétrisse pour jamais son téméraire front.
Que le plâtre, les eaux, vieillissent la jeunesse,
Et par d'affreux dégoûts diffament la vieillesse.
Que leur risible aspect soit dans ses plus beaux jours,
Et la fable des jeux, & l'effroi des Amours.
C'est à moi d'en jurer, & non à ma rivale,
Par les difformes eaux de la Rive infernale :
Elles entendront mieux mon serment que le sien;
Ce sont ici mes droits, & Junon n'y peut rien.
Elle dit. Qui n'eût crû que Junon démentie,
Verroit périr le fruit de sa jalouse envie ?
Mais hélas ! que ne peut l'amour de la beauté !
Et toi Tyran flatteur, bisarre nouveauté !
Ah, si chacun de vous, maître absolu d'une ame,
N'a que trop d'ascendant sur l'esprit d'une femme,
Que n'y pouvez-vous point quand vous vous unissez !
Hebé ne crut que trop vos conseils insensés.
De la Reine des Dieux cette fille si chere,
La premiere fut prise aux piéges de sa mere.
Hebé jadis du ciel l'agrément & l'honneur,
En qui brilloit toujours la jeunesse en sa fleur,
Par le Maître des Dieux sur toute autre choisie,
Pour verser le Nectar & servir l'Ambroisie,

Lasse du sort charmant dont elle jouissoit,
Méprisa tous les maux dont on la ménaçoit?
Elle court en aveugle à son ignominie,
Brûlant du vain desir d'être encore embellie,
Desir d'autant plus vif sur son cœur éperdu,
Que le moyen venoit d'en être défendu.
Elle poursuit Iris, la flatte, la caresse,
Et de tant de raisons l'importune & la presse,
Qu'enfin elle réduit la Nymphe à consentir
Au projet de sa perte, & de son repentir.

D'abord en combattant la pudeur gémissante,
Elle ne touche au fard que d'une main tremblante,
Le tourne en cent façons, hésite, s'aguerrit,
L'applique en rougissant, se regarde & sourit.
Mais l'audace bien-tôt s'accroissant par l'audace,
On la voit à grands traits, prodiguant sur sa face
Et le rouge & le blanc l'un sur l'autre entassés,
Et ne croyant jamais en avoir mis assez.
Du châtiment prédit ne sentant nulle atteinte,
Elle brave le Styx, & s'applaudit sans crainte.
Toutefois elle n'ose encore avec éclat
De ce premier essai divulguer l'attentat;
Pour ramener son teint à son lustre ordinaire
Elle descend au bord d'une onde pure & claire,
Jadis de sa beauté l'unique supplément,
De sa honte aujourd'hui le fatal instrument.
Helas! ses flots à peine ont coulé sur sa jouë,
Qu'ils font sortir des traits que son œil désavouë.
A ce terrible aspect elle plonge soudain
Et replonge dans l'onde une timide main,
Et croit à force d'eaux effacer cet outrage;
Mais plus elle s'efforce, il paroit davantage:
Elle fatigue en vain le liquide crystal,
Chaque goute nouvelle étale un nouveau mal.
Déja de toutes parts elle voit son visage

Dépouiller triftement tous les traits de fon âge :
Alors en déteftant & Junon & le fard,
Elle implore Venus & le Stix, mais trop tard.
Ses couleurs autrefois fi vives, fi fleuries,
Tombent, aridement éteintes & flétries ;
De fon front fi poli l'yvoire fpacieux,
Mollement s'étrecit en replis tortueux :
L'incarnat toujours frais de fa bouche riante,
Cede au bluâtre éclat d'une pâleur mourante.
De fon front denué les cheveux défertant,
A leur treffe échappés tombent en ferpentant.
Telles on voit voler par l'hyver détachées,
Du faîte des forêts les feüilles deffechées.
Hebé n'apperçoit plus dans ce débris affreux
Que le fpectre d'Hebé, ruiné, ténébreux,
Et pour combler enfin la vengeance promife
A la témérité de fa folle entreprife,
A peine elle paroît aux yeux des Dieux furpris ;
Qu'elle devient le but de leurs piquans mépris.
Jupiter ajoutant encore à la vengeance,
Lui défend pour toujours fa table & fa préfence.
Dans l'accablant excès de fa confufion,
Elle voulut rougir de fa punition,
Mais l'aimable pudeur précédant tout le refte ;
Au feul attouchement du compofé funefte,
De ce poifon malin effet prodigieux,
Avoit fui pour jamais fon front audacieux.



A M. DE LA CHAPELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Receveur Général des Finances, &c.

Au mois de Juin 1698.

Pour le prier de prévenir M. d'Argenson en ma faveur sur un Jeu qui étoit chez moi.

EPISTRE.

TOi, qui du sacré Mont fis d'abord un beau choix ;
Mais qui n'y bornant pas toutes tes espérances,
As sçû cultiver à la fois
L'Académie & les Finances ;
Toi, qui viens d'allier Plutus & les neuf Sœurs,
Exemple peu fréquent d'une union si belle ;
Qui peux joindre à ton gré d'une façon nouvelle,
Les chiméres du Pinde aux solides douceurs :
Tu sçais l'art de jouir de ces douceurs solides,
Range des coffres forts dans le sacré Vallon,
Et fais porter aux arbres d'Apollon
Les pommes d'or des Hespérides.

Fais seulement connoître à ce grand Magistrat,
Des ordres de la Cour équitable interpréte,
Les mœurs, l'esprit de Palaprat,
Ton Confrére fidéle en plus d'un Doctorat,
Et ton antipode en recette.
Réponds-lui de mon cœur & de ma probité,

L v

Donne-lui pour garants les murs du Tectosage ;
Dis-lui qu'il fut soumis à mon autorité,
Que de mes Consulats sa Ville a plus d'un gage;
Qu'après quinze ans d'absence, aimé, chéri des
miens,
Présent à mes concitoyens,
Je suis choisi par ma Province
Pour être un de ses Députés,
Et pour représenter au Prince
Nos besoins & nos libertés.
Ajoute encore un trait après ces caractéres,
Tu ne l'ignores pas. L'honneur dont je jouis
Auprès des deux célébres Freres,
Issus du sang Auguste à qui l'on doit LOUIS.
Mon éloge est fini, parlons de mes affaires.

Nombre de gens chez moi s'assemble chaque jour,
Non pour y commenter quelque Bible suspecte,
Ni pour examiner de la naissante secte
L'impertinent & fanatique amour.
On y vient pour jouer, il faut trancher la chose :
Mais quels Joueurs? tous gens choisis,
Tous purs & blancs comme les lys,
Et tous flairans mieux que la rose.
Là le Chevalier du hazard
Ne hazarde pas de paroître,
Il peut chercher quelqu'autre part
A signaler ses coups de maître.
Chez moi le Bourgeois ingénu
Est préféré, parce qu'il est connu,
Au fin Marquis de l'industrie.
L'argent & les joueurs, tout est de bon aloi,
Et l'on fait une enquête, en arrivant chez moi,
De vie & mœurs, & de patrie.

Pour la maniére de jouer,
Elle est toujours douce & paisible,
Pas le moindre incident; & c'est un fait plausible
Que l'envieux doit avouer.
On n'entend pas un mot dont l'oreille s'offense,
Je dis l'oreille d'un Caton:
Le bruit supérieur est celui du jetton,
Et tout, jusqu'à la femme, y garde le silence.
On n'y distingue point l'heureux du malheureux,
Au moindre emportement personne ne s'échappe;
Et c'est ainsi qu'on joueroit à la Trape,
Si ces Peres jouoient entr'eux.
L'usurier y pourroit de ses chiffres divers
Sans être interrompu calculer ses escomptes;
Si la Fontaine étoit, il y feroit ses Contes:
Moi-même qui t'écris, j'y compose ces Vers.
La paix y regne enfin; & la friponnerie
Perd tout espoir de s'y glisser;
Et j'apprends cependant qu'on a voulu tanser
Les innocens plaisirs de cette coterie.
Bruit, tumulte, fracas, désordre, carillon,
Artifice, tours de souplesse,
Termes dont on pourroit allarmer la sagesse
Du Commissaire Gorillon,
Rien n'y fut oublié.... Je ne puis trop louer
Du prudent d'Argenson le zéle infatigable;
Il a rendu son nom aux fripons formidable,
Et tous leurs vains projets sous lui vont échouer:
Il poursuit tous les jours d'un courroux légitime,
L'adresse qui produit plus de maux que le crime;
Car enfin vingt voleurs sur la roue ont fini,
Depuis que Dorilas vit & brille impuni,
Et que du revenu d'une pareille adresse,
Il traite ses amis & meuble sa Maîtresse.
Combien de Dorilas par les loix oubliés

Redoutent d'Argenſon, ont ſes ſoins à combattre ?
Hardis Comédiens, mais fort humiliés,
Depuis que pour jouer ils n'ont plus de théatre.
Qu'il ne prenne pas ma maiſon
Pour une ſemblable caverne ;
Minerve y regne trop pour y ſouffrir Laverne ;
Les ſeuls jeux innocens ſont chez moi de ſaiſon.

Reveillé par un vif lutin,
Qui m'inſpire parfois des boutades heureuſes,
Je donne aux Muſes le matin,
Et l'après-dînée aux Joueuſes.
Dans des coins ignorés des profanes humains
Mon Apollon toujours ſe réſerve des caches,
D'où ſi Mercure vient il obſerve ſes mains :
Loin d'applaudir ſes tours : il les traite de lâches,
Il avertit tout haut, je les ſçais, je les crains,
Et mieux que moi, dit-il, Joueurs, (1) gardez vos vaches.
Peut-on imaginer plus de précaution ?
Mais ce n'eſt pas aſſez, ſi tu n'es caution,
Que de tous les mortels le mortel que j'honore
Avec autant de paſſion,
Ne prendra contre moi jamais d'impreſſion.
Tu connois qui je ſuis, mais d'Argenſon l'ignore.
L'aſyle qui me garantit
Des ſurpriſes du Commiſſaire,
Ne ſçauroit guérir mon eſprit
De la crainte de lui déplaire.

Je profite, je ceſſerois,
Si ce profit chez lui devoit me faire un crime ;
Et je préfére ſon eſtime
A tous les gains que je ferois.

(1) Boves per dolum amotas riſit Apollo. *Horat. lib.* 1. *Od.* 20.

A MONSEIGNEUR LE COMTE DE MAUREPAS, SECRETAIRE D'ÉTAT.

Sur ce que Monseigneur de Pontchartrain m'avoit fait ordonner la veille par M. Desgranges de faire cesser mon Jeu.

EPISTRE.

A Fontainebleau le 7 de Septembre 1698.

MInistre, en qui le don d'une heureuse naissance
A prévenu des ans la lente expérience;
Qui sur un grand modéle excitant tes désirs,
As aimé le travail dans l'âge des plaisirs;
Par ma faute exilé de la Cour du Parnasse,
Je n'ai recours qu'à toi pour obtenir ma grace;
Quel mortel fut jamais si bien dans cette Cour?
Tout est ouvert pour toi dans ce sçavant séjour;
C'est pour toi qu'à l'envi puisent dans leur fontaine
Calliope, Clio, Thalie & Melpoméne,
Et de tous ses secrets se confiant à toi,
On diroit qu'Apollon veut imiter ton Roi.

Ton pouvoir est si grand, ma faute est si légére.
Je donnois à jouer; & que pouvois-je faire?
Pouvois-je, Sous-Fermier de quelque Droit du Roi,

Ou de quelque Recette enchériſſant l'emploi,
Aux Fermiers Généraux parler avec emphaſe?
Et qui donc eût été ma caution? Pégaſe?
Va, va, m'auroit on dit, monté ſur ton cheval,
Attaquer la chimére. Eh! le franc animal!
On lui refuſeroit du foin à la Douane,
Et c'eſt là tous les jours qu'on lui préfére un âne.
J'aurois bien, né Gaſcon, & partant né pour Mars,
Malgré mes cheveux gris ſuivi ſes étendarts;
L'âge pour mes pareils n'eſt point une défaite,
Jamais Gaſcon n'eſt vieux, mais la paix étoit faite.
Guidé par tant d'Abbés; tant d'ignorans heureux,
J'aurois bien, ignorant & tartuffe comme eux,
Rendu de mes Sermons quelque grille jalouſe:
Mais garçon à Paris, j'ai ma femme à Toulouſe.
Enfin ne ſçachant plus à quel Saint me vouer,
Je te l'ai confeſſé, je donnois à jouer.
De cet égarement le Dieu des Vers s'afflige,
Et pour me ramener fait un jour ce prodige.

Dans l'enceinte du Temple un maronnier fameux,
Qui peupla tout Paris de ſes tendres neveux,
Lui ſeul vaut tout un bois. Là, pour devenir ſombre,
Le brillant Apollon n'emprunta que ſon ombre;
Caché de ſon feuillage il m'apprit mon devoir.
Je l'entendois parler & ne pouvois le voir:
J'en demande pardon aux vaillans de Garonne,
J'eus d'abord quelque peur, & crus être à Dodonne.
Il me tint ce diſcours. Tu cours après l'argent,
Et réſignes la gloire au Parnaſſe indigent.
Au mépris de mes dons ſans rougir tu t'amuſes
Dans un trafic honteux aux favoris des Muſes,
Et crois vers la fortune avoir pris un chemin
Plus court que Montoron, plus ſûr que Thevenin.

Ce gain, détrompe-toi de ton erreur extrême,
Comme il vient aisément, s'en retourne de même.
Déja devenu fat, en nouveau Financier,
Tu consultes le goût d'un adroit Tapissier,
De lits & de sophas médites la dépense:
Imbécile, est-ce ainsi qu'étoit meuble Terence ?
Cet appas des tributs payés par les Joueurs,
Va gâter ton esprit & corrompre tes mœurs.
Quoi, ton avidité ne peut être assouvie
Par tout ce qui conspire au bonheur de la vie ?
Et que te manque-t-il, mortel trop fortuné ?
Tout est chez les Heros à qui je t'ai donné;
Plaisirs, fortune, honneurs, tout se trouve à leur
plaire:
L'un & l'autre en bonté n'a d'égal que son frere.
Tout favoris qu'ils sont de Mars mon ennemi,
Je les aime, & pour eux j'ai mille fois frémi.
Comblé de leurs bienfaits quel souci te dévore ?
Quel sordide démon peut t'agiter encore ?
Connois-tu ton bonheur, ingrat, le connois-tu ?

L'avarice en mon cœur combattoit la vertu;
Je ne répondois rien, & mon triste silence,
Qui d'un consentement n'avoit pas l'apparence,
Choqua si fort ce Dieu, qui perdoit sa leçon,
Qu'il va me susciter l'austére d'Argenson,
Pour oser lui mentir s'habille en Commissaire,
Lui fait de ma ruine un devoir nécessaire,
Charge mon pauvre Jeu des traits les plus hardis,
Et me confond enfin avec trente bandis.

Le sage Magistrat sur son rapport sinistre,
Met la plume à la main, en écrit au Ministre,
Et je me trouve ici tout porté sur les lieux,
Pour entendre l'Arrêt prononcé par les Dieux.

Desgranges m'annonça le signal de leur guerre:
J'ouvris d'abord les yeux à ce coup de tonnerre:
Et je viens en tes mains abjurant mes erreurs,
Te prier d'obtenir mon pardon des neuf Sœurs.
Je rallume mes feux pour ces Sœurs immortelles,
Je ne veux désormais m'attacher qu'auprès d'elles.
Leur colére en ces Vers s'est fait assez sentir:
Tâche à les appaiser par mon prompt repentir;
Sur tout regagne-moi l'amitié de Thalie.
Ou s'il faut renoncer à sa sage folie,
Et devenu plus vieux, devenir moins badin,
Et chausser le cothurne au lieu du brodequin;
Pour forcer Apollon à t'accorder ma grace,
Dis-lui que je ne viens, transfuge du Parnasse,
Implorer les bontés qu'il eut jadis pour moi,
Que pour faire des Vers pour LOUIS & pour toi.

A M. LE COMTE DE CALVISSON, qui me demandoit des Vers après la prise de Barcelone par M. DE VENDÔME en 1697.

De la Plaine de Vic, où M. le Grand-Prieur commandoit un gros Détachement.

STANCES.

JE fais des Vers fort rarement,
Lorsque je puis faire autre chose;
Les vers ont bien leur agrément:
Mais j'aime mieux infiniment
Bonnes sauve-gardes en Prose.

La rage d'Auteur m'a duré,
Tant que j'ai fondé sur Thalie
Un revenu mal assuré :
Aux portes de Vic j'ai juré
D'abandonner cette folie.

La fortune du sacré mont,
Ses espérances, ses phantômes,
Tout faux, tout décriés qu'ils sont,
Peuvent tenter des fous qui n'ont
Aucun accès chez les Vendômes.

Exempt des soins tumultueux
D'avoir, d'exciter des cabales,
Qu'ai-je affaire d'aller comme eux
Mordre un laurier infructueux,
Qui ne sert qu'à les rendre pâles ?

Graces à Dieu frais & vermeil,
Je n'ai d'autre soin que de plaire
Au Prince qui rend mon sommeil
Tout d'un trait jusques au Soleil,
Et ce soin ne me coûte guère.

Contente du peu que je vaux,
Sa bonté qui le sollicite
A me combler de biens nouveaux,
Va quelquefois de mes défauts,
Jusques à me faire un mérite.

Chanterois-je à l'âge où je suis,
Pour quelque bel œil homicide ?
Non, les beautés que je poursuis
Aimeroient mieux quatre Louis
Que l'Iliade & l'Eneïde.

Irois-je encore mettre au jour
Des fruits hazardés de mes veilles ?
Non, ma Muse sur son retour
Laisse le comique à Dancourt,
Et le tragique à nos Corneilles.

Ne fardons point la vérité ;
Plus que l'influence secrette,
Plus même que la vanité,
L'amour ou la nécessité
Fit presque toujours le Poëte.

Eloigné des soucis divers,
Qui pressoient Tibulle & Terence,
Je ne vois rien dans l'univers
Qui puisse m'arracher des Vers
Que la seule reconnoissance.

A UN DE MES AMIS,

Qui m'avoit écrit, disoit-il, sur le Bureau d'une femme qu'il aimoit, dont il me faisoit des complimens.

Du Camp de Masel, prés Pignerol, 1696.

RONDEAUX LIE'S.

Sur le bureau d'une aimable mortelle
Vous m'écrivez, c'est être ami fidéle ;
Tous les Amans négligent leurs amis,
Quelqu'autre soin rarement est permis

Lorsque l'amour occupe la cervelle.
Chez le soldat bien souvent il a mis
L'allarme au camp plus que les ennemis,
Et fait d'un Juge un vrai Juge de mêle (1),
Sur le bureau.

On craint ici qu'une guerre nouvelle
N'ait prolongé notre absence cruelle.
A ce penser je tremble, je frémis:
Mais jusqu'à tant que *Milan* soit soumis
Serai-je au moins entre vous & la belle,
Sur le Bureau.

SECOND RONDEAU.

Ses complimens me ravissent de joie:
C'est beaucoup dire alors qu'on est en proie
A mille peurs, moins du plomb & du fer,
Que du souci de passer son hyver
Plus tristement que les Grecs devant Troye.

Ah! je les ai sur moi, par Jupiter,
Par mon Héros (2) redouté sur le *Ter*,
Et ne puis vivre ici que je ne voye
Ses complimens.

Pour elle en vœux tout mon cœur se déploie.
Puissent ses jours filés d'or & de soie,
Par la beauté qui nâquit de la mer,
Ne trouver rien dans leur course d'amer.
Puis-je payer de meilleure monnoie.
Ses complimens?

(1) *Contes de la Fontaine.*
(2) *M. de Vendôme.*

POUR DEUX SŒURS

Infiniment aimables.

Sur l'air d'un Vaudeville qui couroit.

CHANSON.

(1) A La Doguine,
Heureux qui l'apprivoiseroit.
On jureroit qu'elle badine,
Jusques au vif elle mordroit.
A la Doguine.

Mais qu'elle est fine,
Autant que belle pour le moins;
Son air naturel assassine,
Il engage & flate vos soins.
Mais qu'elle est fine.

Pour Ericine.....
Tel pour Venus ne l'entendroit,
Ce mot sent un peu la doctrine;
Je veux dire qu'on la prendroit
Pour Ericine.

Air, bonne mine,
Chez elle sont tous les appas;
Grace, douceur, taille divine.
Mais qu'en rapportez-vous, hélas!
Air, bonne mine.

(1) Ce refrain m'avoit été donné.

Chez Merlusine
Il étoit moins d'enchantement ;
Des libertés c'est la ruine,
Et l'on enchainoit moins d'Amans
Chez Merlusine.

A la Doguine
L'Amour s'adresse pour fraper ;
Et s'il manque son coup, Juf-Tine
Prend tout ce qui peut échaper
A la Doguine.

Quelles merveilles
Sont ces deux adorables Sœurs !
Pour les yeux & pour les oreilles
Où trouver tant d'attraits ailleurs ?
Quelles merveilles !

Quoiqu'elles fassent,
Ce sont toujours nouveaux appas ;
Il n'est beautés qu'elles n'effacent ;
Mille amours naissent sous leurs pas,
Quoiqu'elles fassent.

A ces Sirênes
Ulysse envain s'assourdiroit ;
Ce sont d'inévitables chaînes :
Plus sage que lui se rendroit
A ces Sirênes.

A n'en voir qu'une
C'est la plus belle, croyez-vous ;
Que ce soit la blonde ou la brune,

Il faut succomber sous ses coups
A n'en voir qu'une.

Les voir ensemble,
Opposer la sœur à la sœur,
Est le bon parti, ce me semble :
Il faut, pour garantir son cœur,
Les voir ensemble.

Je les adore ;
L'encens pour elles doit fumer,
Comme pour Venus & pour Flore :
Qu'un plus jeune ose les aimer,
Je les adore.

Sur ces mots de Perse ;

Tu ne quæsieris extrà.

PETITE FABLE.

SONNET.

AH ! que vous marchez bien, ma charmante tortue,
Dit un serpent flateur en sortant de son trou ;
Qu'est-ce qui vous ressemble ? Et comment, & par-où.
Rien comparer à vous lorsque l'on vous a vûe ?
Une coquille d'or vous est justement dûe.
J'en garde une qui vient fraîchement du Perou.
L'imbecille le croit, marche, allonge le cou :
Il la saisit, la mord, l'empoisonne, la tue.

L'imprudente, dit-il, n'eſt ni poiſſon, ni chair:
Non contente d'un toit auſſi dûr qu'un rocher,
Elle en vouloit un d'or, & faiſoit la gentille.

Le moindre limaçon eût fait même deſſein.
Sa mort apprend à tous à garder ſa coquille,
Et qu'un bien aſſûré vaut mieux qu'un incertain.

Sur une très-belle perſonne, qu'on appelloit la belle muette, & qu'on n'oſoit appeller la belle ſotte, parce que toute la ſottiſe du monde pouvoit être réparée par ſa beauté.

SONNET.

N'En croyez pas, Iris, avoir moins de puiſſance;
Les fleurs ne parlent pas, les aſtres, ni les cieux:
Une beauté muette approche plus des Dieux,
Les Dieux ſont tout penſée, ils ſont tout connoiſſance.

Rien ne nous parle tant comme votre préſence,
On n'entend rien, Iris, comme on entend vos yeux;
Eſt il Temple où l'Amour peut faire adorer mieux
Le Dieu ſon confident, ſon ſoutien, le ſilence?

Quand ſa flâme a gagné deux bouches qu'il unit,
Son langage commence, & le nôtre finit;
L'excès de leur bonheur les réduit à ſe taire.

On voit souvent muets les plaisirs les plus doux ;
Et toutes les faveurs que vous voudrez me faire,
Me rendront, je le jure, aussi muet que vous.

Sur une personne très-jolie & très-vive, qui jouoit au Papillon.

RONDEAU.

AU Papillon pourquoi vous amuser ?
De vos appas mieux vous vaudroit user.
A d'autres jeux, tel où l'on ne s'assemble
Que tête à tête, est plus doux, ce me semble :
L'Amour pour moi doit vous le proposer.

Qu'il voit en vous de quoi le composer !
Roses & lys à cueillir, à baiser.
Flore & Zéphire en offrent moins ensemble
Au Papillon.

L'Enfant malin rit de moi quand je tremble,
Comme la branche & la feuille du Tremble,
Du grand péril où je cours m'exposer :
Mais quand vos yeux me devroient embraser,
J'en cours le risque, heureux si je ressemble
Au Papillon.



Sur

Sur la Comédie du Légataire de feu M. Renard.

RONDEAU.

IL est aisé de dire avec hauteur
Fi d'une Piéce, en faisant le Docteur,
Qui pour arrêt nous donne sa grimace.
Contre Renard la Grenouille croasse,
En est il moins au goût du spectateur?

Je le soutiens, & ne suis point flateur,
De notre Scene il fait l'art enchanteur,
Il y fait rire, il badine avec grace,
Il est aisé.

Sans le secours des charmes de l'Acteur,
Le Légataire aura chez le Lecteur
Le même sort. Malgré toi, vile race,
Bas envieux, chose rare au Parnasse,
Outre qu'en tout Renard est bon Auteur,
Il est aisé.

A M. Despreaux, sur ce qu'il condamne les sens differens dans les chutes d'un Rondeau.

RONDEAU.

EN divers sens les chutes d'un Rondeau
Ne doivent être, il t'en paroît moins beau.
Sublime esprit, digne rival d'Horace,
Je t'en croirai s'il advient que j'en fasse,
Ta loi tient lieu d'un Edit au grand Sceau.

Je l'avois fait ſans invoquer Brodeau, *
Et ne penſant qu'à brocher un tableau,
Suivant l'eſprit du temps où tout ſe paſſe,
En divers ſens.

Toi ſeul as mis tous les goûts de niveau
Sur tes écrits. Toujours noble & nouveau
Tout dans tes Vers joint la force à la grace;
Il n'eſt ſur toi qu'une voix au Parnaſſe,
Et nul enfin n'y parle de Boileau
En divers ſens.

A M. RENARD, *pour lui demander un Billet de ſa Comédie du Légataire.*

RONDEAU.

POur treize Vers une ligne de Proſe,
Ce n'eſt pas trop, mon cher Confrére, & j'oſe
Sur ce pied-là demander un billet
Pour mon Rondeau. Je ſuis votre valet,
Me direz-vous, inégale eſt la doſe.

Du teſtament mieux vaut la moindre clauſe;
Pour un goujon c'eſt donner une alauſe:
Je vous devrois au plus un triolet.
Pour treize Vers

Soit. Mais comptons combien je m'en propoſe;
Si l'envieux ne ſe tient bouche cloſe,
Je ne ſuis pas au bout de mon Rolet.

* *Voiture.*

Le trait chez moi part comme un piſtolet :
Mais rarement ma verve ſe repoſe
Pour treize Vers.

A une très-belle perſonne qui avoit accouché de deux garçons.

RONDEAU.

DE deux Amours à grand peine eſcortée
Eſt aujourd'hui leur mere tant vantée,
On n'en vit onc telle ſtérilité,
Ce n'eſt qu'horreurs, actes d'hoſtilité,
Guerres par tout dans la terre habitée.

Pour ſe venger d'Adonis bien traité,
Mars inſultant aux droits de la beauté,
Punit Venus d'avoir été tentée
De deux Amours.

Sa Cour timide en eſt épouvantée,
Elle n'eſt plus qu'une Cour déſertée.
Bien à propos votre fécondité
Sert les Amours dans cette extrêmité ;
Par elle, Iris, leur troupe eſt recrutée
De deux Amours.



A M. COLOMBEL, *Peintre, ſur le Portrait de cette belle Dame.*

EPIGRAMME.

CE ne ſont pas les traits d'une beauté mortelle ;
Diſois-je à Colombel ; eſt-ce Flore ou Cipris ?
De la Mere d'Amour c'eſt un parfait modéle,
Ce n'eſt encor, dit-il, qu'une ébauche d'Iris.

A M. DE PENNAUTIER, *après avoir été bien des fois chez lui ſans l'avoir trouvé pour le remercier d'un plaiſir qu'il m'avoit fait.* *

RONDEAU.

DE vous trouver ma paſſion eſt vaine,
Votre portier en a preuve certaine.
Que pourra dire à Pâques mon Curé,
Si mon debet n'eſt par vous apuré ?
Commettons donc ce devoir à ma veine.

Reconnoiſſance au ſuprême degré.....
Ce terme encore eſt trop foible à mon gré ;
Remerciment, je ſerois fort en peine
De vous trouver.

Oui, ma recherche a déja trop duré ;
Il ne peut être à mon cœur meſuré.
Vous rempliriez la place de Mecéne.

* *C'étoit vers les Fêtes de Pâques.*

Faut-il servir un enfant d'Hypocréne,
Voilà le cas où l'on est assuré
De vous trouver.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

Après la bataille de Lusara, 1702.

EPIGRAMME.

Vous illustrez & vous enrichissez
Tous ceux qui sont à vous, vrai Fils de Henri quatre ;
Des serviteurs les mieux récompensés
Votre maison est le théatre.
De tous vos serviteurs un des plus attachés
C'est moi, me pourriez-vous refuser de le croire ?
Vous faites tant & de si bons marchés,
N'y trouverai-je point quelque chose pour boire ?
Je ne suis pas au moins fort altéré de gloire,
Mes sentimens sont un peu singuliers ;
Et sans les envier je verrai Chevaliers
Cor... de S. Louis, Cam... de S. Jacques :
Les honneurs ne sont point mon fait.
Mais battez bien Eugene, & venez avant Pâques
Me faire Chevalier du Guet.



A M. ROCHON,

Trésorier de Monseigneur le GRAND-PRIEUR.

EPIGRAMME.

LE Cuisinier d'Oronte avoit douze cens livres
Payé comme il vouloit, en or, en écus blancs;
Moi je passe la vie à pâlir sur mes livres,
Secretaire d'un Prince, & n'en ai que six cens
Payé !... Parlez, Rochon, sans peur de vous
commettre ;
Dites, à ma fortune Apollon a-t-il nui ?
Il vaut mieux sçavoir aujourd'hui
Faire une sausse qu'une lettre.

SUR UN JUGE FORT INTERESSE'.

EPIGRAMME.

PArce que toutes vos parties
Vous font des présens bons & beaux,
Comme bijoux, meubles, chevaux,
Et cent choses mieux assorties,
Orgon, je ne dirai jamais
Que vous vendez tous vos Arrêts
Au prix qu'y met votre avarice.
Non, vous pourriez vous en choquer;
Vous ne vendez pas la justice,
Vous ne faites que la troquer.

Contre un méchant homme, mais très-pareſſeux.

EPIGRAMME.

QUand Géronte n'eſt pas méchant,
Rendons graces à ſa molleſſe;
Il a toujours ce bas penchant,
Mais il ſe laſſe par pareſſe:
Cette pareſſe le contient,
Elle engourdit, elle retient
Ses manéges, ſes artifices.
Tous les vices veulent des ſoins,
Et Géronte auroit plus de vices,
S'il avoit ce vice de moins.

A la perſonne du monde que j'étois le plus éloigné d'aimer.

EPIGRAMME.

D'Où prenez-vous que je ſois
Changeant, volage, infidéle?
M'avez-vous vû quelquefois
Voltiger de belle en belle?
Non, quand un objet vainqueur
Entre une fois dans mon cœur,
Tant qu'il veut il y demeure.
J'en jure par les Amours,
Si je vous aimois une heure,
Je vous aimerois toujours.

Sur un grand menteur, dont on ne vouloit pas croire la mort.

EPIGRAMME.

L'Insigne menteur Dorante,
Par ordonnance en Latin,
Est allé d'hier matin,
Mentir devant Radamante.
Quoi, l'on ne croit pas sa mort?
Faire aux Médecins ce tort,
Et de la Faculté voire
Mettre en doute le crédit!
Il est mort: on doit le croire,
Ce n'est pas lui qui l'a dit.

A MONSIEUR DE PL...

*Pour lui faire compliment sur son mariage. J'étois dans mon lit, ayant été taillé * la veille ou le jour d'auparavant.*

RONDEAU.

De ton hymen ma joie est grande, & telle
Qu'elle adoucit ma blessure cruelle:
Par mon caillou, crois moi, te le jurant;
Pour un taillé le juron est plus grand
Que n'est le Stix pour la troupe immortelle.

* *Le 14 Janvier 1696.*

On en parloit: j'étois presque mourant,
Et je ne pûs l'entendre indifférent;
Je m'animai d'abord à la nouvelle
De ton hymen.

On ajouta: L'épouse est jeune & belle.
Si sur sa sœur on en prit le modéle,
De son bonheur je suis, dis-je, garant.
Puisse sortir de tous biens un torrent,
Amours jumeaux, mainte Grace jumelle,
De ton hymen.

A MADAME DE P....

En lui envoyant quatre petits Chapeaux de paille.

RONDEAU.

QUatre chapeaux ne sont pas grande emplette;
Communément une beauté parfaite
Telle que vous en devroit à sa cour
Voir mille & plus: mais Bellone à son tour
Regne par-tout, & cause leur disette.

Vendôme vient de sonner la trompette *;
Dans son parti la victoire se jette,
Et l'Empereur n'en est pas quitte pour
Quatre chapeaux.

Mars les prodigue, & Vénus les achete.
Tous nos Bergers ont quitté la musette
Et le hautbois, pour suivre le tambour;
Et peu d'Iris, n'en déplaise à l'amour,
Se vanteront d'avoir à leur toilette
Quatre chapeaux.

* *A l'affaire de Calcinate, au mois d'Avril 1706.*

PLACET EN VERS,

Présenté à M. BIGNON, Intendant de Paris, dans sa derniere tournée.

A Monseigneur l'Intendant.
Pour demander une grace
On n'est jamais imprudent
De s'adresser au Parnasse.

Coiffe-toi, Muse, en tignon,
Joins ta parure à ma veine,
Et te présente à Bignon:
Qui dit Bignon, dit Mecéne.

Celui-ci n'a pas pour toi
Moins d'amitié que ses freres,
Et Danchet peut faire foi
Que les Muses leur sont cheres.

Depuis Hierôme Bignon,
Vois-tu beaucoup de familles
Briller d'un si beau renom
Chez ces immortelles Filles?

L'un (1) qu'on fit tout d'une voix
Le Chef des doctes Licées,
Au milieu de ses emplois
Les a toujours caressées.

(1) *M. l'Abbé.*

Celui (1) qui comme un Joseph
Du naufrage des disettes
De Paris sauva la nef,
Qu'il a sauvé des Poëtes !

Hélas ! sous un ciel d'airain
Qu'auroit fait leur indigence,
S'ils ont à peine du pain
Au milieu de l'abondance ?

L'autre (2) à la gloire porté
L'alloit puiser à sa source,
Si son trop peu de santé
N'avoit arrêté sa course.

Mais quoiqu'il fût né guerrier,
Il a fait voir à la Scéne
Qu'il chérissoit un laurier (3)
Présenté par Melpoméne.

Parle sans crainte à Bignon,
Ton langage est ton excuse ;
On ne peut porter ce nom,
Et rebuter une Muse.

Tu trouveras plus d'accès,
Plus la foule sera grande ;
Je te réponds du succès,
En lui faisant ta demande.

(1) *Le Prévôt des Marchands.*
(2) *M. le Capitaine.*
(3) *La Tragédie de Cyrus.*

Et déja le mont jumeau
Au remerciment conspire;
J'ajuste mon chalumeau,
Danchet accorde sa lyre.

A UN DE MES AMIS,

Qui m'écrivoit dans toutes ses Lettres, dep
plus de six mois, qu'il étoit inconsolable de
mort d'une Maîtresse qu'il avoit en Italie.

SONNET.

*Sur la même chute d'un beau Sonnet qui fût fai
autrefois pour le Roi.*

VOus avez, Céladon, cent rares qualités
Que la France connoit, qu'admire l'Italie
Mais quelque bien que soit votre gloire établie
Elle l'est beaucoup moins que vous ne méritez.

Qui porte un sentiment jusqu'où vous le portez
Six mois au désespoir de la mort de Julie:
Le Pô grossit des pleurs que vos yeux ont je
tés,
Sans que votre douleur en paroisse affoiblie:
Infatigable ami, fidéle, officieux,
Vous contraignez l'envie à vous rendre en to
lieux,
Tout ce que des mortels la vertu peut attendre.

Vous êtes bel esprit, opulent, généreux:
Mais nous ne sçavions pas que vous fussiez si
tendre :
Quel espoir n'est-ce point pour tous les malheu-
reux !

A IRIS.

SONNET.

TU connois à quel point je t'aime,
Je meurs quand je ne te vois pas.
De tes regards & de tes pas
Je me fais une loi suprême.

Je t'aimerai toujours de même
Jusques aux portes du trépas.
Tu peux voir changer tes appas,
Mais jamais mon amour extrême.

Possession, âge, laideur,
Rien ne peut éteindre l'ardeur
Que tu fis naître dans mon ame.

Qu'à tort tu le soupçonnerois !
Ah ! belle Iris, je t'aimerois,
Quand même tu serois ma femme.



SONNET.

L'Oeil du basilic est funeste,
Le tigre a de la cruauté,
Et la dent de l'ours irrité
Est plus à craindre que la peste.

On les évite, on les déteste ;
Et notre cœur est enchanté
De la femme, dont la beauté
Fait plus de maux que tout le reste.

Pourquoi tirer à notre dam,
Grand Dieu, de la côte d'Adam
Ce mal si doux, si nécessaire ?

Que vous fûtes son ennemi ?
Et vous auroit-il laissé faire,
Si vous ne l'eussiez endormi ?





BOUTS-RIMÉS.

A MONSIEUR LE COMTE DE C....

Dans la belle Maison de Bonrepos.

Sur des rimes toutes simples & point recherchées.

SONNET.

LOin du rude chemin que la gloire vous trace,
Jouissez avec nous de l'ombre de ces bois ;
Sous leurs feuillages verds, quoiqu'on dise & qu'on fasse,
On n'est jamais sujet à de sévéres loix.

On n'y perd pas le temps à poursuivre une grace,
Et fléchit les genoux comme a la Cour des Rois ;
Le ciel de ces côteaux est celui du Parnasse,
Et Mai seul y tient lieu de tous les autres mois.

Le beauté de ces lieux inspire la tendresse ;
Soupirez, hâtez-vous d'y faire une Maitresse,
Achille, Hercule & Mars ont poussé des soupirs.

Laissez-vous entraîner à cette douce envie ;
Déja votre renom a prévenu Silvie,
Et vous pourrez sans peine arriver aux plaisirs.



Sur un AUTEUR, *qui sans aucun sujet s'étoit avisé de nous désigner, M Campistron & moi, dans la Préface de ses Ouvrages.*

SONNET.

THibaut fait le méchant, & ce n'est qu'un poltron;
C'est le plus faux mortel qui soit deçà la ligne,
Du plus commun sçavoir il n'a pas un litron,
C'est un Geai revêtu du plumage d'un Cigne.

S'il ne les vole, il fait des Vers comme un mitron:
De l'égoût du Parnasse insecte très-indigne,
Le traître a dans l'esprit l'acide du citron,
Et fut toujours moins droit que le bois de la vigne.

D'un Caffé turbulent il fait son tribunal,
De Judas avec art il place le signal;
Probité de chez lui de long-tems a fait Gille.

Je croirois Phebus noir s'il disoit qu'il est blond,
S'il me donnoit de l'or je le croirois du plomb,
Et je me ferois Turc s'il prêchoit l' Evangile.



Sur ces rimes si fameuses qu'on donna à remplir sur la fin de l'année 1694. dont on prétendoit que le Portrait de Madame la Princesse de Conti devoit être le prix.

A. S. A. S. Madame la Princesse DE CONTI, *Fille du Roi.*

SONNET.

DE Flore, de Pallas elle a l'ame & le buste
Elle anime le marbre, embrase les glaçons;
L'Amour est dans ses yeux & fait plus de moissons
Que Cerès n'en fait faire au bras le plus robuste.

Rois, brûlez de l'encens devant cet air auguste;
De regner & de plaire il vous fait des leçons.
Peuples, consacrez-lui vos hymnes, vos chansons;
On rendoit à Junon un hommage moins juste.

Sa seule majesté l'éleve sans orgueil;
Elle entraine à sa Cour avec un doux accueil,
Sans rompre de son rang la légitime digue.

Elle force des cœurs les plus secrets ressorts;
Pour elle s'épuisa la nature prodigue,
Et Venus n'inspira jamais tant de transports.



Philemon amoureux de la jeune Baucis,
N'osant lui-même se commettre,
Voci comment dans une Lettre.
Il lui parla de ses soucis.

SONNET.

DIgne objet de mes vœux, beau, mais sourd comme un buste,
Pour mes Vers & pour moi plus froid que les glaçons;
Si tu n'en as pitié, crains qu'avant les moissons
Tu ne fasses sécher mon corps gras & robuste.

Le cothurne me dònne un caractere auguste,
Le sexe y profita cent fois de mes leçons,
Et Lully de sa lyre anima mes chansons.
Pour mon mérite enfin il n'est que toi d' injuste.

J'annonce à ta beauté, source de tant d' orgueil,
Qu'on ne lui fera pas toujours le même accueil;
Qu'au torrent de nos jours rien n'oppose une digue.

Ces charmes qui pour plaire ont d'inconnus ressorts,
Passent comme l'argent dans les mains d'un prodigue;
Et tu dois profiter de mes ardens transports.



Peinture de l'état où j'étois quand je faisois ces Vers.

SONNET.

JE maigris tous les jours, je suis sec comme un buste,
Mon sang circule à peine, & se change en glaçons :
J'ai cultivé Venus, & voilà ses moissons ;
L'ingrate traite ainsi le corps le plus robuste.

Moins triste fut Ovide exilé par Auguste.
Près de moi Jérémie est gai dans ses leçons,
Et je suis plus passé, plus vieux que les chansons
Qu'on chantoit au Pont-Neuf regnant Louis le Juste.

Mes douleurs n'ont que trop abaissé mon orgueil ;
Hélene me feroit envain un doux accueil,
Une jupe, un mouchoir, tout me semble une digue.

La machine est usée & lâches ses ressorts,
Pour comble je suis gueux comme l'enfant prodigue :
Suis-je pas bien payé de mes jeunes transports ?

A S. A. S. Monseigneur LE DUC DU MAINE.

Sur son acquisition de la terre de Sceaux.

SONNET.

PRince, embellis de Sceaux gallerie & portique,
Que jusqu'aux Galetas regne le falbala ;
Qu'un marché moins poli que le camp d' Attila,
N'y fasse plus ouïr bœuf, mulet, ni bourrique.

Heureux qui dans la paix dont jouissoit Monique
Y couleroit ses jours comme elle les coula,
Et croiroit, au tumulte imposant le hola,
Etre loin de Paris comme du pole arctique.

Que jamais un scellé n'y mene le Camus,
Qu'on n'y connoisse point exploit, committimus,
Ni d'imparfait plaisir mêlé de synderese.

Qu'en ce Palais les arts brillent jusqu'au marteau.
Quel bonheur pour Mansart & pour Paul Veronese,
Prince, que Seignelai t'ait laissé le chanteau!

A S. A. S. Madame la Duchesse DU MAINE.

SONNET.

Quel Temple t'élever, quel assez beau portique?
Venus de sa ceinture a fait ton falbala;
Tu pourrois désarmer la fureur d' Attila,
Faire de Balaam écrire la bourrique.

La jeunesse d'Hebé, la vertu de Monique,
Et le miel autrefois qui d'Hymette coula,
Te sont plus familiers qu'à Ligondés hola *,
Et qu'au vieux Cassini le tropique & l' arctique.

Vêpres seront plutôt sans *Benedicamus*,
Normands sans compulsoire & sans committimus,
Que ton cœur t'ait fourni matiere à synderese.

Mais je donne à ma tête un terrible marteau:
Pour te peindre il faudroit être Paul Veronese,
Et *Troy* n'accepteroit qu'en tremblant le chanteau.

* *Sobriquet de ce Régiment.*

A M. DE LA FAYE,

Gentilhomme ordinaire chez le Roi.

Pour réponse à des Vers qu'il avoit faits pour moi, & que je n'oserois mettre ici, parce qu'ils sont trop flateurs. Ils finissoient par ce Vers :

Que tout son art semble n'être que jeu.

RONDEAU.

QUe tout mon art feroit des plus beaux jeux
Le plus sçavant, voire le plus heureux,
S'il te faisoit dire vrai, cher la Faye :
Mais trop louer est souvent une baye
Pour le loué, qui l'entend bien honteux.

De tous Gascons le renom est douteux ;
Leurs tours d'esprit les rendent plus fameux
Dans les métiers du rusé fils de *Maye* (1),
Que tout mon art.

Mais estimé des hommes vertueux,
De notre temps passer à nos neveux,
Moindre est le saut que de Bordeaux à Blaye
Pour ton esprit ; oui toute la Biscaye
N'est pas plus vive ; il jette plus de feux
Que tout mon art.

(1) *Mercure.*

A M. L. D. C.

Qui ce dernier jour de Mardi-Gras donnoit à de chez moi un grand souper, dont la bonne venoit jusques dans mon cabinet, où j'étois d'une chûte que j'avois faite.

RONDEAU.

EN Mardi-Gras tant de fous font sur p
Et moi gisant la main faite en trépié,
Non que la goutte ait sur elle hypothéque
C'est une chute, une cause extrinséque,
Un pas plus lourd qu'un pas de passepié.

Pour toi goutteux n'allant qu'à clochepié,
Ragoût, hors d'œuvre, entremets, petit-p
Tu vas manger, tu vas vivre à la Grecqu
En Mardi-Gras.

Plus consterné qu'un Dervis à la Meque,
Pour tous ragoûts j'ai ma Bibliothéque,
De mon humeur c'est bien le contrepié;
De corps, d'esprit je suis estropié,
Et masqué mieux que n'eût été Sénéque
En Mardi-Gras.



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC.

BALADE.

CErés vingt fois a rempli nos greniers ,
Depuis qu'Auteur *triennal* de la Chambre ,
Communément dite Chambre aux Deniers ,
Pour le premier du mois qui ſuit Décembre ,
Je fais Deviſe. Or ſi ſuis des derniers
A blazonner énigme , logogriphe ;
Rebus , image , emblême , hierogliphe ;
Au moins ne ſuis flateur faſtidieux ,
Gâtant les Grands par un culte odieux.
C'eſt du vrai ſeul que mon ame eſt épriſe ,
Je n'ai jamais encenſé les faux Dieux ,
La Verité fut toujours ma Deviſe.

Fuis les plaiſirs des Princes caſaniers ,
Jeune Héros , ſur la Scarpe & la Sambre.
Signale-toi dans tes ans printaniers ,
Pour être un jour au *Batave* , au *Sicambre*
Plus grand effroi qu'aux perdrix les laniers.
Ce vieillard ſec , long & maigre eſcogriſe ,
Qui de ſa faux , de ſa dent , de ſa griſe
Renverſe tout , détruit tout ſous les cieux
Te prouvera par jours délicieux
Du ſort des Grands leur uſage eſt la criſe.
Vois tout le monde ouvrir ſur toi les yeux.
La Vérité fut toujours ma Deviſe.

Petit Mercier je n'emplis grands paniers
Trafic ne fais en banille, en gingembre,
Ma lyre tient mes désirs prisonniers.
Peu curieux du corail & de l'ambre,
Comme *Arion d'avares Mariniers*,
Je me défends, je m'érige en Pontife
Sur mille erreurs; le mérite apocrife
Ne m'éblouit. Peuple capricieux,
Donne à ton gré des titres spécieux,
Tes jugemens ne sont chez moi de mise;
J'aime un Héros quand il est en tous lieux.
La Vérité fut toujours ma Devise.

ENVOI.

Prince, qui sors d'un sang plus glorieux
En tel Héros que la race d'*Anchise*,
Un jour seras au rang de tes ayeux.
La Vérité fut toujours ma Devise.

FIN.



